

Maleficium



Martine Desjardins



MALEFICIUM

DU MÊME AUTEUR

Le cercle de Clara, Leméac, 1997; BQ, 2004

L'élu du hasard, Leméac, 2003

L'évocation, Leméac, 2005

Martine Desjardins

Maleficium

Alto

**Catalogage avant publication Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Desjardins, Martine, 1957-

Maleficium

ISBN 978-2-923550-27-5

I. Titre

PS8557.E782M34 2009 C843'.54 C2009-942110-0

PS9557.E782M34 2009

L'auteure remercie le Conseil des Arts du Canada pour son appui financier.

Les Éditions Alto remercient le Conseil des Arts du Canada
pour son appui financier.

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide
financière de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC)
et du ministère du Patrimoine canadien par l'entremise du Programme
d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

ISBN: 978-2-923550-27-5

© Éditions Alto, 2009

*Pour Michèle Mayrand,
qui attend ce livre depuis douze ans,
et pour ma nièce Béatrice,
que la bave des crapauds n'atteint pas.*

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Le bruit a longtemps couru que l'archevêché de Montréal abritait dans ses archives confidentielles un livre si dangereux qu'il avait été emmuré au fond d'une alcôve. Quiconque aurait la témérité de l'exhumer de ses oubliettes serait excommunié sur-le-champ sans espoir de pardon. L'archevêché a toujours nié l'existence de ce livre maudit, le funestement célèbre *Maleficium* de l'abbé Jérôme Savoie. Bien que la substance de cet ouvrage soit restée un mystère, nombre de prétendues autorités n'ont pas hésité à avancer qu'il s'agissait d'un traité hérétique ou d'un manuel d'exorcisme – autant de conjectures fondées tout au plus sur des rumeurs et des spéculations.

De la vie de l'abbé Savoie (1877-1913), on connaît fort peu de détails. Issu d'une famille de maraîchers de la côte des Neiges, il fit ses études au Grand Séminaire, entra dans les ordres à vingt ans, devint peu après vicaire de la paroisse Saint-Antoine, et finit ses

jours cloîtré dans un monastère après avoir été frappé d'une surdité subite et sans cause apparente. La récente découverte de huit feuillets scellés dans la correspondance que l'abbé avait envoyée à l'un de ses neveux a suscité autant d'espoir que d'incrédulité parmi les collectionneurs. Certains ont mis en doute que l'écriture enchevêtrée, presque illisible, de ces pages maculées puisse être celle de Jérôme Savoie. Des recherches minutieuses ont toutefois permis d'authentifier le manuscrit et de confirmer qu'on avait bel et bien retrouvé le brouillon du *Maleficium*.

Cette première édition de l'œuvre, présentée ici dans une version passablement remaniée mais non expurgée, suscitera un certain malaise, voire la désapprobation. Après tout, l'abbé Savoie a retranscrit des confessions qui lui avaient été faites sous le sceau du sacrement, rompant ainsi les chaînes du serment auquel il était tenu et dont ne pouvaient le délier ni loi, ni menace, ni péril de mort. Dans une note en marge justifiant sa décision de violer le secret le plus sacré, il affirme avoir eu la conviction profonde, absolue qu'il était la cible d'une force maléfique, et que le salut de son âme, le salut de l'Église elle-même, étaient en jeu. On comprend dès lors pourquoi les gens de l'archevêché ont pris les grands moyens pour que ces révélations ne voient jamais le jour.

De hautes instances religieuses ont déjà essayé, par divers trafics d'influence, d'empêcher la propagation de cet ouvrage et ont même proféré des menaces contre ceux qui en seraient complices. Il y a

donc tout lieu de craindre qu'en ouvrant le *Maleficcium*, le lecteur s'expose non seulement à la souillure de ces confessions immorales, mais au risque d'encourir l'excommunication. Qu'il se le tienne pour dit.

L'ÉDITEUR

Québec, novembre 2009

I

STIGMA DIABOLICUM

Deux années se sont écoulées depuis ma dernière confession. À cette époque, mon visage était encore intact et je ne portais pas cette prothèse de cuir qui me tient lieu de nez. Je sais, mon père, que nous devons accepter les épreuves que le ciel nous envoie, mais je ne peux m'empêcher de nourrir une âpre rancœur contre mon infirmité. Vous comprendrez pourquoi si je vous dis que j'étais acheteur d'épices pour un important négociant de Bombay et que, privé de mon odorat, j'ai dû abandonner le métier. À mon retour des Indes, il y a quelques mois, j'ai ouvert une boutique non loin de la place Jacques-Cartier, où je vends des épices de première qualité – c'est du moins ce qui est écrit sur l'enseigne, en lettres carmin sur fond or. En vérité, je ne saurais vous dire si la cardamome, la muscade et la cannelle que j'offre aux clients sont fraîches ou éventées. En revanche, je me porte garant de l'excellence de mon

safran. J'en ai d'Espagne, j'en ai du Cachemire, j'en ai d'Iran – les trois seuls endroits où pousse le *Crocus sativus*, cette fleur violette qui donne l'aromate le plus cher du monde.

Les principes aromatiques et colorants du safran sont concentrés dans les trois courtes terminaisons de son pistil appelées stigmates, par lesquels le pollen pénètre dans la plante pour la féconder. Certains épiciers malhonnêtes essaieront de vous refiler un mélange contenant aussi la base du pistil, et même les étamines. Pour ma part, je ne tiens que du *mon-gra* – du safran pur et de premier choix. Vous avez la réputation, mon père, d'être fin gourmet et j'ai entendu dire qu'il vous arrive même d'enfiler un tablier pour confectionner d'audacieuses pièces montées et de savants chauds-froids qui ne manquent jamais d'impressionner le cercle choisi de vos convives. Votre spécialité, paraît-il, est le savarin au sirop safrané. En vertu du pouvoir discriminant de vos papilles, vous serez donc en mesure d'apprécier, plus qu'aucun autre citoyen de cette ville, ce brin de safran que j'ai récolté moi-même à Srinagar. Vous aurez beau fouiller tout le Cachemire, vous n'en trouverez pas de plus rare, car il donne une teinte rouge, et non jaune, aux aliments qu'il touche. Approchez votre visage de la grille pour mieux le respirer. Ne soyez pas rebuté par les vapeurs astringentes qui s'en émanent, humez-le comme si vous cherchiez à vous en repaître... Voilà. Vous êtes déjà impuissant à vous en détourner, vous titubez, vous avez l'impression que vos sens vont bientôt vous abandonner. Si, d'un coup sec, je vous le retirais de sous le nez, vous auriez

peine à contrôler votre rage ; le son de votre voix grimperait même de plusieurs tons. L'arôme de ce brin cramoisi, en s'insinuant en vous, n'éveille-t-il pas des pensées vénéneuses où la douloureuse douceur de la dépravation se mêle à la joyeuse amertume de la corruption ? Moi, même sans le sentir, j'ai des visions fugaces de corsages déployés, de lèvres contagieuses, de hanches acharnées. Je me sens rouler dans l'abîme de mes plus coupables rêveries... Aussi ne le céderais-je jamais, à aucun prix. Mettez-vous à ma place, mon père : ce brin de safran m'a coûté mon nez ! Laissez-moi vous raconter comment ce malheur m'est arrivé.

Je n'aurais probablement jamais mis les pieds au Cachemire si je n'avais pas été forcé de quitter Zanzibar. Je m'occupais là-bas de conclure des ententes avec les planteurs de girofliers, de surveiller les récoltes, de superviser l'emballage de la marchandise, que j'expédiais, avant le début de la mousson, à Bombay, où mon associé Nadir Bandra la revendait aux fabricants d'encens et de cigarettes javanaises. Nadir pouvait obtenir jusqu'à quatre fois le prix que j'avais payé, ce qui nous laissait une jolie marge, dont je touchais trente pour cent. Bien sûr, nos bénéfices dépendaient du cours du girofle sur les marchés, mais nos affaires allaient plutôt bien. Vous savez peut-être, mon père, que le clou n'est pas une graine, mais le bouton floral d'un arbre. On le cueille juste avant l'épanouissement, lorsqu'il commence à virer au rouge, puis on le dégriffe de son pédoncule et on le fait sécher sur de grands étendoirs jusqu'à ce qu'il acquière la dureté du bois. Les boutons étant

très délicats, ces opérations doivent être exécutées avec le plus grand soin et sont si fastidieuses que les ouvriers de Zanzibar les considèrent comme des tâches avilissantes; aussi sont-ils prêts à détalier au moindre prétexte – une famine, une épidémie, un règlement de comptes entre clans, une nouvelle superstition... Un jour, le bruit a couru qu'un succube hantait mes entrepôts et traquait les hommes pour les fouetter avec sa longue queue. Cette rumeur grotesque avait sans doute été répandue par un de mes rivaux, mais lequel? À Zanzibar, les exportateurs de girofle se livrent une concurrence féroce et je m'étais fait beaucoup d'ennemis. Les ouvriers étaient terrifiés, ils refusaient de reprendre le travail. Au bout d'une semaine, toute la récolte annuelle avait été ruinée par la moisissure et, sans espoir de récupérer mon investissement, je dus me résigner à fermer boutique. Il ne me restait plus qu'à aller annoncer la mauvaise nouvelle à mon associé. Je fis donc mes valises et m'embarquai sur une de ces corvettes en teck qui font la traversée de l'océan Indien. Comme nous quittions le port, je jetai un regard chargé de regrets sur les frondaisons des palmiers et les plantations rougeoyantes de girofliers rayant les collines, et je restai ainsi, immobile, jusqu'à ce que l'île où j'avais passé les sept dernières années de ma vie ne fût plus qu'une frange nébuleuse à l'horizon, enflammée par le soleil couchant.

À Bombay, je fus reçu à bras ouverts par Nadir, qui se montra étonnamment peu affecté par la tournure des événements. Il songeait depuis quelque temps à se lancer dans un commerce plus lucratif,

me confia-t-il, et il avait une nouvelle affaire à me proposer. Pour en savoir davantage, je dus toutefois patienter jusqu'après le dîner, lorsque son épouse nous eut confectionné du *paan* – une pâte de citron vert mélangée à de la noix d'arec râpée, des graines d'anis et de cardamome, avec un soupçon de porphyre en poudre pour accroître la virilité. À la voir enrouler le tout dans une feuille de bétel argentée qu'elle fixa avec un clou de girofle, je compris pourquoi les Indiens considèrent la préparation du *paan* comme la tâche la plus gracieuse à laquelle une main de femme puisse s'adonner. Pendant que je mâchais cette substance stimulante qui a l'inconvénient de laisser la bouche tachée de rouge, mon hôte m'annonça qu'il avait l'intention de se lancer dans le négoce du safran.

« Savez-vous, dit-il, que cet aromate vaut en ce moment plus cher que l'or ? »

Il n'en fallait pas plus pour me convaincre. Quand mon associé mentionna que le safran était surtout abondant dans la région de Srinagar, je lui offris de partir sans délai pour le Cachemire, où j'entreprendrais de conclure des ententes d'approvisionnement avec les safraniers et de nous assurer le produit de leurs prochaines récoltes. Nadir accueillit ma décision avec enthousiasme, me mit en garde contre les diverses ruses des marchands de Srinagar et m'avança les fonds nécessaires pour lancer notre affaire.

Je partis très tôt le lendemain matin, alors que la fumée des feux de la nuit voilait encore les rues de Bombay. La gare était déjà bondée. Sur la plateforme

inondée par une marée humaine, je fus assailli par les cris des porteurs, par les hurlements de mille bébés. Maintes fois des voyageurs m'interpellèrent pour m'offrir qui un morceau de halva, qui une poignée de pois chiches grillés. Par un curieux paradoxe, dans les pays où la nourriture est rare, on n'hésite pas à la partager – surtout en période de disette –, alors que dans nos contrées où règne l'abondance, on engrange jalousement les provisions. Il n'y a de noblesse que devant l'adversité ; le reste du temps, l'homme est trop content d'être égoïste – heureusement d'ailleurs pour les marchands de mon espèce.

Je me rendis d'abord à Delhi, puis à Simla, d'où je rejoignis Jammu. Là, j'appris que le train n'allait pas plus loin et que, si je voulais atteindre Srinagar, il me faudrait trouver une charrette pour m'y conduire. J'eus la chance de rencontrer une famille qui se rendait justement en pèlerinage dans la vallée et qui offrit de m'amener. Ces pèlerins n'étaient pas des hindous allant adorer le grand lingam de glace de la grotte d'Amarnath. Non, ils étaient anglais, s'appelaient Sheridan et espéraient recevoir la bénédiction d'une mystique vivant à la mission chrétienne de Srinagar. Durant le trajet, qui fut assez long parce que la voiture ne cessait de s'embourber, le père me demanda d'où je venais, si j'étais marié, si je jouais au polo – ce genre de questions qui prétendent vous cerner, mais révèlent plutôt les intérêts et les préoccupations de ceux qui les posent. Je craignais de me sentir diminué en lui répondant, aussi restai-je laconique et la conversation s'éteignit d'elle-même. Je fus soulagé quand la charrette sortit enfin des forêts de

déodars pour emprunter la large avenue bordée de platanes menant à la ville. Je pris congé de la famille Sheridan devant la mission et partis à la recherche d'un endroit où loger.

Le maharajah Pratap Singh, qui régnait sur Srinagar, était une espèce d'excentrique qui aimait jouer au cricket en pantoufles brodées d'or. D'un naturel méfiant, surtout à l'égard des coloniaux, le prince avait interdit aux Anglais de posséder des terres dans la vallée. L'élite britannique, qui venait se réfugier sur les berges fraîches du lac Dal à la mousson, s'y était donc fait construire des maisons flottantes, formant ainsi une retraite estivale d'autant plus idéale à leurs yeux qu'elle était isolée de la populace musulmane. Plusieurs de ces résidences étaient à louer et je m'installai dans un bâtiment spacieux qui abritait, outre la cuisine et les quartiers des serviteurs, deux chambres et une salle de bain, ainsi qu'un salon lambrissé avec véranda donnant directement sur le lac. Au soleil couchant, j'eus droit au spectacle des martins-pêcheurs venant picorer sur le plateau de bronze de sa surface étale pendant qu'expirait le triste appel du muezzin. Le lendemain, à mon réveil, le lac avait viré au turquoise, les pêcheurs de carpes lançaient déjà leurs filets. J'avalai une tasse de thé sucré, quelques fruits, et me rendis sans plus tarder au bazar. Les alentours du marché étaient encombrés par des yaks chargés de soieries et de ces fameux châles qui firent la renommée du Cachemire lorsque l'impératrice Joséphine en commanda quatre cents pour son usage personnel. Dans les échoppes s'entassaient des bols en papier mâché, des ustensiles en

noyer, des urnes et des jarres regorgeant de riz, de lentilles, de ghee, d'abricots séchés. Des femmes tout de noir vêtues pétrissaient du pain tandis que leurs époux en manteaux rayés fumaient du patchouli dans des houkas ou mangeaient des tiges de lotus en respectant scrupuleusement l'étiquette locale, qui exige que l'on ne touche à la nourriture que de la main droite et du bout des doigts. Un vieillard me jeta un tapis de prière sur les bras et, pour me démontrer que celui-ci était bien en soie, en arracha un brin et y mit le feu. Le brin crépita comme une mèche d'amadou et s'envola en étincelles ; s'il eût été en laine, il se serait consumé lentement. Aussitôt débarrassé de cet importun, je me frayai un chemin à travers la fumée des marrons grillés et, guidé par mon flair infallible, je trouvai sans aucune difficulté l'allée des marchands d'épices où s'étaient, à perte de vue, les pyramides de cannelle, de cardamome, de cumin, de curcuma et de piments finement broyés à la meule de pierre.

À Zanzibar, je m'étais toujours considéré comme un très habile marchandeur. Les commerçants rapaces du Cachemire eurent vite fait de porter un coup à cette prétention : ils demeurèrent intraitables sur le prix et n'étaient disposés à m'accorder aucune compensation. De plus, Nadir Bandra n'avait pas menti sur la matoiserie de leurs pratiques : ces fieffés filous essayaient tous de me vendre du safran mêlé de fibres de soie, de fleurs de carthame, de filaments de grenade. Je dus visiter le bazar en entier avant de tomber enfin sur un safranier honnête. Venu de Pampore, petit village voisin de Srinagar, cet homme

rondouillet et affable était disposé à me laisser toute sa récolte à un prix raisonnable. Il ne pouvait me la livrer avant quelques jours, mais en gage de sa bonne foi, il m'offrit une livre de safran qu'il avait en stock. Ce qu'il me montra me semblait de bonne qualité, je me décidai à lui faire confiance et le marché fut conclu.

Sur le chemin du retour vers ma retraite lacustre, je croisai Sheridan, le patriarche de la famille de pèlerins. Il descendit de son poney pour venir me serrer la main avec une effusion qui m'étonna un peu, étant donné la froideur avec laquelle nous nous étions quittés. Il ne tarissait pas d'éloges sur la mystique de la mission, une jeune fille d'une telle humilité qu'elle buvait l'eau ayant servi à laver les pieds des lépreux. Il avait entendu dire qu'elle visitait tous les jours un monument appelé le Roza Bal et, désireux de marcher sur ses moindres traces, il avait décidé de s'y rendre aussi. Il m'invita à l'accompagner.

« C'est à deux pas d'ici, dit-il pour me convaincre. Dans le quartier Khanyar. »

Le Roza Bal, m'apprit-il en m'entraînant par le bras, était le mausolée de Yuz Asaf, prophète vénéré par la secte musulmane des Ahmadis. Selon ceux-ci, Yuz Asaf était nul autre que Jésus-Christ, qui avait survécu au supplice de la croix et, pour échapper à ses persécuteurs, était venu finir ses jours au Cachemire, où ses prédications éclairées lui avaient valu le surnom de Berger. En fait de mausolée, le Roza Bal ne payait pas de mine : à peine plus grand qu'une maison, bâti en pisé, il était percé de fenêtres aux

chambranles verts et surmonté d'un toit en gradins. La porte d'entrée était nichée sous une arche et donnait sur une antichambre menant au sanctuaire. Nous aurions dû enlever nos chaussures, mais comme l'endroit était désert, nous ne nous en donnâmes pas la peine et foulâmes sans aucun scrupule les tapis sacrés. Au centre du sanctuaire se dressait une haute cage rectangulaire en bois finement ajouré, dont il était difficile d'apprécier les détails dans la pénombre. C'est à l'intérieur de ce sépulcre que reposait le sarcophage du prophète – une boîte vermoulue juchée sur un socle et recouverte d'une étoffe orangée tout effilochée. Peut-être ma visite au bazar des épices m'avait-elle dérangé l'odorat, toujours est-il que cet endroit me semblait submergé d'un très puissant parfum de safran ; pourtant, personne n'avait laissé d'offrandes d'aucune sorte devant le tombeau. Nous eûmes rapidement fait le tour des lieux et Sheridan, visiblement déçu, m'annonça qu'il en avait vu assez.

« De toute façon, ajouta-t-il en sortant sa montre, il est temps de retourner à la mission : nous sommes vendredi et la jeune mystique reçoit les stigmates à trois heures. Il paraît que c'est un spectacle sublime, transcendant. Aimerez-vous y assister? »

Je déclinai poliment son invitation. Outre que je n'avais aucun désir de voir une illuminée saigner, je souhaitais rester seul dans le sanctuaire afin de chercher d'où venait l'odeur de safran. Dès que mon compagnon eut franchi la porte, je fis à nouveau le tour de la chambre funéraire, avec plus d'attention cette fois. J'eus beau soulever les tapis, remuer la

poussière dans les recoins les plus sombres, je ne trouvai pas la moindre brindille qui expliquât la provenance du troublant parfum. Se pouvait-il que celui-ci émanât du sarcophage lui-même? Je collai mon nez contre le grillage ouvragé, mais ne pus discerner quoi que ce fût. N'ayant rien apporté pour m'éclairer, je dus me résigner à abandonner mes recherches. « De toute façon, il n'y a probablement rien là-dedans », lançai-je avec dépit à l'écho des lieux.

J'avais parlé trop vite. Car des profondeurs du sépulcre me répondit presque aussitôt une voix qui me glaça les sangs tant sa manifestation était soudaine et inattendue. Comment vous décrirais-je cette voix? Elle était susurrante, suspicieuse, avec des inflexions sinistres qui me firent l'associer à un sifflement de serpent.

« Et moi, demandait cette voix, ne suis-je donc rien? »

J'entendis une allumette craquer et, aussitôt, une lueur se répandit à l'intérieur de la cage. Je pris mon ton le plus menaçant et demandai :

« Qui va là? »

En guise de réponse, je vis s'entrouvrir une petite porte perdue que j'avais confondue avec la cloison du grillage. Je fis un pas prudent en avant, puis un autre et je me penchai avec précaution. Quel ne fut pas mon étonnement d'apercevoir, au fond du sépulcre, la frêle silhouette d'une jeune fille accroupie qui tenait à bout de bras une bougie. Elle ne pouvait

avoir plus de dix-sept ans. Elle portait une tunique de missionnaire et un rosaire noué à la ceinture ; une guimpe blanche encadrait son visage et un long voile la couvrait de la tête aux chevilles. Son teint, à la lueur de la flamme, était cireux et le blanc de ses yeux paraissait jaune, ce qui ne diminuait en rien la parfaite innocence de ses traits. Cependant, la simplicité angélique de son sourire était rompue par un hiatus disgracieux qui déformait ses lèvres. Elle avait ce qu'on appelle un bec-de-lièvre.

« Êtes-vous la mystique de la mission ? » lui demandai-je.

Elle acquiesça d'un hochement de tête et me fit signe d'approcher. Comment aurais-je pu résister à son appel, alors que le parfum du safran devenait de plus en plus enivrant au fur et à mesure que j'avancais vers elle ? Je pénétrai dans le sépulcre en rampant et je découvris devant le tombeau ce que la jeune fille voulait me montrer. Il s'agissait d'un bloc de pierre de la grosseur d'une dalle où avaient été creusées les empreintes de deux pieds transpercés chacun d'un trou étroit.

« Regardez, murmura-t-elle en indiquant les deux perforations. Ce sont des marques de clous. »

La mystique était persuadée que ces empreintes représentaient les pieds du Christ et les trous, l'emplacement de ses stigmates. Je lui objectai que les marques n'étaient pas symétriques et sûrement le résultat d'une usure naturelle. Elle ne se laissa pas désarçonner et reprit de sa voix sifflante :

« Cela s'explique aisément. Lors des crucifixions, les Romains n'enfonçaient qu'un seul clou à travers les deux pieds superposés. »

Afin de m'en faire la démonstration, elle détacha ses sandales et grimpa sur la pierre, son pied gauche au-dessus du droit. Elle n'avait pas dû couper ses ongles depuis des années : on aurait dit des griffes. Elle chercha un moment son équilibre, les yeux fermés, les bras croisés sur la poitrine, ses lèvres articulant tout bas :

« L'asymétrie des stigmates est la preuve irréfutable que le Christ est enterré ici. S'il n'est jamais ressuscité, cela veut donc dire qu'il n'était pas vraiment le fils de Dieu. Sa place à la droite du Père est donc libre ! »

J'étais ahuri par ce que j'entendais. La mystique espérait-elle prendre un jour cette place ? Son visage semblait si transfiguré par l'extase que je n'en aurais pas été étonné. Pendant qu'elle déblatèrait d'autres propos tout aussi blasphématoires, mon œil fut attiré par le dos de ses pieds, où les lanières des sandales avaient laissé deux marques rouges correspondant précisément aux trous des empreintes. Ses veines, à cet endroit, étaient gonflées et la fréquence de leurs pulsations augmentait à un rythme affolé. Avant que j'aie pu le faire remarquer à la mystique, sa peau fine et tendue s'était fendue comme la pelure d'un fruit trop mûr et des sillons de sa chair crevée s'épanchaient un sang fluide et d'un rouge si clair qu'il virait au jaune orangé. J'allais l'étancher avec mon mouchoir, mais quelque chose me retint. L'odeur de safran qui

saturait l'air confiné de la cage était devenue presque violente, et je dus me rendre à l'évidence : celle-ci s'exhalait des entailles de la stigmatisée. Je n'eus cependant pas le temps de pousser plus loin mes investigations, car la jeune fille choisit ce moment pour s'évanouir dans mes bras. Je l'allongeai sur le tapis du sanctuaire, tentai de la ranimer du mieux que je le pouvais.

« Ramenez-moi à la mission », implora-t-elle lorsqu'elle eut repris ses esprits.

En l'aidant à attacher ses sandales, je constatai que l'hémorragie s'était arrêtée d'elle-même et que le parfum de safran s'était dissipé. J'aurais pu croire que j'avais rêvé : les blessures s'étaient non seulement refermées, mais elles n'avaient laissé aucune cicatrice sur ses pieds.



Trois jours plus tard, je prenais livraison de la commande de safran. Je n'avais plus aucune raison de m'attarder davantage à Srinagar et j'aurais dû rentrer immédiatement à Bombay. Je décidai néanmoins de prolonger mon séjour jusqu'au vendredi suivant pour assister une autre fois à la réception des stigmates. La mystique n'avait pas fait de moi l'un de ses convertis, loin de là : durant mes précédents voyages aux Indes, j'avais vu assez de fakirs rester des heures sous le sable, se transpercer de poignards ou se laisser mordre par des cobras pour ne plus croire aux miracles. Après mûre réflexion, je ne doutais pas qu'il y eût une astuce derrière l'apparition de ses

stigmates. Je soupçonnais aussi que le sang qui en jaillissait était faux, et que s'il avait une odeur si caractéristique, c'est que le safran en constituait le principal agent colorant. Or, je ne pouvais admettre que quelqu'un détournât l'usage d'un tel aromate pour tromper les honnêtes gens. Je me devais de démasquer la mystique, d'éventer son secret, de dénoncer son hypocrisie.

Lorsque je me présentai à la mission, je fus accueilli par Sheridan, qui m'apprit que la jeune fille avait reçu les stigmates tous les jours depuis une semaine.

« C'est un privilège pour nous d'y assister, mais elle est dans un tel état de faiblesse que nous craignons pour sa santé – surtout si elle saigne encore aujourd'hui », dit-il en lançant un regard inquiet vers le bord du lac, où la mystique était allée se recueillir avant son grand épanchement.

Sa naïveté me fit pitié et je n'en fus que plus fortifié dans ma résolution de faire tomber les écailles de ses yeux. Je le laissai à la porte de la chapelle où les fidèles priaient en attendant l'arrivée de la mystique. Le champ était maintenant libre et je me faufilai jusqu'au bord du lac, où je trouvai la jeune fille étendue dans un *shikara* – une sorte de gondole à baldaquin. Ses pieds, de même que ses mains et son front, avaient été entourés de bandages serrés. À mon approche, elle se dressa sur son séant avec toute la vigueur d'une bien-portante.

« Homme de peu de foi, qu'êtes-vous venu faire ici ? » demanda-t-elle comme si elle avait deviné mes intentions.

N'ayant rien à cacher, je lui répondis que j'avais découvert son subterfuge et que j'allais dévoiler son imposture tout à l'heure devant toute la mission.

« Je parie qu'en ce moment même vous dissimulez sous votre tunique quelques pintes de ce faux sang dont vous usez avec tant d'effet. Mon nez ne me trompe jamais : j'ai tout de suite reconnu l'odeur du safran qui sert à le colorer. Je pourrais même identifier sans peine le marchand du bazar chez lequel vous vous approvisionnez.

— Ne soyez pas si obtus, dit la mystique. La nature présente une multitude d'analogies tant dans ses formes que dans ses structures. Pourquoi l'odeur du safran n'aurait-elle qu'une seule source ? La mienne ne provient pas du crocus et si vous désirez la connaître, il faudra m'accompagner aux jardins flottants. »

Je me doutais bien qu'elle essayait par ce moyen de tergiverser afin d'échapper à l'humiliation qui l'attendait. Néanmoins, elle avait piqué ma curiosité. Si une autre plante possédait les mêmes principes aromatiques que le *Crocus sativus*, n'était-il pas dans mon intérêt de m'en assurer ? La fausse mystique, de toute façon, ne perdait rien pour attendre. Je la rejoignis donc dans la gondole et larguai l'amarre. Le *shikara* se gouverne avec une godille à pelle en forme de cœur et je mis un temps à me familiariser

avec les manœuvres hélicoïdales permettant sa propulsion. Pendant que je louvoyais tant bien que mal, la jeune fille me fit remarquer, sur la berge opposée du lac, les douze terrasses du Nishat Bagh – le jardin du plaisir – et, au loin, les fontaines jaillissantes du Shalimar Bagh, le plus luxuriant des six cent soixante-six jardins que les empereurs mogols léguèrent au Cachemire.

« Certains comparent Srinagar à l'Éden, dit-elle. En venant ici, je me suis rapprochée du paradis. »

Je lui demandai avec ironie si, de la même façon, elle faisait apparaître ses stigmates pour se rapprocher du Christ. Son visage s'assombrit et son bec-de-lièvre se tordit avec mépris.

« Pourquoi suivrais-je l'exemple de ce petit prophète quand je peux aisément le surpasser? »

Je dois avouer que ce nouveau blasphème était plus que je n'en pouvais endurer.

« Vous devriez vous taire au lieu de proférer des énormités.

— Vous ne me croyez pas? siffla la jeune fille. J'ai pourtant un stigmate de plus que lui! C'est mon stigmate secret, et les supplices qu'il me fait subir sont simplement atroces. »

Je fis comme si je n'avais rien entendu pour marquer ma désapprobation et je continuai à godiller à travers les lotus. Le piètre rameur que je suis eut toutes les peines à atteindre les jardins flottants,

radeaux de roseaux sur lesquels les maraîchers du lac Dal font pousser, à grand renfort de fumier et de foin aquatique, des melons, des légumes, des fleurs aussi. Je n'étais pas fâché d'être arrivé car mes mains, peu habituées à ce genre d'exercice, étaient couvertes d'ampoules. Je les montrai à la fausse mystique et pour la narguer lui lançai :

« Voyez, moi aussi j'ai des stigmates ! »

Ce fut à son tour d'ignorer mes paroles et, afin de me remettre à ma place, elle m'ordonna avec dédain d'amarrer la gondole derrière un radeau d'œillets orangés. J'obéis en rouspétant. Essayait-elle de me faire croire maintenant que les œillets pouvaient remplacer le safran ? Elle ne me prendrait pas pour dupe aussi aisément.

« Qui vous parle de cueillir des fleurs ? dit-elle. J'ai choisi cet endroit parce que les maraîchers ne viennent jamais ici l'après-midi. Nous ne serons pas dérangés. Car j'ai décidé de tout vous révéler. »

D'un geste langoureux, elle tira les rideaux du baldaquin et se mit à défaire ses bandages. Je retins mon souffle. Dans l'expectative de savoir enfin ce qui se cachait derrière ses prétendus stigmates, je lui permis de procéder à une autre de ses petites mises en scène. Ses paupières se fermèrent, tous ses traits convergèrent vers le point névralgique où se rejoignent les sourcils quand ils se froncent. On aurait juré son visage changé par cette crispation qu'apportent les grandes souffrances. Malgré l'attention que j'attachais à chacun de ses gestes, elle réussit son

tour avec tant d'adresse qu'elle parvint encore à me jeter de la poudre aux yeux. Le sang ne vint pas comme un affleurement, mais comme une éruption, expulsé en jets drus et impétueux des orifices qui s'étaient ouverts sur ses pieds, ses mains, et en couronne sur son front. Bientôt, sa tunique fut maculée de rouge du côté gauche, juste sous le cœur. L'hémorragie était si spectaculaire que j'en fus presque alarmé. Je ne me laissai pas impressionner, toutefois. Je saisis la main de la jeune fille, je mis mon index sur l'entaille. C'est à ce moment que je fus ébranlé dans mes plus profondes convictions. Mon doigt, qui n'aurait dû qu'essuyer un peu de sang artificiel, s'enfonça dans l'entaille sans rencontrer de résistance et traversa la main de part en part !

Si je poussai un cri, j'étais si abasourdi que je ne l'entendis pas. Pourtant, même devant l'évidence, je continuais à douter. Pour en avoir le cœur net, il me fallait sonder les autres blessures. Vous ne pouvez vous imaginer quels efforts je dus déployer pour approcher mes doigts de ces trous immondes. Mon trouble était d'autant plus grand que je n'arrivais à déceler, dans les blessures, que l'odeur ferreuse du sang. Et pourtant, des vapeurs de safran flottaient partout sous le baldaquin, plus enivrantes que celles du plus puissant alcool, plus élusives aussi, car il était impossible d'en déterminer la provenance. Mon esprit s'en trouvait tantalisé au point de s'égarer. Lorsque je vis la mystique au bord d'un de ses transports extatiques, je crus qu'elle allait m'échapper. Mû par la nécessité de lui extorquer coûte que coûte son secret, je la secouai sans merci.

« L'odeur de safran... d'où vient-elle? »

Elle entrouvrit les lèvres et laissa échapper :

« Sous ma tunique... »

D'un geste, je retroussai ses jupes et découvris ses jambes, qui étaient striées de longues coulées de sang orangé. Aussitôt, le parfum du safran me prit à la gorge et les larmes m'en vinrent aux yeux. Il n'y avait plus de doute possible : la source de mon trouble émanait de la nature même de la jeune fille. J'introduisis en douce mon visage dans l'échancrure de ses cuisses et remontai jusqu'à leur fourche.

Avez-vous déjà entendu parler du *Stigma diabolicum*, mon père ? Oui, bien sûr. En tant que théologien, les procès de l'Inquisition ne vous sont pas étrangers. Vous savez qu'il s'agit d'une marque que le diable appose sur ses disciples, préférablement sur leurs parties intimes. Je suis à confesse, je parlerai donc sans ménagement. La mystique avait un stigmaté diabolique au centre de sa corolle : un long pistil en forme de trompe, musculeux, charnu, de ce rouge foncé qu'on appelle cramoisi. Pareil à un calice douloureux, il débordait de caillots sanguinolents. J'eus d'abord un mouvement de recul devant cet appendice immonde, puis je me laissai subjugué par le parfum vénéneux qui s'en dégageait. J'en gavai mes narines, ma gorge et mes poumons, je me perdis dans ce que je ne pourrais décrire autrement que comme une contemplation olfactive – un état qui gagna bientôt mes autres sens. En proie aux plus brûlantes extases, j'avais des visions exaltées, je goûtai

tais des saveurs interdites, j'entendais des musiques profanes.

Je fus brutalement tiré de mon ravissement par une sensation de brûlure aux parois nasales. Je me reculai et trouvai l'air frais apaisant, mais d'une fadeur incommensurable. Le safran cramoisi venait de m'ouvrir les portes d'un monde païen que j'avais tout juste commencé à explorer et dans lequel je ne songeais qu'à replonger. Faudrait-il pour cela devenir disciple de la mystique et attendre avec les autres fidèles les trop rares moments où elle recevait les stigmates? Cette perspective ne me souriait guère. Je devais m'assurer un accès privilégié à la jeune fille. Je jetai un coup d'œil dans sa direction. Elle était immobile, encore en pâmoison. Je pouvais bien sûr la séduire. Mais, à bien y penser, qu'est-ce qui m'empêchait de profiter de son inconscience pour lui dérober ce qu'elle avait de plus précieux? J'agis vite, car elle risquait de revenir à elle d'un moment à l'autre. J'ouvris délicatement sa corolle d'une main et, de l'autre, j'empoignai son pistil à la racine. Tirant dessus avec toute la force qu'il me restait, je l'arrachai d'un coup sec. Il y eut un claquement, mais pas de saignement excessif. Quant à la mystique, elle n'émit pour tout gémissement qu'un long sifflement à travers son bec-de-lièvre. Je refermai sur elle le rideau du baldaquin et, après avoir délicatement enveloppé le stigmaté dans mon mouchoir, je me dépêchai de rentrer à la mission. Je m'enfuis dès que j'eus touché la berge, sans prendre la peine de m'assurer si ma victime respirait encore.

Je quittai Srinagar ce soir-là à la faveur de l'obscurité. Je rapportais dans mes bagages, outre le safran de Pampore, le stigmaté déjà à moitié desséché. À Jammu, j'achetai une fiole pour le conserver et je scellai le bouchon avec de la cire, satisfait d'avoir ainsi emprisonné ses principes aromatiques. Dans le train qui me ramenait à Bombay, je fus pris d'un violent saignement de nez. Celui-ci ne dura pas longtemps, aussi n'en fis-je pas grand cas. Mon malaise, cependant, se répéta à plusieurs reprises durant le voyage, et à nouveau chez mon associé, où cette fois ni les pincements ni les tampons de gaze n'en vinrent à bout. On fit venir le médecin, qui m'examina et détecta immédiatement des lésions et des papules dans mes fosses nasales. Il crut reconnaître là les premiers signes de la lèpre. Mais je savais, moi, ce qui m'avait irrité les muqueuses. D'autant plus que les saignements se produisaient de façon régulière, tous les après-midi à trois heures exactement. Comme un mystique damné, je recevais maintenant les stigmates par les orifices du nez et ma condition ne faisait qu'empirer. Anémié, bientôt trop faible pour me lever, je ne savais plus à quel saint me vouer pour retenir le sang que je perdais en abondance. Après avoir essayé, sans résultat, de me cautériser les narines au fer rouge, je décidai de guérir le mal par le mal.

Dans sa fiole, le stigmaté rougeoyait comme un tison des ténèbres, sombre et pourtant plus brillant que la flamme. Je décachetai le bouchon et je respirai les vapeurs puissantes. Un bref étourdissement : c'est tout ce que je ressentis d'abord. Mais le parfum de safran ne tarda pas à me monter à la tête, provo-

quant dans mon esprit une sorte de griserie proche du délire qui s'éternisa jusqu'au lendemain matin. Lorsque je revins à moi, le sang avait été étanché et mon nez, ainsi que mes parois nasales, s'étaient couverts de croûtes. Je crus être sauvé. Cette illusion ne dura pas. Car mes narines, chatouillées jusqu'aux fosses, furent soudain secouées par plusieurs éternuements successifs. Sous la force du spasme, les croûtes se mirent à tomber une à une, puis par dizaines. Je portai la main à mon nez. Je ne le trouvai plus. Il n'en restait que deux arêtes de cartilage craquelé, qui achevèrent de se désagréger à l'instant même où je les touchai.

J'ai perdu l'odorat, mais s'il faut tout vous avouer, le parfum de safran, qui est la dernière chose que j'ai respirée, s'est imprimé dans ma mémoire et, depuis, ne m'a jamais quitté. Vous aussi, mon père, vous vous en souviendrez sûrement chaque fois que vous cuisinerez un savarin safrané. Tiens, vous ne cessez d'éternuer. J'espère que vous n'avez rien attrapé. À vos souhaits, ou *bless you*, comme disent les Anglais!

II

FLAGELLUM FASCINORUM

Mon père, je m'accuse d'avoir manqué d'hospitalité envers mon prochain hier soir. Je ne vais jamais au théâtre, ni à l'opérette non plus, cependant je ne dédaigne pas un petit concert de temps à autre et on me voit souvent aux premières loges de la salle Windsor quand des artistes de qualité se produisent en ville. J'étais allé entendre Paderewski et, après le récital, les spectateurs se bouscuaient pour rejoindre leurs fiacres car la pluie s'était mise à tomber. Cette averse était bien légère à côté des moussons que j'ai connues à Zanzibar. Là-bas, l'eau s'abat sur vous sans crier gare, avec tant de force qu'elle manque vous assommer ; les gouttes vous cinglent par flagelles et vous aveuglent ; les flaques vous avalent si par malheur vous y glissez. Tout de même, je ne tenais pas à me faire mouiller et j'ai ouvert mon parapluie. Quelle ne fut pas mon indignation quand un effronté de taille pour le moins imposante, coiffé

d'un haut-de-forme par surcroît, en a saisi le manche et s'est invité à côté de moi. Le parapluie, comme son antithèse la douche, est un confort égoïste que nul ne devrait avoir à partager – surtout pas avec un intrus plus grand que soi. J'ai repoussé l'escogriffe, mais il était trop tard : la généreuse couche de poudre qui couvrait mon visage avait pris l'eau, formant des traînées de pâte qui me restèrent collées aux doigts.

Je sais, j'ai la face plus enfarinée que celle d'un pierrot de pantomime et on dirait que je suis attendu à un bal costumé. Vous voyez peut-être là une coquetterie de ma part. Détrompez-vous. Je me dispenserais volontiers de fard si j'avais encore un teint de lait comme le vôtre. En tant que médecin, je suis bien placé pour savoir que nous avons tous nos imperfections physiques. Je ne demanderais pas mieux que d'accepter la mienne, je vous assure. Malheureusement, même si j'y parvenais, j'aurais encore l'air d'en rougir, car un afflux excessif de sang congestionne le réseau de mes capillaires. Sous la poudre, mon épiderme est tout zébré de longues marques rubicondes qui me font ressembler à un berlingot. La honte semble avoir strié ma peau comme l'indigo tache celle des hommes bleus du désert. Je ne peux plus me présenter devant une femme sans qu'elle me soupçonne aussitôt de nourrir à son égard des pensées inconvenantes et qu'elle entreprenne de me faire avouer des sentiments qui me sont entièrement étrangers. Les hommes s'imaginent qu'ils m'intimident et se plaisent à me traiter avec condescendance sous prétexte de me mettre à l'aise. Cette affection

embarrassante nuit également à ma pratique. Les patients, mon père, ont avant tout besoin de certitudes ; errant dans le brouillard de leurs symptômes, ils veulent connaître le mal qui les tourmente et le chemin qui conduit à la guérison. Ils n'ont que faire du diagnostic d'un praticien dont le visage empourpré semble n'exprimer que l'hésitation et la confusion ou, pis encore, l'ébriété. *Médecin, soigne-toi toi-même*, dit le proverbe des Évangiles. Mais je n'ai trouvé aucun remède à me prescrire. J'ai tout essayé : le bismuth, la noix de galle, la magnésie, l'arnica, la quinine, le camphre, le sulfate de soude, la valériane... Sans résultat. Cela, du reste, n'a rien d'étonnant puisque les racines du mal qui m'accable sont profondes et tirent leur origine des circonstances qui m'ont conduit en Afrique.

Vous avez peut-être connu sir Edwin Benedict à l'époque où il était consul à Montréal. Non ? Cela ne m'étonne guère, puisqu'il est resté ici très peu de temps et se tenait loin de la soutane. Si vous aviez eu la chance de le rencontrer, vous n'auriez pas manqué d'être impressionné par son élégance, son intelligence développée et ses manières affables. Tout de suite après ses études au collège Balliol d'Oxford, il entra dans le service diplomatique et suivit lord Cromer en Égypte, où il resta de longues années. Sa mission au Canada était de nature strictement commerciale, ce qui l'ennuyait beaucoup, et il ne rêvait que de retourner en Afrique. Je me demande d'ailleurs pourquoi, car il était hypocondriaque au suprême degré. Il m'aborda un jour dans le square Dominion après avoir remarqué ma trousse

et, relevant le bas de son pantalon pour me montrer une bénigne ecchymose, me demanda si celle-ci n'était pas en train de se gangréner. J'étais à cette époque frais émoulu de l'internat et je n'avais pas encore établi ma clientèle ; je pris donc le temps d'examiner le consul, lui prescrivis à tout hasard un onguent maturatif et consentis à lui faire une visite le lendemain. Il me reçut dans son lit. Sa gangrène s'était résorbée, mais il souffrait maintenant d'encéphalite aiguë.

« Je dois partir bientôt pour l'Éthiopie, me confia-t-il, et ma santé n'a jamais été aussi précaire. J'ai une proposition à vous faire : accepteriez-vous de m'accompagner là-bas à titre de médecin particulier ? »

Les appointements qu'il m'offrait étant assez généreux pour me permettre d'acheter une clientèle au retour, j'acceptai sur-le-champ.

Portsmouth, Gibraltar, Le Caire, Djibouti : telles furent les étapes d'un voyage dont je n'eus guère la chance de profiter, sir Edwin requérant ma présence constante à son chevet au cas où le croup eût voulu l'emporter. À Addis-Abeba, malgré quatre alarmes d'embolies et d'innombrables crises d'*angor pectoris*, le consul joua un rôle très important dans les négociations du traité d'alliance avec Ménélik II. J'eus moi-même l'occasion d'être présenté à ce négus qui, comme vous le savez peut-être, prétendait descendre en droite ligne de la reine de Saba et du roi Salomon. Vêtu d'un large manteau de velours broché assorti à sa tiare d'or, il siégeait sous un dais, les deux bras accrochés à son sceptre. Lorsqu'il apprit que j'étais

médecin, il m'annonça avec fierté qu'il était lui-même guérisseur ; il tirait son pouvoir, dit-il, des hosties qu'il découpait dans les pages de la Bible et sous l'espèce desquelles il communiait. Il m'assura que, par le même procédé, il pouvait également enrayer les maux qui accablaient son royaume ; il avait récemment libéré la région de Lalibela d'une infestation d'insectes venus des régions infernales – des sauterelles d'une teinte livide, dépourvues d'yeux – en ingérant les chapitres de l'Exode relatifs aux dix plaies d'Égypte.

L'encre du traité avec Ménélik était encore fraîche quand sir Edwin fut appelé à Zanzibar, carrefour clandestin de la traite des esclaves sur la côte est africaine. Le diplomate avait pour mission de convaincre le sultan Hamoud d'y mettre un terme définitif. Les pourparlers furent écourtés lorsque sir Edwin, apprenant que plusieurs cas de choléra s'étaient déclarés sur l'île, décida de plier bagage et de rentrer en Angleterre par le premier bateau. Pour ma part, je n'avais aucune envie de quitter Zanzibar, qui m'avait plu dès l'abord. Le climat y était doux et la brise, parfumée en permanence par les girofliers. Les attachés du consulat britannique, d'un naturel amical, m'offraient toujours un gin lorsque je m'arrêtais au club. De plus, j'avais fait la connaissance de Sajid Ismail, un nabab à l'âme bienfaisante qui venait de fonder un dispensaire et cherchait un médecin pour le diriger. Impatient de me pencher sur de véritables maladies après avoir trop longtemps chassé les chimères de sir Edwin, je n'allais pas laisser échapper une telle occasion d'éprouver mes talents. Je m'installai donc

dans la villa que Sajid Ismail avait mise à ma disposition – une pâtisserie élaborée, aux balcons festonnés, aux balustrades feuilletées, aux vitrages couleurs de fruits confits et aux meringues de plâtre qui avait été construite dix ans auparavant en commémoration du jubilé de la reine Victoria. Le dispensaire occupait tout le rez-de-chaussée et comportait une grande salle d'attente, une salle d'examen et un bureau privé séparé de la pharmacie par une cloison de teck sculpté. Dès les premiers jours, je rencontrais de jolis cas de paludisme, de lèpre et de fièvre jaune ; puis se présentèrent les diphtéries, les maladies du sommeil et les accouchements difficiles. J'avais la main heureuse et ne perdais jamais mes patients : je me fis donc rapidement connaître et acquis une notoriété très enviable auprès du corps diplomatique. Bientôt, on vint de Dar es-Salaam et de Mombasa pour me consulter. Au bout d'un an, je jouissais des avantages du prestige et de l'autorité, avec une fortune à l'avant. Je n'ouvrais plus le dispensaire que le matin, mes après-midi étant réservés aux visites à domicile chez les malades fortunés. Le soir, lorsque je n'étais pas reçu chez Sajid Ismail, je dînais au club, puis je m'installais dans la bibliothèque, où je lisais tranquillement les journaux londoniens. Les dimanches, je me promenais sur les quais et regardais les boutres prendre le large. Eût-on pu souhaiter existence plus insouciance ?

Durant l'été de 1899 – le dernier que j'allais passer à Zanzibar –, j'eus l'insigne honneur d'être appelé auprès du sultan Hamoud un jour qu'il souffrait d'un lumbago. Je l'en soulageai avec tant de succès qu'il

m'offrit, en témoignage de sa reconnaissance, un rubis gros comme un œuf de caille. Je fus aussi invité à la fête annuelle qu'il donnait dans les jardins du Beit el-Ajaib – le « palais des merveilles », ainsi nommé non pour son architecture grandiose ou son faste prodigieux, mais simplement parce qu'il était équipé d'un ascenseur électrique. Je n'avais jamais assisté à une fête aussi réussie. Un orchestre jouait sur la pelouse, parmi les paons aux queues épanouies et une foule pépiante de dames en soies chamarrées. À l'ombre des acajous, des boys en gants blancs servaient des sorbets à la rose et des petits fours aux fleurs d'acacia. Je fus présenté à l'ambassadeur allemand, à l'amiral Rawlins et au vizir du protectorat britannique, sir Lloyd Mathews, qui était venu accompagné de son épouse et de sa protégée. Cette jeune personne, dont je n'avais pas saisi le nom, se tenait devant la cage où le sultan gardait des singes en captivité. Elle leur jetait des petits fours et s'amusaient de les voir s'en disputer les miettes. Étonné d'un tel manque de savoir-vivre chez une personne de sa condition, je me sentis forcé d'intervenir.

« Vous ne devriez pas faire cela, chuchotai-je en m'approchant d'elle. Vous risquez d'insulter notre hôte. »

Pour toute réponse, l'espiègle lança un petit four dans ma direction. Ce n'était pourtant plus une gamine ; elle devait avoir presque vingt ans. Plutôt jolie – assez en tout cas pour ne pas laisser un célibataire de mon espèce indifférent –, bien que sa lèvre supérieure fût fissurée par une malformation

congénitale – probablement une fente du rebord alvéolaire. Ce n'est toutefois pas son visage qui piqua mon intérêt, mais la chute de ses reins lorsqu'elle me tourna le dos – une chute plongeante à vous donner le vertige, amortie par une croupe parfaitement galbée qui bouffait sa robe mieux que n'importe quelle tournure rembourrée. Je pensai, en l'admirant, à cette fameuse toile d'Ingres représentant une odalisque allongée, que les critiques fustigèrent parce qu'il y figurait trois vertèbres de trop.

Avec un léger haussement d'épaules, la jeune fille me fit remarquer que le sultan s'était déjà retiré dans son harem.

« Il paraîtrait qu'il entretient là une centaine de concubines, murmura-t-elle derrière son éventail en plumes de paon, avec un sifflement sans doute causé par sa malformation. Il dort tous les soirs avec cinq d'entre elles – deux de chaque côté et une à ses pieds –, choisies par les eunuques de façon à assurer une rotation équitable entre toutes les femmes. C'est apparemment la seule façon de maintenir la paix du foyer. »

Cette remarque, énoncée avec une pointe de coquinerie, ne manqua pas de m'amuser. Chatouillé par le ton badin que prenait la conversation, je soignai ma repartie en conséquence et soufflai à l'oreille de la jeune fille :

« Pas étonnant qu'il souffre d'un lumbago. »

Avec un rire étouffé, elle glissa son éventail entre les barreaux de la cage et l'agita pour exciter les singes, qui se mirent aussitôt à pousser des cris affolés du haut de leurs perchoirs. L'occasion était tout indiquée pour faire étalage de ma science.

« Ces petits diables, dis-je, sont des colobes rouges – une espèce qu'on ne trouve qu'à Zanzibar. Ils sont reconnaissables à leur face noire soulignée de rose, à leur crinière blanche et à leur dos d'un roux flamboyant. Ils n'ont pas de pouce antérieur. Leur queue est deux fois longue comme leur corps, et terminée par un panache que les naturalistes appellent le fouet. »

Elle retira son bras de la cage et se tourna vers moi.

« Puisque vous êtes si versé dans la zoologie, docteur, pouvez-vous me dire si les singes souffrent aussi de tours de reins ? »

— J'en doute, répondis-je, car c'est un inconvénient imputable à la station verticale. L'homme paie très cher le privilège de se tenir debout.

— Alors le sultan se porterait sûrement mieux s'il marchait à quatre pattes.

— En effet, dis-je. La prochaine fois qu'il me consultera, je lui suggérerai de devenir quadrupède.

— Il ne lui manquera qu'une queue pour éloigner les mouches. »

La jeune fille n'avait pas sitôt terminé cette phrase qu'elle prit un air sérieux. Elle me demanda pourquoi Dieu, dans son infinie sagesse, n'avait pas jugé bon d'attribuer à l'homme ce dont il avait si généreusement pourvu les autres animaux.

«La queue est d'une utilité indiscutable, dit-elle. Sans elle, ne sommes-nous pas des navires sans gouvernail?»

Ne voulant pas trop m'avancer sur ce terrain, je me contentai de mentionner que plusieurs naturalistes prétendaient que nos lointains ancêtres en possédaient une. Ma circonspection ne fit qu'attiser sa curiosité.

«Est-il vrai que l'embryon humain est pourvu d'une sorte d'excroissance qui se résorbe quand les jambes se forment, mais que certaines personnes ne perdent pas et gardent toute leur vie?»

Sa question me prit au dépourvu. J'étais étonné qu'une jeune fille fût au courant de cette monstruosité dont les médecins ne discutent même pas entre eux.

«Il arrive parfois qu'un enfant naisse avec une difformité au bas de l'échine, avançai-je avec répugnance. Mais il ne s'agit que d'un boudin de chair molle, et non d'un véritable prolongement de la colonne vertébrale capable de mouvement. Ce qui prouve selon moi que l'homme ne descend pas du singe.

— En êtes-vous bien certain? » dit-elle sur un ton de défi en refermant son éventail d'un coup sec.

Avant que j'aie eu le temps de trouver une réponse, elle prit congé de moi avec une gracieuse révérence pour aller rejoindre lady Mathews, qui lui faisait de grands signes de la main. En la regardant s'éloigner, je ne pus m'empêcher de dévorer des yeux son long dos au port altier, que le soleil illuminait par intermittence à travers l'ombre tachetée des acajous. Je crus un moment que la vertigineuse chute de ses reins n'était rien d'autre qu'un effet créé par certains reflets sur la soie de sa robe. Mais une autre explication se présenta à moi avec toute la splendeur d'une illumination. Je soupçonnai alors, avec un mélange de stupeur et de fascination, qu'à l'instar de la Grande Odalisque d'Ingres, la protégée de lady Mathews avait, dans la région sacrée de son échine, trois vertèbres de trop.

Je n'eus pas l'occasion de revoir la jeune fille durant les semaines qui suivirent la fête du sultan. Avec les chaleurs d'été, une nouvelle épidémie de choléra avait frappé plusieurs villages au sud de l'île et j'avais été chargé d'y organiser les mesures sanitaires. Vous savez peut-être, mon père, que le choléra se contracte en buvant de l'eau contaminée par le vibron virgule. Ce bacille ne doit pas son nom uniquement à sa forme incurvée : une fois dans le système digestif, il lui pousse une queue – le flagellum –, qu'il fait frétiller chaque fois qu'il souhaite se déplacer et répandre ses toxines. Il peut ainsi vous achever un homme en quelques heures. À vrai dire, le seul

moyen de ne pas mourir de ce microbe est de ne pas l'attraper. Fort heureusement, il est possible d'éviter la contagion par de simples mesures d'hygiène, mais celles-ci sont difficiles à instaurer dans des installations primitives. Or, les villages où sévissait le choléra étaient habités par d'anciens esclaves Wahadimu, dont le seul moyen de subsistance était la fabrication de cordages en fibre de coco. Leurs cases se dressaient au milieu de fosses remplies d'eau croupie, où les écorces de noix macéraient durant des mois en attendant que leurs fibres soient assez souples pour être filées. Ce cloaque immonde était l'incubateur dans lequel les mouches venaient par légions pondre leurs œufs. Elles planaient en nuées au-dessus des villages, traînaient leurs pattes dans les déjections et colportaient le mal partout où elles allaient se coller. Je n'arrivais plus à travailler tant elles étaient nombreuses à me tourner autour, m'abrutissant avec leur bourdonnement. Par je ne sais quel instinct mal-faisant, elles s'envolaient quand je voulais les écraser, revenaient à la charge dès que je les avais chassées.

Me voyant à bout de nerfs, l'homme qui me servait d'interprète – un Indien parlant aussi mal l'anglais que le souahéli – me conduisit à l'écart du village, dans une case où nous entrâmes sans frapper. Je m'affalai sur le tabouret qu'il m'indiqua et je jetai un regard distrait autour de moi. Sur une natte, devant un brasero éteint, un vieux cordier aux yeux blancs était occupé à tresser des torons de coco. La case était d'ailleurs remplie de cordes de longueurs et d'épaisseurs diverses qui pendaient des fascines du toit. Du moins, c'est ce qui me sembla au premier

abord. En fait, comme me l'expliqua avec enthousiasme mon interprète, l'homme était un fabricant de chasse-mouches, et ce que j'avais pris pour des cordes étaient des queues d'animaux qu'il avait mises à sécher. Si j'en désirais une, dit-il encore, je n'avais que l'embarras du choix : il y avait là des queues de buffles et de léopards, des panaches de mangoustes, de lémurs galagos et de damans. Dans le demi-jour de la case, je considérai avec une moue de dédain les appendices flaccides, désossés. Dans ce village envahi par les insectes, ce n'était pas d'un chasse-mouche qu'il eût fallu être pourvu, mais d'une véritable queue... Je m'apprêtais à quitter les lieux sans plus tarder lorsque j'aperçus, au milieu des pendeloques, une courbe sinueuse qui éveilla en moi le souvenir frémissant de ma rencontre dans les jardins du sultan : il s'agissait d'une splendide queue de colobe rouge, mince, très longue, avec au bout une houppe hérissée. Je ne m'en étais pas sitôt emparé que le vieillard se mit à déverser un flot de paroles sur un ton menaçant. D'après l'interprète, il m'avertissait que cet émouchoir était très puissant. Je lui laissai en échange quelques roupies et repartis vers le village en fouettant l'air allègrement de ma nouvelle arme, très satisfait de voir les mouches s'écarter de mon chemin. Du reste, mes efforts n'y étaient pour rien, car durant notre visite chez le vieil artisan, le vent avait tourné ; il soufflait maintenant du sud-est, gagnant en force par de brutales bourrasques qui balayaient tous les insectes sur leur passage et les dispersaient au large. De l'horizon, un mur de nuages avançait vers nous. La terrible mousson venait de débiter et ses pluies diluviennes n'allaient pas tarder.

Quelques jours plus tard, l'épidémie de choléra était maîtrisée et je pus enfin rentrer en ville. J'étais fourbu. Au lieu de rouvrir le dispensaire, je passai toute une semaine enfermé dans ma chambre, les volets clos. J'avais rapporté dans ma trousse la queue de colobe et je l'avais placée sur mon lit, de façon à l'avoir à portée de la main. Plusieurs fois par jour, je me surprénais à la palper, à la soupeser, à l'examiner. Tout ce temps, bien sûr, c'était l'interminable colonne vertébrale de la protégée de lady Mathews que je caressais. Je sortis de chez moi le dimanche suivant, déterminé à revoir cette merveille coûte que coûte. Bien que le temps fût menaçant, je ne m'encombrai pas d'un parapluie et me rendis à la cathédrale anglicane, où sir Lloyd Mathews avait l'habitude d'entendre la messe. Je cherchai sa protégée parmi l'assistance et l'aperçus qui s'avançait vers son banc. Comment aurais-je pu ne pas la remarquer? Elle portait une robe en taffetas bleu paon, dont les moirures jouaient avec grâce sur l'arrondi parfait de ses formes. Contre toute espérance, elle était seule. J'allai m'asseoir juste derrière elle. Vous ne m'en voudrez pas, mon père, si je vous avoue que je fus distrait de mes prières ce jour-là : chaque fois que la jeune fille s'agenouillait, j'avais sous les yeux, entre le chapelet de son échine et les médaillons de sa croupe, la longue et admirable cascade de ses reins. Du reste, il était de plus en plus difficile d'entendre le prêche, car la pluie s'était mise à tomber et tambourinait sur le toit de la cathédrale avec une ardeur sans cesse redoublée. Bientôt, son fracas enterra jusqu'au son de l'orgue. À peine le service fut-il terminé que tous les fidèles se précipitèrent vers la

sortie, pressés de rentrer chez eux. La jeune fille, elle, resta sur son banc sans broncher et ne leva pas la tête quand je m'approchai d'elle. Au risque de la déranger dans son recueillement, je la saluai et me rappelai à son souvenir.

« Pardonnez-moi de ne pas vous avoir remarqué, dit-elle, j'étais absorbée dans mes pensées. Je songeais à toutes les souffrances dont ces lieux ont été témoins. »

Je tentai de la rassurer : la cathédrale ne pouvait avoir vu défiler qu'un nombre assez restreint d'âmes malheureuses, puisqu'elle était de construction récente. Elle dut m'expliquer que le chœur avait été érigé sur le site de l'ancien marché aux esclaves, et l'autel, placé à l'endroit exact où se dressait autrefois le poteau auquel on enchaînait les captifs pour les fouetter avant de les mettre aux enchères.

« Plus les esclaves enduraient les coups, plus leur prix augmentait, dit-elle en se levant. Ce supplice n'était-il pas plus terrible que l'anodine flagellation du Christ ? »

Je suis un fervent abolitionniste, mon père, et rien ne m'est plus odieux que les brutalités des négriers. Cependant, je ne songerais jamais à les comparer aux outrages qui furent infligés à Notre-Seigneur, et cette réflexion me parut pour le moins déplacée. Je suivis tout de même la jeune fille jusqu'au parvis, où l'averse nous empêcha d'avancer plus loin. À travers la pluie opaque, on ne voyait plus de l'autre côté de la rue. La protégée de lady Mathews était venue à

pied et comptait rentrer de la même façon dès que les nuages auraient passé.

« Vous risquez d'attendre ici longtemps, la prévins-je, car avec la mousson, la situation ne peut s'améliorer. »

Vous me direz qu'il eût été galant de la laisser à l'abri sous le porche et d'aller lui chercher une voiture – mais une telle prévenance eût été contraire au dessein que j'avais entre-temps formé d'éclaircir le mystère de sa colonne vertébrale. Je lui proposai donc de venir se réfugier chez moi puisque j'habitais à deux pas de là, et lui promis de la reconduire moi-même chez le vizir. Avec son consentement, je lui offris le bras et l'entraînai à travers les flaques où s'enfonçaient déjà nos chevilles.

Ainsi que je l'avais espéré, nous atteignîmes le dispensaire trempés jusqu'aux os. La robe de la jeune fille lui collait à la peau, moulant chacune des délicates apophyses épineuses de sa colonne vertébrale. Après le mauvais temps, mon cabinet privé semblait fort accueillant avec ses tapis, ses coussins et son divan profond. J'allai chercher un peignoir et une serviette de lin et, usant de mon autorité de médecin, je recommandai à mon invitée d'enlever au plus vite ses vêtements mouillés, de peur qu'elle n'attrape un croup fatal. Je lui ouvris la porte de la salle d'examen et lui indiquai un paravent derrière lequel elle pouvait se changer pendant que je préparerais le thé. J'étais en train d'allumer le réchaud quand elle apparut dans l'embrasure.

« Je n'arrive pas à dégrafer ma robe », dit-elle en me présentant son dos.

C'était la chance que j'attendais et je la saisis avec avidité. Je ne m'étais jusqu'alors jamais frotté aux complexités du vêtement féminin et je mis un certain temps à en comprendre toutes les fermetures. Néanmoins, mes doigts inexpérimentés s'acquittèrent de leur tâche sans trop de maladresse, d'autant plus que chaque agrafe détachée m'apportait en récompense la vision d'une nouvelle vertèbre de l'échine convoitée : les six premières cervicales d'abord, tout juste perceptibles sous le velouté de la nuque, puis la septième, dont la saillie amorçait la voluptueuse convexité des douze dorsales. J'allais de ravissement en ravissement. Dans mon empressement à atteindre la cambrure lombaire, je remarquai à peine les stries rouges qui rayaient la peau à une fréquence pourtant inquiétante. La découverte, dans la région sacrée, de cicatrices analogues à celles que j'avais souvent observées sur le dos d'anciens esclaves ralentit ma cadence. Il me semblait improbable que ces lésions aient été infligées par les lanières d'un tortionnaire : leur angle, presque vertical, m'indiquait au contraire qu'il s'agissait de traces de mortification. Quelle raison pouvait donc avoir la protégée de lady Mathews de se fustiger ainsi ?

Il me fut malheureusement impossible de pousser davantage mes investigations, car l'ouverture de la robe ne descendait pas plus bas et la jeune fille s'échappait déjà de mes bras. Je la laissai disparaître à regret derrière le paravent. Au lieu de retourner

mettre l'eau à bouillir, je restai planté dans le corridor, en proie à une curiosité malsaine qui n'avait plus rien de scientifique. J'échafaudais des plans lamentables pour convaincre la jeune fille de me laisser l'examiner, l'étudier, et surtout la palper à mon aise. Mais avant de mettre ce projet à exécution, je devais d'abord m'assurer qu'elle avait bien le sacrum hypertrophié. La pluie faisait un vacarme qui couvrait le bruit de mes pas. Pourquoi ne pas en profiter pour entrer doucement dans la salle d'examen et, tapi dans l'ombre, épier mon sujet à travers les croisillons du paravent ?

Il me fallut un moment pour repérer sa silhouette dans le fouillis de jupes et de jupons, de corsages et de corset qu'elle avait suspendus tout autour d'elle pour les faire sécher. Penchée un peu en avant, elle se frictionnait vigoureusement les jambes avec la serviette de lin, m'offrant ainsi une vue imprenable sur ses reins. Je m'étais attendu à admirer les volumes d'une croupe avantageuse, la plénitude de hanches épanouies. J'eus le souffle coupé par ce que je découvris. Je refusai d'en croire mes yeux. Mais je fus bien forcé d'admettre que, chez la protégée de lady Mathews, le bas de la colonne ne s'arrêtait pas au coccyx. Il se prolongeait en une suite de dix-sept vertèbres caudales dont la taille allait en s'amenuisant. Couverte d'une peau écailleuse depuis la base jusqu'à son extrémité pointue, cette queue – mon père, comment l'appeler autrement ? – ne restait pas en place. La jeune fille, à tout instant, s'en battait le flanc avec la nonchalance d'une lionne alanguie. Quiconque n'a pas acquis le détachement dans les

salles de dissection cadavérique aurait peut-être été rebuté par une telle difformité. Pour ma part, je tombai à genoux devant cet apanage d'ange déchu qui semblait défier le Créateur avec tout le panache d'un orgueil indomptable. Comme une colombe s'avance vers le serpent qui la fascine, je glissai une main furtive vers l'arrogant ornement et j'eus la témérité de le frôler. La réaction ne se fit pas attendre. La queue aussitôt hérissée se dressa dans les airs et, avec un claquement de fouet, vint me sangler la joue droite, de la pommette jusqu'au menton. Sous la violence du choc, ma tête fut projetée de côté et j'entendis mes vertèbres cervicales craquer.

Il n'y a pas humiliation plus cuisante que d'être frappé au visage, vous en conviendrez. Quand l'évêque veut faire comprendre aux jeunes confirmands les pires outrages que le chrétien doit endurer pour la foi, ne leur applique-t-il pas un soufflet sur la joue? La face humaine, avec ses vingt-six muscles pouvant se combiner en dix mille expressions différentes, est le miroir de nos émotions et si une gifle l'atteint, c'est notre nature profonde qui s'en trouve mortifiée. Voilà pourquoi il est si difficile de tendre l'autre joue. Moi, pourtant, je n'eus aucune peine à le faire et je ne clignai même pas des yeux lorsque je reçus un autre coup. J'en endurai encore plus, je ne sais combien, pour le simple plaisir de contempler les mouvements sinueux de cette queue parfaitement articulée. Malgré son extrême agilité, l'appendice devait avoir les muscles atrophiés par l'inaction prolongée, car au bout d'un certain temps il commença à montrer des signes de faiblesse et à pendre

entre les jambes. Je voulus le provoquer à nouveau, l'encourager à se redresser. Je vous jure, mon père, que je ne fis que le tenir délicatement par son extrémité. Imaginez ma stupeur quand la queue, comme celle d'un lézard, se détacha de la croupe et me resta dans la main ! Je levai des yeux contrits vers la jeune fille, prêt à me confondre en excuses. Celle-ci ne paraissait pas souffrir outre mesure. Elle se contenta de m'éconduire sur un ton désinvolte :

« Vous pouvez la garder. Il m'en repoussera bientôt une autre. »

Encore secoué par ce qui venait d'arriver, j'eus tout juste le courage de reculer jusqu'à mon cabinet et d'étendre la queue sur le divan, où elle eut un dernier soubresaut avant de s'éteindre. Je repris peu à peu mes esprits, j'allai ouvrir la fenêtre et je remarquai que la pluie avait cessé. La vue de mon visage dans le miroir m'effraya. Les coups de fouet avaient laissé sur mes joues et mon front de longues marques vermillon semblables à ces balafres profondes qu'arborent fièrement les duellistes. J'y appliquai un peu de pommade à base d'huile d'olive, persuadé que les rougeurs auraient tôt fait de disparaître. Quand je sortis enfin de mon cabinet pour aviser mon invitée que le thé était servi, je trouvai le dispensaire vide. La jeune fille avait profité de l'éclaircie pour se sauver. J'en ressentis un vif regret, mais je me rabattis sur sa queue, que j'avais enfin le loisir d'examiner à la loupe pour comprendre comment elle avait été sacrifiée. Ses muscles disposés en cônes se déboîtaient aisément, les vaisseaux sanguins

étaient contractiles, évitant la perte de sang ; quant aux vertèbres, elles présentaient des fêlures naturelles permettant à la colonne de se briser en plusieurs endroits. Ces constatations ouvraient la porte à d'autres suppositions moins orthodoxes. Cette queue était-elle la manifestation d'un caractère primitif ressurgissant au terme d'une lente évolution ? Fallait-il donc croire que l'homme descendait de la race ancienne des reptiles ? Ma raison ne reculait devant aucune aberration. Je ne sais jusqu'où j'aurais poussé l'hérésie si un essaim de mouches n'était venu interrompre mes cogitations. Les petites vermines s'étaient engouffrées par les fenêtres ouvertes et remplissaient maintenant mon cabinet. Elles s'acharnaient sur ma personne, attirées sans doute par l'onguent à l'huile d'olive. J'essayai de les chasser à coups de journal, de serviette, de balai, mais rien n'y fit. Excédé, je finis par agripper la queue humaine et l'agitai en l'air. Par dizaines, les mouches tombèrent. Je les poursuivis à travers le cabinet en faisant claquer mon fouet. J'achevai celles qui s'étaient collées à moi en me flagellant tout le corps, satisfait d'être venu à bout d'une telle nuisance.

Je me retirai dans mes appartements pour me nettoyer. En enlevant mes vêtements, je constatai que ma peau était couverte de marques rouges partout où le fouet l'avait léchée. Je ne m'en inquiétai pas et m'enduisis généreusement de pommade avant d'aller me coucher. Le lendemain, à mon réveil, les marques ne s'étaient pas estompées. Elles étaient devenues au contraire plus foncées, presque cramoisies. Elles ne sont jamais disparues. Elles ont peint la honte sur

mon visage à l'encre indélébile. Écarté de la société de Zanzibar, abandonné de mes connaissances, je suis rentré au pays le mois dernier. Le jour, je demeure barricadé chez moi, confiné dans une retraite forcée, fuyant le regard d'autrui. Je n'ose sortir que le soir, et vous voyez sous quel grimage... Si je suis ici, mon père, c'est pour vous mettre en garde. La jeune fille à la queue reptilienne est arrivée dans cette paroisse, je l'ai vue hier. Elle viendra vous tenter, parce que, comme moi, vous appréciez les beautés d'une croupe féminine. Ne le niez pas, je vous ai vu tout à l'heure suivre du regard les femmes qui sortaient de l'église. Écoutez bien ce conseil : quand une jeune fille à la lèvre fissurée se présentera devant vous, fermez vite les yeux avant qu'elle ne vous tourne le dos. Sinon, vous pourriez avoir à en rougir.

III

LARVÆ INFERNALES

Ne soyez pas insulté, mon père, si j'ai apporté un pique-nique dans ce panier. Je crains que ma confession ne soit longue et, comme je n'ai pas grand chair sur les os, j'ai prévu un petit en-cas pour me soutenir. Aucune viande, cela va de soi, puisque nous sommes vendredi. Seulement une miche de pain et un peu de maskinongé dont l'odeur ne risque pas de vous incommoder, car il est d'une fraîcheur irréprochable. Je l'ai pêché moi-même ce matin, au prix d'efforts surhumains car le bougre pesait quatre-vingts livres. Ha ! Une écaille lumineuse vient de frétiller dans vos yeux ! Je reconnais la fièvre de celui qui se livre au plaisir de tremper sa ligne à l'eau pour taquiner le poisson sous prétexte de trouver dans une chaloupe des éléments de méditation. Nul besoin d'en rougir, mon père : si la chasse est formellement interdite aux membres du clergé, la pêche, en revanche, vous est permise, étant donné que quatre

des douze apôtres exerçaient ce métier. D'ailleurs, l'épisode le plus émouvant du Nouveau Testament n'est-il pas celui de la pêche miraculeuse au lac de Tibériade? La description que fait saint Luc des deux barques débordant de poissons argentés me donne inmanquablement envie de happer ma canne et mon épuiette pour me rendre sur les berges du fleuve.

Je ne reste jamais à proximité du port, où l'on n'attrape que de vulgaires perchaudes ; je pousse jusqu'à Longue-Pointe, où les bateaux ne viennent pas effrayer le poisson avec leurs sirènes et leurs hélices vrombissantes. J'ai fait là-bas, ces derniers temps, d'assez belles captures : des dorés, des esturgeons, un brochet que j'ai cuit en pâte et servi nappé de beurre blanc. Mes exploits à la canne ne sont pas dus à la chance, mais bien à mes appâts de choix. Dédaignant les mouches artificielles, j'élève mes propres esches dans le kiosque de mon jardin. Pour les amorces, je fais macérer en bocaux de verre des pâtes mélangeant pain bis, suif et châtaignes grillées, goudron, miel et sang coagulé, ou encore viscères de chat, safran et térébenthine. Vous seriez impressionné par la grosseur des asticots que je cultive dans une tête de mouton écorchée pendue au support de l'auvent. J'ai aussi toute une série de boîtes compartimentées pour loger les insectes vivants – saute-relles, hannetons, mannes, abeilles et grillons bien gras. Quant aux vers et aux sangsues, je leur réserve un lit de mousse que j'asperge régulièrement d'une décoction de feuilles de noyer. Afin de les rendre plus vigoureux, je leur donne tous les jours une cuillerée de jaune d'œuf battu dans de la crème, avec

quelques fanes d'anis. Et je prends soin de les enduire d'huile de lierre ou de moelle de veau juste avant de les accrocher à l'hameçon, ce qui prolonge d'autant leur vie dans l'eau.

Malgré le fait que je dispose d'un nouveau moulinet, de lignes en crin de Florence plombées et d'un flotteur breveté, jamais maskinongé n'avait daigné mordre à mon hameçon avant aujourd'hui. Vous m'objecterez qu'on ne prend pas un grand maskinongé avec des vers, aussi grouillants soient-ils, et je ne vous contredirai pas. Ce poisson, je ne le sais que trop, est le diable des eaux ! Même affamé et réduit à la dernière extrémité, il lèvera le nez sur l'appât le plus appétissant, car c'est un carnivore qui se nourrit de rats musqués et de canetons – quand il n'attaque pas tout bonnement les petits chiens imprudents qui s'aventurent au bord de l'eau. Vous restez immobile, mon père, mains jointes, doigts entrelacés, paupières baissées, comme si vous redoutiez la suite de ma confession. N'ayez crainte : je n'ai embecqué aucun chiot vivant pour l'offrir en sacrifice au léviathan. J'ai découvert un appât auquel aucun poisson ne peut résister : un parasite que j'ai contracté l'an dernier en Éthiopie et dont j'ai enfin réussi à me débarrasser ce matin !

Il vous sera peut-être difficile de me croire car je suis maintenant d'une maigreur à faire peur, mais j'ai toujours été assez corpulent. J'ai grandi dans la boulangerie de mon père, qui m'engraissait à la brioche et au pain chaud. J'en ai gardé un appétit insatiable pour toute pâte à base de sarrasin, de seigle ou de

froment. C'est d'ailleurs ce qui m'a amené à m'intéresser aux insectes ravageurs des céréales. J'ai oublié de vous mentionner que je suis un éminent entomologiste, membre élu de la Société royale du Canada, de la Société linnéenne d'Ottawa et attaché à la Ferme expérimentale du ministère de l'Agriculture. C'est moi qui ai établi le réseau de surveillance des infestations dans tout le pays. Les locustes sont mon sujet de prédilection. Comme vous le savez, ces criquets migrants figurent parmi les dix plaies que Dieu envoya sur l'Égypte pour punir le Pharaon de tenir le peuple élu en captivité. Ils se déplacent par milliards et sont capables de vous dévaster un champ en quelques bouchées. Notre continent nord-américain ne connaît plus ce fléau depuis la mystérieuse disparition, il y a quarante ans, du criquet des Rocheuses, dont la dernière grande nuée avait couvert toute la superficie du Wyoming et du Colorado. Mais l'an dernier, un entomologiste en a trouvé un spécimen dans le sud du Manitoba, provoquant un branle-bas de combat à Ottawa. J'étais tout désigné pour mettre au point des méthodes de lutte antiacridienne dans l'éventualité du retour des locustes et, à cet effet, j'ai été envoyé en mission d'étude sur la péninsule arabique, où naissent les essaims de criquets pèlerins.

Les criquets sont des insectes naturellement solitaires, mais il suffit d'une explosion dans la densité de leur population pour qu'ils deviennent grégaires. La promiscuité les pousse alors à se métamorphoser en locustes : leur corps vire du vert au brun, et ils forment des essaims dont le comportement est similaire

à celui des nuages, cumulus ou stratus vivants qui virevoltent au gré des vents dominants. Ayant appris que des pluies printanières abondantes avaient favorisé l'éclosion des œufs de criquets pèlerins au sud du Yémen, je m'étais donc embarqué pour Al Mukalla. À mon arrivée, j'ai trouvé le port paralysé. Un douanier m'a informé que les locustes avaient dévoré en quelques semaines les principales ressources du pays, y compris les arbustes dont on tire l'encens, et qu'il n'y avait plus rien à exporter. Quant à l'essaim dévastateur, il avait, selon lui, migré vers l'ouest et devait déjà avoir atteint la Corne de l'Afrique. Sans attendre, je me suis embarqué sur un boutre qui remontait le golfe d'Aden jusqu'à Djibouti. De là, accompagné d'un guide et de porteurs, j'ai suivi la piste des plantations de café et de coton dévastées sur les hauts plateaux de l'Éthiopie, prenant garde d'éviter le territoire des guerriers danakils, qui collectionnent les parties viriles de leurs ennemis et s'en font des bracelets. Je suis ainsi remonté jusqu'à la source du fleuve Tekezé. Je talonnais maintenant l'essaim de près ; d'après les informations glanées ici et là, il n'était plus qu'à deux jours de distance. J'ai forcé la marche, poussé les porteurs à accélérer le pas. Puis soudain, juste comme nous atteignions Lalibela, j'ai perdu toute trace des locustes. La ville avait subi un important tremblement de terre la veille de mon arrivée et il était probable que le séisme avait causé la dispersion de l'essaim. Mon guide n'était pas de cet avis. Il soutenait que Lalibela jouissait d'une protection magique contre les insectes parce qu'elle portait le nom de son fondateur, un roi de la dynastie des Zagoué. Alors qu'il était encore au berceau, ce

roi avait été encerclé par un essaim d'abeilles, mais celles-ci ne lui avaient fait aucun mal – signe irréfutable qu'il était destiné à régner. En langue amharique, Lalibela signifie d'ailleurs: «Celui que les abeilles respectent». Malgré l'absurdité de cette hypothèse, j'ai bien dû admettre qu'il n'y avait ni mouche, ni moustique, ni fourmi, ni termite dans toute la ville.

Ne sachant plus où diriger mes pas maintenant qu'ils n'étaient plus guidés par les locustes, j'ai laissé les porteurs installer notre campement aux portes de la ville et je suis allé dîner dans la seule auberge du coin. J'y ai fait la connaissance d'un ingénieur suisse, son épouse, leur jeune fils et sa gouvernante. L'ingénieur, qui s'appelait Alfred Ilg, était venu en Éthiopie à l'invitation de Ménélik II. Pour l'éprouver, le négus lui avait d'abord demandé de lui fabriquer une paire de chaussures, puis une carabine. Ce n'est qu'après avoir rempli ces deux tâches avec satisfaction que le Suisse avait enfin été mandaté pour construire un pont sur l'Awash, puis le système d'eau courante au palais d'Addis-Abeba. Il avait également facilité les négociations entre Ménélik et un trafiquant d'armes français nommé Arthur Rimbaud. Il était maintenant président de la Compagnie impériale des chemins de fer éthiopiens, qui relierait bientôt la capitale à Djibouti. Ce n'étaient cependant pas ses affaires qui l'avaient attiré à Lalibela, m'a-t-il confié alors que nous sirotions un liquoreux vin de miel. Il était venu dans cette ville sainte pour visiter ses onze églises chrétiennes.

«Quelles églises? me suis-je étonné. Je n'ai remarqué ici aucun clocher.

— Les onze églises sont souterraines, m'a expliqué l'ingénieur. Au lieu d'être érigées, elles ont été excavées et taillées à même le tuf volcanique sous nos pieds, d'un seul bloc. Il n'existe rien de semblable nulle part au monde. »

Elles étaient l'œuvre, a-t-il ajouté, du roi Lalibela lui-même, qui en avait eu la vision alors qu'il était malade. Des anges lui étaient en effet apparus en songe, lui intimant l'ordre de construire des églises faites d'une seule pierre.

« La foi ne fait pas que déplacer les montagnes, a dit Alfred Ilg au moment de me quitter. Parfois, elle les creuse aussi. Ne manquez pas d'aller voir ces églises. Je vous promets que vous ne serez pas déçu. »

Je me suis levé à l'aube le lendemain et j'ai suivi le chemin que m'avait indiqué l'ingénieur, grimpant jusqu'au sommet d'une colline à l'ouest de la ville. Dieu merci, je regardais droit devant moi, car je me suis soudain trouvé au bord d'un précipice dans lequel j'aurais bien pu dégringoler. Au fond de cette grande fosse se dressait une église en forme de croix grecque, dont le toit plat coïncidait avec le niveau du sol. Dans une tranchée voisine s'enfonçait un escalier dont j'ai descendu les marches déjetées avec précaution. Je me suis ainsi retrouvé cinquante pieds sous terre, devant une façade de tuf rouge drapée d'un linceul de lichen verdâtre. L'église était assise sur un piédestal massif, et ses lignes austères étaient brisées à intervalles réguliers par des ouvertures surmontées d'exquises arabesques. L'intérieur offrait aussi ce mélange de lourdeur et de légèreté, avec ses

piliers grossièrement équarris aux chapiteaux peints de fresques de la plus grande finesse. Cette étonnante station de pèlerinage était reliée à ses dix sœurs par un labyrinthe de tranchées et de tunnels aux parois ornées de fresques rupestres et percées de multiples grottes dans lesquelles des ermites troglodytes avaient trouvé refuge au fil des âges. J'avais l'impression de me promener dans une vaste fourmilière et je m'attendais à croiser un insecte géant à chaque détour. C'est sur la gouvernante du petit Ilg que je suis tombé. Elle portait, comme la veille, un seyant corselet de dentelle et une jupe amazone qui marquait sa taille de guêpe. Mais j'ai surtout été fasciné par ses lèvres, qu'une difformité séparait en deux pièces buccales similaires aux mandibules tranchantes des mantes religieuses.

« Cherchez-vous les insectes ? » m'a-t-elle demandé avec une voix dont les inflexions n'étaient pas sans rappeler les stridulations du grillon.

Mon cœur a bondi dans ma poitrine en entendant ces mots. Je l'ai aussitôt assaillie de questions. Avait-elle vu les locustes ? Se trouvaient-elles loin d'ici ? En restait-il beaucoup ?

« Les insectes que j'ai à vous montrer sont autrement plus rares que ceux que vous poursuivez, a-t-elle répondu. Ils se terrent dans la dernière église, le Golgotha-Mikaël. Laissez-moi vous y conduire. »

Je ne me suis pas fait prier pour la suivre. À mesure que nous avançons, l'air se faisait plus frais, et le passage, si étroit qu'il fallait s'aplatir entre les

parois pour s'y faufiler. Je vous ai dit, mon père, que j'étais alors assez corpulent et j'ai bien failli rester coincé à plusieurs endroits. Nous nous sommes enfin arrêtés devant une ouverture si basse que j'ai d'abord refusé de croire qu'il s'agissait d'une porte. Pour la franchir, j'ai dû me prosterner. L'intérieur de l'église, dépourvu de tout ornement, était faiblement éclairé par deux cierges que la gouvernante avait empruntés.

« Heureusement qu'il n'y a personne pour nous voir, a-t-elle chuchoté. Il est interdit aux étrangers de pénétrer dans le Golgotha-Mikaël. »

Nous sommes descendus dans une crypte latérale où se dressaient, sur une estrade, trois autels de pierre rectangulaires ; on aurait dit trois malles abandonnées sur le quai d'une gare.

« Cette crypte porte le nom de Sélassié, qui veut dire "pouvoir de la Trinité", m'a indiqué la gouvernante. C'est ici que sont célébrées les plus solennelles cérémonies de la liturgie éthiopienne. »

Je me suis emparé d'un cierge et j'ai examiné attentivement les autels.

« Où sont les insectes ? ai-je demandé.

— Un peu plus loin. Dans la chambre mortuaire. »

La chambre en question se trouvait dans une niche abritant deux tombeaux – celui du roi Lalibela et celui, supposément, d'Adam lui-même. Sur un bas-relief, ce dernier était représenté sans nombril, conformément à la tradition, puisqu'il n'était pas issu

des entrailles d'une femme et ne portait donc pas cette sorte de cicatrice originelle. Derrière les tombeaux, une large crevasse fendait le roc. Selon la gouvernante, celle-ci s'était ouverte durant le récent séisme.

« Le tremblement de terre a été si violent que les cloches des onze églises ont toutes sonné spontanément », a-t-elle ajouté avant de m'inviter à m'y faufiler.

Je me suis mis à quatre pattes et j'ai essayé de me glisser dans l'embrasure, mais je n'ai réussi qu'à passer la tête et les épaules. Mon abdomen proéminent empêchait le reste du corps de suivre. C'est dans cette position inconfortable que j'ai découvert que la crevasse donnait sur une grotte de calcite où l'écoulement de l'eau avait façonné des stalactites en draperies, des lustres, des glaçons et bien d'autres formes de concrétions. Le sol était couvert d'une nappe blanchâtre que j'ai crue de calcite aussi, jusqu'à ce que je me rende compte qu'elle grouillait de partout. Si j'avais pu bouger, mon père, je crois bien que j'aurais bondi de joie. Figurez-vous que je me trouvais en fait devant une colonie très dense de locustes troglobies. Comme toutes les créatures habitant en permanence dans les profondeurs souterraines, celles-ci avaient perdu leurs organes superflus : elles n'avaient plus d'yeux ni d'ailes. Faute de soleil, leurs carapaces étaient dépourvues de pigmentation autre que celle du sang pâle qu'elles laissaient transparaître. Depuis combien de millénaires ces fossiles vivants étaient-ils piégés dans la grotte hermétique, retranchés du monde, évoluant en vase

clos, érigeant leurs propres lois, s'entre-dévorant, se dégénéralant par des unions consanguines? Ils étaient comme les néphilims, ces avortons monstrueux nés de la copulation des anges gardiens avec les filles de l'homme, que Dieu bannit dans les fosses noires du Tartare jusqu'au jour du Jugement dernier. Je serais resté des heures à les observer, mais l'atmosphère de la grotte, chargée de soufre, était irrespirable pour toute autre créature que ces bestioles et je commençais à étouffer. D'une main grande ouverte j'ai balayé le sol, espérant glaner ainsi quelques spécimens. Les locustes, sentant le danger, ont reculé en vague hors de ma portée et se sont mises à pousser des cris stridents. La gouvernante m'a aussitôt tiré vigoureusement par les basques.

«Qu'est-ce que vous faites? Vous allez ameuter tout le monastère!»

Nous sommes sortis de l'église juste à temps pour échapper à une bande de prêtres menaçants. J'ai reconduit la gouvernante à l'auberge et je suis rentré au campement avec une seule idée en tête : retourner au Golgotha-Mikaël à la nuit tombée. Je me suis activé à préparer ce dont j'aurais besoin pour attraper les locustes troglobies : des filets, des épingles entomologiques et des bocaux asphyxiants avec du cyanure de potassium recouvert de plâtre de Paris. Au souper, j'ai bu beaucoup de cet excellent café des hauts plateaux pour rester éveillé et je suis parti vers les églises sur le coup de minuit. En chemin, je n'ai pas rencontré âme qui vive. Plus je m'approchais du Golgotha-Mikaël, toutefois, plus j'entendais des voix,

ou plutôt une clameur aiguë, scandée à un rythme régulier, qui semblait venir de derrière la porte de l'église. J'avais à peine soulevé le loquet que j'ai été renversé par une impétueuse et vrombissante nuée blanche. C'étaient les locustes qui s'échappaient ! Cloué au sol, je sentais leurs milliers de pattes me passer sur le corps et je ne pouvais rien faire pour les arrêter. Ma lanterne, de plus, s'était éteinte sous le choc de leur ruée. Dès que j'ai pu me relever, j'ai agité mon filet à l'aveuglette dans l'espoir d'en capturer le plus possible. Mais les insectes, avec leur perception sensorielle accrue, n'avaient aucune peine à m'éluder. Aux premières lueurs de l'aube, j'ai constaté que mon filet était vide. Quant à l'essaim, il devait être déjà loin. J'ai eu beau fouiller la grotte de fond en comble, je n'ai pas même trouvé une locuste écrasée.

J'ai passé le reste de la journée enfermé dans ma tente. Mes sentiments allaient de la rage à l'apitoiement. J'étais venu jusqu'en Éthiopie et je me trouvais comme la cigale de la fable, sans un seul petit morceau de mouche ou de vermisseau. Je serais la risée de mes confrères à mon retour au pays, on me mettrait certainement à la porte de la Ferme expérimentale ! J'en étais à me demander comment je ferais pour rester membre de la Société linnéenne lorsque la gouvernante est entrée dans ma tente. Je lui ai raconté ma mésaventure. Elle n'a pas paru saisir l'étendue de ma déconvenue.

« Oubliez ces insectes, a-t-elle dit avec son sourire de mante religieuse. J'ai quelque chose de mieux à vous offrir. »

Elle a délacé son corselet et, avant que j'aie pu la retenir, elle m'a dévoilé son ombilic. Soyez assuré, mon père, que j'aurais détourné immédiatement les yeux si je n'avais pas été frappé par l'aspect inhabituel de sa cicatrice abdominale. Celle-ci présentait une étrange protrusion, dont la forme virgulaire, le relief annelé et les contractions vermiculaires m'étaient très familiers.

«J'ai une larve dans ma caverne, a dit la gouvernante. Voudriez-vous la voir?»

Je me suis armé d'une loupe grossissante et je me suis approché. Il y avait bien, dans le nombril de la gouvernante, une larve. Mais une larve comme il ne m'en avait jamais été donné de voir. On aurait dit un embryon hybride, issu d'un obscène croisement entre l'homme et le criquet. Les membranes recouvrant ses yeux en amande étaient munies de cils, et deux pavillons cartilagineux ourlaient chaque côté de sa tête. Le sang affluant dans les mandibules leur donnait l'apparence de lèvres charnues. Enfin, au bout des pattes s'agitaient cinq minuscules doigts bien formés. Les Romains appelaient «larves» les esprits malins qui terrorisent les vivants. Ils croyaient aussi que la larve est le masque de l'insecte parfait. Quelle créature épouvantable se cachait donc derrière ce masque-ci? À coup sûr, aucune qui soit connue de la science. Il me fallait coûte que coûte mettre la main dessus pour l'étudier. Je la présenterais à la Société linnéenne et mon nom entrerait alors dans le grand livre de la taxinomie entomologique! Cette découverte d'une nouvelle espèce d'insecte, voire d'un

nouvel ordre, ne valait-elle pas toutes les locustes troglobies de la terre? La gouvernante semblait très attachée à sa larve et j'ai eu beaucoup de mal à la convaincre de me la confier. À force de supplications et de cajoleries, elle a fini par l'extirper de son ombilic.

« Cette larve ne vit que sur l'homme, a-t-elle dit en la déposant dans ma main. Si vous voulez la voir se métamorphoser, il vous faudra la couvrir. »

J'ai écarté les pans de ma chemise pour accueillir la bestiole. Après une seconde d'hésitation, elle s'est fait un chemin en gigotant jusqu'au fond de mon nombril et s'y est lovée avec un bruit de succion. Je me suis alors senti tout chose, comme si j'avais les nerfs à fleur de peau. Si on m'avait dit à ce moment une parole blessante, je crois bien que j'aurais éclaté en sanglots. J'ai d'ailleurs versé quelques larmes quand la gouvernante m'a fait ses adieux, car les Ilg repartaient le lendemain pour Addis-Abeba. À l'heure du souper, j'ai nourri la larve avec du pollen d'acacia et je l'ai ensuite bercée en chantonnant, rêvant au nom prestigieux que j'allais lui donner.



Quelques jours après avoir quitté Lalibela, j'ai remarqué que je mangeais avec plus d'appétit que de coutume. En un seul repas, je pouvais avaler toute une marmite de ragoût de lentilles et une pile d'*injera*, ces grandes galettes de pain azyme qui font aussi fonction d'ustensiles en Éthiopie. Ce n'était cependant pas suffisant pour me rassasier car, une

heure plus tard, j'étais à nouveau pris de fringale. Je ne me surprénais pas outre mesure de ma voracité, ayant toujours été une bonne fourchette. Cependant, je perdais du poids au lieu d'en prendre. À plusieurs reprises durant le voyage vers Djibouti, j'ai dû serrer ma ceinture de quelques crans supplémentaires pour faire tenir mon pantalon. La larve que je portais, heureusement, grossissait à vue d'œil. Elle formait même une légère protubérance à la surface de mon abdomen.

La traversée de l'Atlantique a été infiniment plus pénible. Tenaillé par une faim qui ne me lâchait plus, je m'empiffrais de ce que les passagers atteints du mal de mer laissaient dans leur assiette, quitte à passer pour le plus goinfre des gloutons. Pourtant, j'étais toujours aussi affamé et je flottais maintenant dans mes vêtements. Le seul aliment qui semblait me rassasier un tant soit peu était le poisson. Voilà pourquoi je me suis mis à la pêche en rentrant à la maison. Collectionner les appâts était pour moi chose facile, car la larve s'était mise à produire une sorte de miellat sucré qui attirait sans distinction mouches, moustiques, taons, guêpes, coléoptères et libellules. Ceux-ci tournoyaient autour de moi sans discontinuer, s'acharnant sur la région de mon nombril avec des titubements d'ivrogne, mais sans jamais m'attaquer. J'étais devenu comme le roi Lalibela. Était-ce le signe que j'étais destiné à devenir Celui que les insectes respectent et à régner sur tous les distingués sujets de ma profession? J'attendais avec d'autant plus d'anxiété que la larve veuille bien se métamorphoser.

Au bout de quelques semaines, malgré maints excès de table, je n'avais plus que la peau sur les os. Craignant d'avoir contracté un parasitisme intestinal, je me suis bourré de vermifuges. J'ai essayé l'absinthe, les graines de potiron, l'extrait de fougère, la santonine, le semen-contra, la tanaïsie, sans aucun résultat. Acculé au pied d'un mur d'évidence, il n'y avait plus qu'une conclusion à en tirer : la gouvernante des Ilg m'avait trompé. La bestiole qu'elle m'avait refilée n'était pas du tout un insecte, puisqu'elle n'avait même pas atteint le stade nymphal. C'était un parasite de la pire espèce, qui était en train de sucer mon énergie vitale. Peut-être s'agissait-il d'une douve du foie, qui n'attendait que le moment propice pour creuser son chemin jusqu'à mon canal biliaire ou, pire, d'une lucilie bouchère, qui remonterait le long de ma moelle épinière jusqu'à ma boîte crânienne et me dévorerait le cerveau ? Il fallait faire avorter cette désastreuse expérience sans plus tarder.

Je croyais qu'il me suffirait de quelques contractions pour expulser le parasite de mon nombril. Grave erreur. La bestiole avait développé une paire de crochets buccaux avec lesquels elle s'était ancrée dans ma chair, résistant même à la pression des forceps. J'ai donc tenté de la déloger en noyant ma cavité ombilicale avec une solution saline ; elle s'est tordue un moment, sans cependant lâcher prise. Aux grands maux les grands remèdes, me suis-je donc dit. J'ai imbibé un tampon de térébenthine, que j'ai appliqué devant l'embouchure durant une quinzaine de minutes. N'obtenant aucune réaction, j'ai répété le traitement, cette fois avec de l'huile minérale, puis de

l'éther, du chloroforme, de l'alcool éthylique, du calomel. En dernier ressort, j'ai ouvert un flacon d'acide sulfureux. J'ai senti presque aussitôt un chatouillement au fond de mon nombril, mais le parasite s'est vite rendormi. À bout de ressources, j'ai failli me résigner à le laisser me dévorer. Mais ce matin, la solution s'est présentée à moi de façon inattendue. J'étais en train de pêcher à l'ombre d'un saule. Bien assis sur mon pliant, je regardais le fleuve bondir sous les sautes du vent. Soudain, j'ai pensé qu'un parasite n'était pas très différent d'un poisson. Pour le prendre, il suffisait de lui offrir le bon appât. Puisque le mien semblait friand de ce que j'ingérais, j'ai accroché un petit morceau de perchaude au bout de ma ligne et je l'ai balancé devant mon ombilic. Le parasite a immédiatement sorti la tête de son trou et a mordu à l'hameçon. Pour qu'il ne suspecte aucune résistance en engamant l'appât, j'ai laissé le moulinet se dévider un peu, puis j'ai ferré sans pitié ma proie. Je n'ai pas eu le temps de savourer ma victoire. Au même moment, la surface du fleuve a été agitée par un violent tourbillon et un grand maskinongé a surgi de l'eau. D'un coup de dent, il a gobé le parasite avant de replonger aussi vite dans les flots. La ligne s'est tendue, la canne a fléchi, je m'y suis cramponné. Mon adversaire se débattait avec une telle férocité que j'avais toutes les peines du monde à actionner la manivelle. Ce n'est qu'au terme d'un long combat que je suis parvenu à le ramener jusqu'à la berge. J'ai fouillé sa gueule pour retirer l'hameçon, mais le poisson l'avait avalé tout rond. Comment diable allais-je rapporter une si grosse bête chez moi? Elle n'entrait ni dans mon épuisette, ni dans mon

panier. Je n'avais d'autre choix que de la vider et de la fileter sur place. J'ai donc étendu le maskinongé sur l'herbe. J'ai sorti mon couteau et l'ai planté dans son ventre blanc. Les viscères se sont échappés de l'entaille en avalanche et c'est à ce moment que j'ai aperçu mon parasite. Il était encore bien vivant, vauté entre les lobes vernissés du foie, s'abreuvant de sang noir déjà coagulé. Il a eu un tressaillement et, de son orifice génital, a laissé échapper une douzaine d'œufs avant de se recroqueviller à nouveau. Comme l'escargot, la sangsue et le ver de terre, la bestiole était donc hermaphrodite. Ou alors elle était capable de se reproduire sans mâle, par parthénogénèse... J'ai assisté, horrifié, à l'éclosion de ses œufs. Les rejetons avaient non seulement l'air encore plus humains que leur mère, mais ils avaient hérité mes traits !

Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mon père, j'aimerais m'interrompre ici pour me sustenter. Vous ne pouvez savoir la satisfaction que j'éprouve à manger enfin à ma faim et à ne plus avoir de parasite qui me sape tous les bénéfices de l'alimentation. Puis-je vous offrir un bout de pain, ou encore un peu de cet excellent maskinongé ? Regardez comme sa chair est délicate, presque translucide... Nonobstant, je n'ai plus beaucoup d'appétit pour le poisson. J'ai même décidé d'abandonner la pêche pendant un certain temps. Je n'aurai donc plus besoin de mes amorces et de mes innombrables appâts. Si vous les voulez, je vous les offre de bonne grâce. Je suis même prêt à vous donner le parasite auquel le maskinongé ne peut résister, car vous saurez en faire bon usage. Ma

confiance en vous est si grande que je vous l'ai déjà apporté, et ses rejets avec. Je les ai transportés dans ce panier, mais comme j'avais peur qu'ils ne dévorent mon repas, je les ai placés en lieu sûr avant d'entrer dans le confessionnal. Ce sont des bêtes qui vivent dans l'obscurité et un seul rayon de soleil, fût-il filtré à travers un vitrail, suffirait à les tuer. Afin de ne pas les exposer inutilement à la lumière, je les ai installés dans la custode en argent doré qui est rangée dans le tabernacle. Vous les trouverez mollement étendus sur les hosties dont ils auront sûrement commencé à grignoter les bords, leurs corps aux anneaux blancs reflétés sans début ni fin sur l'or des parois... Je sais qu'il est sacrilège d'introduire un parasite dans un objet sanctifié réservé au transport des hosties pour la communion des malades, mais à bien y penser, l'Eucharistie n'est-elle pas une sorte d'appât camouflant l'hameçon du salut, par lequel le Christ attire le fretin égaré et le ramène dans l'épuisette divine? D'ailleurs, vous remarquerez qu'il est gravé sur le couvercle de votre custode le mot *ichtus*, qui est le monogramme de « Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur » en grec, et qui signifie également « poisson » dans la même langue! J'espère donc que vous aurez l'indulgence de me donner l'absolution pour cette petite profanation.

IV

INCENSUM NEFARIUM

Baissez les yeux, mon père. Plus bas. Encore plus bas. Distinguez-vous dans la pénombre mon corps étendu sur le sol, face contre terre ? J'aimerais prétendre que cette prostration est un signe d'humilité et de profond repentir. En vérité, j'y suis contraint par une affection chronique. Je souffre d'un vertige si débilitant que je ne peux même pas rester à genoux sans vaciller sur mes rotules. Comme je suis haut sur pattes, me tenir debout est une torture de chaque instant. Pour venir ici, j'ai dû marcher plié en deux, plus courbé qu'un vieillard. Les femmes que j'ai croisées m'ont trouvé très galant. Chez moi, je ne m'encombre pas de tant de manières : je dors sous mon lit, je mange par terre et pour me déplacer, je rampe latéralement, à la façon d'un serpent. Vous n'avez pas idée comme cela use les vêtements. J'en suis réduit à porter un plastron de cuir et des genouillères ! Je n'aurais jamais le courage, comme vous, de

monter en chaire chaque fois qu'il faut prononcer une homélie. Suspendu entre ciel et terre, dominant le parterre d'une église bondée, je craindrais de m'écraser sur les mille visages attentifs tournés vers moi. Du reste, je ne fréquente plus beaucoup les églises. Je suis pourtant pieux et ne manque jamais de fêter l'Ascension de Notre Sauveur, mais la fumée de l'encens m'indispose. Elle élève mon âme vers les cieux, puis j'ai l'impression d'être précipité du haut des airs quand je redescends en ce bas monde. Je redoute tant le moment où le prêtre balance l'encensoir à pleine volée autour de l'autel que je n'irai jamais en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. Ils ont là-bas un encensoir mesurant cinq pieds de haut et pesant presque deux cents livres, le Botafumeiro, capable d'enfumer la cathédrale tout entière. Il est suspendu au dôme par une corde reliée à une poulie ; pour l'agiter, huit hommes tirent sur l'autre bout de la corde, ce qui a pour effet de créer une oscillation paramétrique qui balance l'encensoir comme un pendule d'un bout à l'autre du transept. Cela a peut-être l'avantage de couvrir l'odeur incommode des pèlerins, mais je ne survivrais jamais à une telle épreuve.

L'encensoir de votre paroisse, sans posséder les dimensions du Botafumeiro, n'en est pas moins précieux. Il est en argent massif, si je ne m'abuse, et faisait autrefois partie de la légendaire collection des jésuites, laquelle fut dispersée en 1800 après la suppression de l'ordre par le pape Clément XIV. La protection de ce patrimoine doit être un souci constant pour vous, et c'est pourquoi je tiens à vous mettre en

garde : votre trésor court le plus grand risque ! Tout à l'heure, quelqu'un a profité d'un moment où l'église était vide pour s'introduire dans le chœur. Cette personne n'était pas un cambrioleur. Ses intentions étaient néanmoins tout aussi malveillantes. Ne se doutant pas que je l'avais suivie, elle s'est approchée de la crédence avec un léger trotinement dans la démarche et elle a versé une poignée de perles rouges dans la navette à encens avant de se sauver par la porte de côté. Si par mégarde vous aviez déposé ces perles hautement résineuses sur les charbons ardents de l'encensoir, elles se seraient mises à jeter des étincelles et à dégager une chaleur irradiante qui aurait vite dépassé le point de fusion de l'argent. Même en abaissant le couvercle ou en les aspergeant d'eau bénite, vous n'auriez pu étouffer leur combustion. Fini alors, le bel encensoir des jésuites ! Cabossé ! Ruiné ! Tout juste bon à être refondu !

N'ayez crainte, mon père, j'ai récupéré les perles d'encens. Permettez-moi de vous les passer à travers la grille. Examinez-les à votre guise, mais résistez à la tentation de les sentir. L'odeur musquée qu'elles exhalent est si divine qu'elle en est diabolique. C'est celle des chauds replis charnels, celle du péché. D'ailleurs, ces petits grains ambrés n'ont rien en commun avec l'encens pontifical, un mélange de myrrhe, de benjoin et de storax qui a l'apparence de la poudre à canon. Il ne s'agit pas non plus de ce fameux oliban que le roi Gaspard apporta en cadeau à l'Enfant Jésus. L'oliban pur provient d'un arbrisseau qui pousse au sud de la péninsule arabique, le *Boswellia sacra*, dont on entaille l'écorce à l'automne

pour récolter les gouttes de résine qui en exsudent et qui, en durcissant, deviendront opaques et odoriférantes. L'oliban est surnommé « l'encens mâle », parce que seul l'arbre mâle du boswellia en produit. Or, ce que vous tenez dans le creux de votre main est de l'encens femelle. Il est d'une telle rareté que vous n'en trouverez ni sur ce continent ni sur l'Ancien.

J'ai été initié à l'encens femelle alors que j'étais en voyage au Yémen. J'étais parti là-bas à la recherche des villes verticales du désert, car j'espérais y trouver la solution au problème des constructions en hauteur. Je ne crois pas vous avoir mentionné que l'architecture est ma passion. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été fasciné par le chapitre de la Genèse sur la tour de Babel. Je rêvais de bâtir des maisons qui atteindraient les nuages et je ne comprenais pas pourquoi le plus fier édifice de Montréal, celui de la New York Life Insurance, sur la place d'Armes, ne comptait que onze étages. Mon parrain, entrepreneur de construction, m'avait pourtant expliqué que les murs de maçonnerie deviennent de plus en plus instables à mesure qu'ils s'élèvent ; passé une certaine limite, ils s'écroulent comme des châteaux de cartes si on ne les soutient pas avec des contreforts ou des arcs-boutants. Les maçons du Moyen Âge tentaient de remédier à cette faiblesse par des sacrifices humains. Ils croyaient que si une victime était emmurée vivante dans les fondations, elle en assurerait la stabilité. Les évidences de ce rite barbare ne manquent pas : sous les pierres de deux tours rondes en Irlande, on a retrouvé des squelettes

humains, et des fouilles ont attesté que, aussi récemment qu'au xv^e siècle, un enfant avait été coulé dans le mortier d'une église en Angleterre. Aujourd'hui, Dieu merci, on se contente de placer dans une pierre creuse quelques sous et un journal pour satisfaire ces superstitions. Mon parrain, souhaitant encourager ma vocation, me plaça comme apprenti dans une étude d'architecte dès que j'eus terminé le collège. Lorsque vint le temps de me préparer aux examens de l'Institut royal, il eut aussi la bonté de me payer des cours avec Stewart Capper, un éminent professeur formé à Édimbourg et à l'École des beaux-arts de Paris. Capper était un homme d'un grand raffinement, toujours vêtu de façon recherchée – pour ne pas dire efféminée. Il parlait sept ou huit langues, dont l'arabe, et il lui arrivait fréquemment de pontifier en latin ou en grec ancien. Son atelier, situé au dernier étage de la faculté de génie de l'Université McGill, était rempli de modèles réduits des chefs-d'œuvre de l'époque classique : le théâtre de Marcellus, le temple de Vesta à Tivoli, le portique de l'Érechthéion... De son propre aveu, il aurait rêvé d'être archéologue. Il entretenait d'ailleurs une correspondance assidue avec plusieurs membres de cette profession et s'était lié d'amitié avec le grand voyageur Theodore Bent, auteur d'ouvrages sur les églises souterraines d'Éthiopie et les ruines du Mashonaland. Toujours très paternel envers ses protégés, Capper me félicita chaleureusement lorsque, à la fin de l'année, je vins lui annoncer que j'avais réussi mes examens. Il me fit asseoir dans son bureau et me demanda ce que je comptais faire dès lors. Je lui avouai mon intention d'aller parfaire mes études à Chicago, où l'on

commençait à utiliser des structures d'acier permettant de superposer jusqu'à dix-huit étages.

« Dix-huit est un nombre considérable, me dit Capper en me fixant par-dessus son lorgnon. Mais il existe un endroit où les maisons sont plus hautes encore. »

S'emparant d'un très ancien volume posé devant lui, il l'ouvrit à la page marquée d'un signet et le tourna lentement vers moi. Comme le texte était en allemand, Capper dut m'expliquer qu'il s'agissait du récit d'un voyage que l'explorateur Carsten Niebuhr avait effectué en Arabie vers 1760 et durant lequel il avait perdu tous ses compagnons. Il me traduisit un passage où l'explorateur racontait avoir vu, au royaume de Saba, des maisons de sable dont les sept ou huit pièces occupaient chacune un étage différent. Niebuhr avait aussi entendu dire qu'au sud de la péninsule, dans la vallée de l'Hadramaout, se dressait une ville tout entière faite de tours carrées dont la hauteur rivalisait avec celle des montagnes environnantes. Je ne pus m'empêcher de lever un sourcil incrédule.

« Si une telle ville existait, répliquai-je au professeur, nous en aurions sûrement entendu parler. »

Capper hocha la tête en se calant dans son fauteuil. Il mit quelques instants à me répondre, le temps de rajuster son fez rouge dont le gland de soie était tombé sur son front.

«Ni Alexandre le Grand ni l'empereur Auguste n'ont réussi à conquérir cette région fertile que les anciens géographes appelaient, par contraste avec l'Arabie désertique et l'Arabie pierreuse, l'Arabie heureuse. *Arabia felix*. Les tribus qui vivent aujourd'hui dans l'Hadramaout n'ont rien perdu de leur férocité, spécialement envers les étrangers, car elles sont musulmanes et punissent de mort tout infidèle qui ose souiller de son pied impur la terre sacrée du prophète Mahomet. Même Niebuhr n'a pas osé y aventurer un orteil. Mon ami Theodore Bent, par contre, a trouvé le moyen d'y pénétrer.»

Le professeur me lut alors une lettre qu'il venait de recevoir du grand voyageur, lequel racontait avoir fait la connaissance, à Hyderâbâd, du sultan Nawasjung Al Kaiti. Ce sultan était immensément riche et régnait sur toute la vallée de l'Hadramaout, mais il n'y résidait pas, préférant la vie au sein de l'armée des Indes britanniques, dont il dirigeait le régiment arabe. Il laissait à son fils et à ses neveux l'intendance de ses terres. Il avait promis à l'archéologue sa protection si celui-ci voulait les explorer. Bent avait bien entendu accepté l'invitation et comptait se rendre bientôt au Yémen. Il cherchait un dessinateur émérite pour faire le relevé des ruines que révéleraient ses fouilles, et avait proposé à Capper de venir le rejoindre. Les engagements du professeur l'obligeaient malheureusement à décliner cette offre, mais il était prêt à me recommander auprès de son ami. Comment aurais-je pu laisser passer une telle occasion? Au lieu de prendre le train pour Chicago, je m'embarquai sur un paquebot.



Je débarquai au port d'Al Mukalla un 4 novembre. Theodore Bent, qui avait été averti de mon arrivée par le télégraphe d'Aden, m'attendait sur le quai, à bonne distance des marchands de poissons et des pélicans. C'était un homme assez grand, au visage envahi par une barbe abondante et un toupet trop long. Malgré la chaleur, il était engoncé dans un costume en lainage à carreaux et étranglé par une large cravate à pois. Il me présenta à sa femme, Mabel, une Irlandaise aux yeux verts qui l'assistait dans toutes ses expéditions. Laissant son fidèle serviteur grec Matthaios récupérer mes bagages, Theodore Bent me guida à travers la ville, pointant au passage le palais du sultan, une mosquée au minaret moucheté de fientes de colombes, les étals du bazar où des Parsis de Bombay marchandaient des houkas en argent. Les Bent étaient installés dans un bungalow caché derrière un écran de tamaris. C'est dans leur ombre rose que je fis la connaissance des autres membres de l'expédition : William Lunt, botaniste londonien affilié aux jardins de Kew ; Mahmoud Bayoumi, naturaliste égyptien recommandé par l'Université du Caire ; et Imam Chérif, topographe d'une noble famille arabe qui parlait huit langues – en outre, un meilleur anglais que le mien. Leur accueil fut poli, sans plus, et, n'eût été la gentillesse des Bent, j'aurais passé un quart d'heure fort inconfortable. La froideur qu'ils témoignaient à mon égard était cependant presque cordiale en comparaison de celle qui régnait entre eux ; ils se toisaient, se surveillaient mutuellement et se décochaient des sarcasmes acerbes. Je mis

d'abord cette hostilité sur le compte de leur rivalité professionnelle, mais j'en compris la véritable raison lorsqu'ils se levèrent tous trois d'un bond en entendant approcher les claquements pressés d'une paire de petits talons.

Je m'attendais à voir apparaître une houri aux yeux noirs et aux hanches pleines. Ce fut plutôt une jeune femme pâle, délicate, qui fit son entrée sous la véranda. Pas vilaine, comprenez-moi bien, mais défigurée par une profonde balafre à la lèvre supérieure – défaut congénital résultant d'une malformation du palais, me chuchota le professeur. Elle portait un turban à la mode orientale qui lui couvrait non seulement la chevelure, mais également les oreilles – une coquetterie qui diminuait considérablement ses capacités auditives. Il fallait donc s'approcher tout près pour qu'elle entende, ce qui donnait une excuse à ses prétendants pour s'agglutiner autour d'elle comme des mouches autour du miel. Madame Bent l'avait rencontrée à Mascate, lors d'un dîner chez le gouverneur. Que faisait-elle sans chaperon dans cette ville de garnison ? Elle avait ouvert un studio de photographie et prenait des portraits de militaires ! Quelques jours plus tard, les deux femmes s'étaient revues près des citernes, le seul endroit où trouver un peu de fraîcheur lorsque le soleil plombe sur les rochers volcaniques. Depuis, elles étaient inséparables. Madame Bent avait invité sa nouvelle amie à se joindre à l'expédition à titre de photographe, et l'autre avait accepté. Je me gardai bien d'exprimer mes doutes quant au bien-fondé d'une telle décision, et

me contentai de penser que nous n'avions pas fini d'assister à des prises de bec entre les trois coqs.

Matthaios nous servit le thé dans des verres dorés, avec des dattes et quelques douceurs au miel trop sucrées à mon goût, mais qui plurent aux dames. Dès qu'elles eurent terminé de picorer, le professeur prit la parole et nous annonça qu'après maints pourparlers le sultan de Mascate nous avait enfin accordé des sauf-conduits, ainsi que le prêt de vingt-deux chameaux.

« Préparez-vous donc sans plus tarder, nous partons pour l'Hadramaout après-demain. »

Bien que la région fût soi-disant paisible depuis la crucifixion de plusieurs chefs rebelles, le sultan avait confié notre sécurité au chef de la tribu bédouine des Khailiki, un superbe malfrat répondant au nom de Mokaik. Les Bédouins n'étant pas admis dans la ville, nous le rejoignîmes hors des murs au point du jour. Sans égard pour les dames, il ne portait qu'un pagne et une ceinture d'où pendaient un poignard, une poire à poudre, une pierre à briquet et diverses pinces à épiler. Ses cheveux tortillés étaient retenus par un cordonnet de cuir, son visage glabre arborait de longues traces de teinture indigo. Dès que ses hommes eurent fini de charger les ballots de poisson séché qui devaient servir à nourrir les chameaux, il donna le signal du départ pour la vallée de l'Hadramaout. Je n'allais pas tarder à comprendre pourquoi ce nom signifie « la mort en marche ». La route qui s'y rendait était celle que les Bédouins empruntaient depuis des siècles pour faire le commerce de l'encens.

Juchée sur les hauts plateaux, elle longeait des gorges encaissées entre des remparts de basalte plus noirs que du charbon. Puis elle serpentait au milieu d'un désert non pas de sable, mais d'éclats de pierres aux arêtes coupantes, entre lesquels les chameaux clopinaient à la queue leu leu. Durant vingt jours, nous cheminâmes ainsi sous un soleil écorchant, ne mettant pied à terre qu'à la tombée de la nuit, lorsque les tiques de nos montures commençaient à nous manger tout rond. Chacun se retirait alors sous sa tente, avec souvent pour seule boisson une écuelle de lait de chamelle, puisque nous avions rarement la permission de tremper nos gourdes d'infidèles dans les points d'eau des hameaux que nous traversions. Si j'avais espéré faire plus ample connaissance avec mes collègues durant le voyage, j'aurais à coup sûr été déçu. Un soir que la soif et les piqûres irritantes des tiques m'empêchaient de dormir, j'allai faire quelques pas à travers le bivouac, prenant garde de ne pas m'emmêler dans l'embrouillamini d'amarres qui renaient les tentes. En approchant d'un feu autour duquel s'étaient rassemblés Mokaik et ses hommes, quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir parmi eux l'amie de madame Bent. J'allais poursuivre mon chemin quand elle leva les yeux vers moi et me fit signe de venir la rejoindre. J'avais à peine fait quelques pas dans sa direction que je fus assailli par un parfum si lourd, si accablant que, pour le supporter sans tourner de l'œil, il fallait être bédouin, ou alors très enrhumé. Il n'émanait pas de la bouse de chameau séchée que notre caravane utilisait comme combustible, mais d'un petit arbre à encens, lequel avait été embrasé tout entier et brûlait en crépitant.

Ses flammes éclairaient le visage de la jeune femme, qui semblait en proie à une sorte de torpeur, induite sans doute par la fumée que le vent balayait dans sa direction.

« Remarquez comme ce boswellia flambe mais ne se consume pas ! dit-elle. Se pourrait-il que le buisson ardent où Moïse crut discerner Dieu n'ait été qu'un arbre à encens ? »

Je sais, mon père, que j'aurais dû morigéner celle qui avait prononcé cette remarque irrespectueuse. Mais je la voyais pour la première fois sans son turban ce soir-là et mon attention était entièrement captée par les pavillons de ses oreilles, dont les lueurs du brasier mettaient en relief l'aspect fort anormal. Les circonvolutions du cartilage formaient en effet une hélice parfaite jusqu'au bout du lobe et ce vortex m'attirait par toutes ses spires dans l'orifice mystérieux du conduit auditif. J'aurais voulu y coller mon œil comme au trou d'une serrure, car, par une sorte d'intuition subtile, j'avais la certitude que j'y trouverais la clef d'architectures nouvelles. J'étais si troublé par cette vision que je n'eus pas la moindre réaction lorsque notre photographe s'éloigna en compagnie de Mokaik et disparut avec lui sous sa tente.

J'ai peu de souvenirs des dernières étapes du voyage, probablement parce que ce qui s'ensuivit effaça toute impression que j'aurais pu en garder. Je sais que nous passâmes le Nouvel An près des ruines de Meshed, une ancienne ville himyarite à demi ensevelie sous le sable. Les pierres arboraient de nombreuses inscriptions gravées en l'honneur des morts,

dont je fis des copies pendant que le professeur se livrait à des excavations. Quelques jours plus tard, nous descendions enfin dans la vallée de l'Hadramaout. La moiteur de l'oued et l'ombre tiède des palmiers sur ses rives nous firent l'effet d'un éden retrouvé après avoir enduré l'aridité brûlante des plateaux. Nous vîmes beaucoup de femmes dans les champs. Coiffées de hauts chapeaux pointus et vêtues de jupes indigo très courtes qui dévoilaient leurs jambes teintes en jaune, elles plantaient du millet pendant que les hommes se la coulaient douce, affalés sur le pas des maisons, tuant les heures à mâcher les feuilles d'un arbuste qu'ils appellent « qat ». Si, tel qu'ils le prétendent, ces feuilles ont des propriétés stimulantes, je n'en vis certainement pas les effets sur ces fainéants. Nous ne croisions que des villages et je doutais de jamais voir apparaître les villes verticales. Mes espoirs furent ranimés lorsque nous arrivâmes au palais de Salah Al Kaiti vers la mi-janvier : la résidence princière avait été bâtie à flanc de falaise et s'élevait sur cinq étages ! Le sultan, qui était alors l'homme le plus puissant de l'Hadramaout, avait passé douze ans aux Indes auprès de son oncle Nawasjung, sans toutefois perdre son goût pour les mœurs arabes. Il nous reçut sur des tapis en poil de chèvre et nous servit du café de Moka sucré au miel de fleurs de dattier. Quand vint mon tour de lui adresser la parole, je vantai d'abord la beauté de son palais. Je lui demandai ensuite s'il pouvait me confirmer l'existence des villes verticales du désert.

« Vous parlez sans doute de Shibam, répondit-il en lissant sa noble barbe. J'ignorais que sa réputation eût atteint vos contrées. »

S'extirpant du divan sur lequel il était affalé, il se leva et me conduisit sur la terrasse, de laquelle on avait une vue imprenable de la campagne environnante. Il m'indiqua un point en amont de l'oued qui ne me sembla qu'un tertre perdu au milieu de la vallée. À travers mes jumelles, toutefois, les contours du tertre se précisèrent et mes yeux purent distinguer un spectacle auquel ils donnèrent le nom de mirage : une ville entière, immense, faite de maisons plus hautes que des tours et à côté desquelles les palmiers avaient l'air d'arbustes nains. À en juger par le nombre des fenêtres, ces maisons devaient avoir au moins vingt étages ! Avant ce moment, je n'avais pas pleinement mesuré mon espoir d'atteindre un jour les villes verticales du désert. Et voilà que je commençais à imaginer les conséquences que leur découverte aurait sur ma propre vie. Je me voyais rentrer au pays couronné de gloire, devenir le maître d'œuvre des plus imposants édifices jamais érigés, et inscrire mon nom en lettres d'or dans le grand livre de l'architecture. J'annonçai au sultan mon intention de visiter Shibam au plus tôt.

« Je vous y accompagnerai demain, dit-il. Car c'est un monde fermé, hostile aux étrangers, et si vous essayiez d'y entrer seul, vous vous feriez égorger sur-le-champ. »

Le sultan avait mis à notre disposition, au dernier étage du palais, une suite d'appartements privés où

les dames se retirèrent pour la sieste. Je laissai mes collègues explorer les rives de l'oued et j'allai me promener du côté du village voisin. Devant le bazar, un vieillard édenté m'accosta pour me vendre toutes sortes d'oripeaux et de colifichets. J'allais le repousser lorsque je distinguai dans son charabia « *al-luban* » – le mot arabe pour *oliban*. J'y vis aussitôt une occasion de m'introduire auprès de la jeune femme aux oreilles en colimaçon. Je me mis à gesticuler pour signifier au vieil homme mon intérêt. Son visage s'illumina et il ouvrit un coffre en cuivre martelé dont il tira une poignée de grosses pépites de résine d'un blanc immaculé – gage, d'après ce que j'avais entendu dire, de la plus haute qualité. En effet, seul l'encens récolté à l'équinoxe d'automne a cet aspect laiteux et légèrement poudreux ; celui du printemps est ambré et beaucoup moins parfumé. Je ne pris pas la peine de marchander. Je jetai au commerçant toutes les pièces que j'avais sur moi et repartis avec l'encens enveloppé dans mon mouchoir. Sans attendre la fin de la sieste, j'allai gratter à la porte de notre photographe, persuadé qu'elle accepterait de me recevoir. Je la surpris au saut du lit, en tenue légère et échevelée. Avant qu'elle ne m'éconduise, je m'empressai de lui montrer le contenu du mouchoir.

« C'est de l'encens mâle, dit-elle après l'avoir humé. Et d'une qualité exceptionnelle.

— Je suis un peu connaisseur, fis-je en bombant légèrement le torse, ne reculant devant aucune exagération pour paraître à mon avantage.

— Vraiment! répondit-elle en m'invitant à entrer. Que savez-vous donc de l'encens femelle?»

À vrai dire, je n'en savais pas grand-chose, sinon qu'il est moins prisé que l'oliban, provenant d'un genévrier et se présentant sous forme de petits grains. Dans certaines civilisations antiques, il était réservé à l'encensement de ceux qui se donnaient la mort. La dame m'interrompit en plein milieu de mon explication :

«Je parle de l'encens femelle véritable.»

Elle me fit asseoir sur le tapis à ses côtés. J'étais en position idéale pour examiner ses oreilles, et je me demandais déjà sous quels prétextes fallacieux je parviendrais à m'en approcher davantage. La jeune femme, pendant ce temps, arrangeait sur un plateau un brûle-parfum en marbre et une coupelle remplie de perles rougeâtres qu'elle faisait glisser en pluie entre ses doigts.

«Cet encens est un peu sec, dit-elle avec une moue de dédain. Du frais serait plus approprié pour l'occasion.»

Portant alors la main à la broche qui ornait son corsage, elle en défit le fermoir et, tenant l'épingle du bijou entre le pouce et l'index, elle se la planta en plein dans l'oreille. Je poussai un cri horrifié, mais le visage de ma compagne ne trahit pas la plus légère émotion. Au contraire, elle s'appliquait à enfoncer l'épingle dans son conduit auditif et la maniait avec tant de précision qu'elle extirpa bientôt, grâce à

cet instrument inouï, une boule de cérumen de la grosseur d'une perle.

Il existe, chez l'homme, deux sortes de cérumens, aussi différents l'un de l'autre que s'il s'agissait de deux humeurs distinctes. Chez certains individus, le cérumen est humide et s'écoule naturellement à l'extérieur des oreilles sans qu'il soit nécessaire de les curer. Mais chez d'autres, il est sec et forme des flocons grisâtres dont l'accumulation obstrue le conduit et diminue l'acuité de l'ouïe. Celui de notre photographie était d'une tout autre nature : parfaitement sphérique, il avait l'aspect résineux de la colophane et la couleur du charbon ardent.

« Il faut brûler cet encens sur du marbre, dit-elle, car il peut atteindre la température de la lave et ferait fondre tout récipient de métal. »

La perle s'enflamma par simple friction et se mit aussitôt à crachoter une fumée alanguissante, opaque et presque visqueuse, qui restait au sol comme un brouillard d'automne au lieu de s'élever dans les airs. Ses volutes noires s'immisçaient dans mes fosses nasales avec une vibration tellurique qui me chatouillait jusqu'au tréfonds des oreilles. Mon sens de l'équilibre s'en trouva affecté et je ressentis un vertige exquis que, dans mon égarement, je ne pensais qu'à prolonger. L'esprit titubant, je me penchai sur le canal auditif de la jeune femme et mon regard y plongea comme dans un terrier. Un réseau de galeries interminables s'offrit alors à mes pas. Je traversais des vestibules encombrés de racines et des chambres baignées de lueurs rouges, enjambant des

fosses sans fond, débouchant sur des donjons et des greniers tapissés d'herbes sèches. Je m'engageai dans un tunnel qui descendait à pic, toujours plus bas, jusque sous l'écorce terrestre, là où coulent les rivières de lave et bouillonnent les étangs de magma. Avais-je atteint le sous-sol de l'enfer? Je ne m'en préoccupais même pas, trop fasciné par les complexités de cette architecture souterraine qui m'inspirait cent projets et mille plans. Je me voyais déjà le grand bâtisseur d'une ville enfouie où les hommes rampe-raient parmi les taupes, les vers et les fourmis. Et quel hommage plus approprié pour m'honorer que cet encensement de si précieuse source? C'est à ce moment que l'amie de madame Bent me sortit de ma torpeur en me présentant la coupelle.

« Prenez-en autant que vous voulez, dit-elle pendant que je remplissais mes poches de cérumen. Mais attention : n'en faites jamais brûler plus d'une perle à la fois. »

Je sortis de chez elle encore étourdi, en me servant des murs comme appui. Je n'avais jamais souffert de vertige avant ce moment. Au contraire, je m'étais toujours vanté d'avoir le pied aérien. Mais cette fois le sol semblait se dérober sous mes pas et la simple pensée de me trouver au sommet d'un palais de cinq étages ne faisait qu'augmenter mon malaise. Une seule envie m'animait, celle de m'affaler sur un tapis et de ne plus me relever. Au coucher du soleil, j'étais encore chancelant et, dans l'espoir de me stabiliser, j'eus le malheur de brûler une perle d'encens. Ma nuit fut agitée, entrecoupée de fré-

quents réveils durant lesquels je cherchais dans les ténèbres aveugles l'entrée de quelque tanière. Je n'émergeai de ma chambre que le lendemain, abruti, confus, de méchante humeur. Je m'efforçai néanmoins de faire bonne figure auprès du sultan, qui avait déployé une imposante troupe pour notre expédition à Shibam. Le voyage fut désagréable, le chameau qu'on m'avait assigné étant si grand que je craignais d'en tomber à tout instant. Enfin j'aperçus la ville verticale sur laquelle aucun œil d'Occidental ne s'était encore jamais posé. Imaginez une citadelle de cinq cents tours carrées et crénelées, hautes d'une centaine de pieds, séparées les unes des autres par des ruelles trop étroites pour qu'un rayon du soleil puisse s'y glisser, assurant ainsi aux cinq milliers d'habitants une fraîcheur constante. Les portes de la ville, habituellement barricadées parce que Shibam était en guerre contre quelque tribu voisine, avaient été grandes ouvertes ce matin-là pour accueillir le sultan et sa suite. Elles donnaient sur une petite place encombrée où nous dûmes nous frayer un chemin entre les bassins d'indigo et les tas de briques en terre crue. Ces briques, faites de luzerne et de limon, étaient le principal matériau de construction à Shibam. On les empilait sur des fondations en pierres taillées avec pour seul mortier un peu de barbotine, et on les protégeait des intempéries en les enduisant d'une épaisse couche de chaux.

Les tours étaient des merveilles d'ouvrage primitif, sans aucun doute, peut-être même aussi impressionnantes que la mosquée de Tombouctou ou la citadelle de Bam. Mais elles ne pouvaient certainement

pas rivaliser avec les gratte-ciel de Chicago, qui étaient deux fois plus hauts. Par ailleurs, elles comptaient dix niveaux et non vingt, comme je l'avais cru, puisque chaque étage comportait deux rangées de fenêtres – une première au ras du sol et une meurtrière près du plafond pour laisser filtrer la lumière. J'étais tout de même très curieux de visiter ces tours, et le sultan m'emmena chez un notable de la ville avec qui il avait affaire et qui m'ouvrit les portes de sa demeure. Le rez-de-chaussée était réservé aux animaux, le premier et le second servaient d'entrepôts. Les quartiers des hommes étaient répartis sur les trois étages suivants. Les femmes, qui ne sortaient jamais dans la rue, étaient cloîtrées tout en haut, mais pouvaient rendre visite à leurs voisins par un ingénieux système de passerelles couvertes. Je grimpai jusqu'au toit aménagé en terrasse, dont la vue était protégée des voisins indiscrets par des écrans ajourés en bois de tamarinier. Curieux de juger à quelle hauteur je me trouvais, je commis l'imprudence de jeter un coup d'œil entre les croisillons. La tour au sommet de laquelle j'étais perché se mit soudain à osciller sur ses fondations, au risque de basculer et de faire tomber ses voisines comme des dominos. Qui plus est, la rue en bas montait à toute vitesse vers moi. Avec un cri de frayeur, je fis un bond en arrière et me précipitai vers l'escalier, mais celui-ci se dépliait et se repliait en accordéon, menaçant d'envoyer mon crâne se fracasser sur la dernière marche. Je dus le descendre les yeux fermés, à reculons. Laisant le sultan s'entretenir avec notre hôte, j'allai me réfugier au rez-de-chaussée avec les chèvres. Abattu, accablé, anéanti au milieu du crottin, je n'avais plus rien à

quoi me raccrocher, si ce n'était à une perle d'encens femelle que j'avais glissée au fond de ma poche. Je la fis brûler et aussitôt je me sentis mieux. Les chèvres aussi, de toute évidence, car elles cessèrent de bêler et s'étendirent à mes côtés. C'est alors que j'eus une illumination : toutes les constructions de l'homme depuis la nuit des temps avaient été de monumentales erreurs. N'avions-nous donc tiré aucune leçon de la tour de Babel ? Il était insensé d'ériger des immeubles qui constamment luttèrent contre la gravité. Il fallait plutôt suivre l'exemple des petits mammifères et creuser des villes souterraines, orientées non pas vers le soleil mais vers le noyau igné. Sous le sol, nous serions protégés de la chaleur et du gel. Nous n'aurions plus à lutter contre l'érosion du vent et de la pluie. La terre retrouverait l'aspect qu'elle avait avant la chute de l'homme.

Depuis mon retour du Yémen, je tente de mettre en application ce nouveau principe d'architecture grâce à l'héritage que m'a laissé mon parrain. J'ai commencé modestement, avec un terrier qui court sous mon jardin. J'ai terminé hier les galeries principales et le grenier. Encore quelques chambres et je pourrai y emménager. Ce jour-là, inutile de vous dire que je raserai la maison.

Lorsque je vivrai enfin sous terre, je n'aurai même plus le vertige ; aussi je ne saurai que faire de ces perles d'encens. Prenez-les donc, mon père, elles vous seront plus utiles qu'à moi. Je vous ai entendu plusieurs fois prononcer l'homélie. Je sais combien vous aimez vous jucher pour faire valoir vos talents

d'orateur. Vous éternisez vos sermons en multipliant les figures de style, vous prenez plaisir à menacer les fidèles, dont vous connaissez bien les visages pour les avoir maintes fois étudiés du coin de l'œil à travers la grille du confessionnal. Bénissez cet encens. Qu'il soit pour vous comme un parfum de consolation et de grâce. Que sa fumée vous chasse toute pensée mauvaise de l'âme et du corps. Brûlez-en tout de suite une perle, mon père. Vous ne céderez plus jamais à la tentation de la chair.

V

OCULUS MALIGNUS

Où êtes-vous, mon père ? Dans ce confessionnal, votre voix se répercute et son écho vient de partout à la fois. Je cherche la grille à tâtons comme un mauvais joueur de colin-maillard, car je ne suis pas aveugle de naissance. Mon infirmité est encore trop fraîche pour avoir créé des habitudes et mon souvenir du monde se réduit aux dernières images à s'être imprimées sur ma rétine peu avant que mes yeux ne soient voilés par cette dégénérescence qui a rendu ma cornée opaque. L'une de ces images, que j'espère ne jamais oublier, est celle des tortues venant pondre sur la plage des îles Daymaniyat.

Si j'ai eu le privilège d'assister à ce spectacle, c'est que j'avais été dépêché au sultanat d'Oman par mon employeur, monsieur Thomas Parker, de la maison Parker & Son, fournisseur officiel de Son Excellence lord Aberdeen, notre très honorable gouverneur

général. Vous connaissez bien cette élégante enseigne du square Dominion où l'on vend des lunettes d'écaïlle, puisque vous en êtes vous-même un excellent client. Je n'ai donc pas à vous apprendre que les bésicles et les monocles, les lorgnons et les faces-à-main, de par leur usage fréquent, sont sujets aux bris de toutes sortes. Voilà pourquoi monsieur Parker a installé, dans l'arrière-boutique, un atelier de réparation où œuvre un vieil artisan autrichien du nom de Linke, qui a longtemps travaillé dans le faubourg Saint-Antoine, chez le réputé ébéniste parisien Gabriel Viardot. Linke y avait perfectionné l'art de la marqueterie Boulle, qui consiste à incruster de l'écaïlle de tortue sur fond de cuivre, avant de se spécialiser dans la tableterie. Il avait eu l'honneur de restaurer un peigne de mantille ayant appartenu à une infante d'Espagne, ainsi que l'un des trésors du château de Pau, soit la carapace de tortue qui avait servi de berceau au futur roi Henri IV. Chez Parker, où j'étais commis, monsieur Linke faisait souvent appel à moi pour de menus ouvrages et, puisque j'y démontrerais de l'intérêt, il avait entrepris de m'apprendre à réaliser un placage d'écaïlle.

Seules les tortues marines donnent l'écaïlle très fine que l'on utilise en lunetterie ; parmi celles-ci, la tortue imbriquée, aussi appelée caret, est la plus recherchée parce que ses jaspures sont blondes, couleur très rare et très prisée. Si la maison Parker n'avait aucun mal à s'approvisionner en écaïlle rose ou cerise, se procurer de l'écaïlle blonde, en revanche, était la croix et la bannière. Les ébénistes et tabletiers d'Europe accaparaient les morceaux les

plus clairs, et les exportateurs ne nous envoyaient que de l'onglon – des plaquettes brunes provenant des pattes des carets, sans aucune valeur. Or, les monocles de notre client lord Aberdeen étaient tous en écaille blonde. Afin de ne pas perdre sa commission, monsieur Parker décida de m'envoyer à Oman, puisque c'est là que les tortues imbriquées viennent se reproduire une fois par année, entre décembre et février. À la fin du cycle lunaire, quand la marée est au plus bas, les femelles envahissent les plages par dizaines de milliers et, à grands coups de nageoires, creusent des trous dans le sable où, durant quelques heures, elles déposeront une cinquantaine d'œufs avant de repartir vers la mer. C'est au bord du rivage que les pêcheurs les attendent avec leurs harpons et leurs filets. Les carets, qui dans l'eau ne connaissent aucun prédateur, échappent rarement à l'hécatombe.

Mascate, dont je n'avais jamais entendu parler avant d'y être envoyé, est apparemment la plus ancienne de toutes les villes du Moyen-Orient. Elle est située sur ce qu'on appelait autrefois la côte des Pirates, au fond d'une anse presque entièrement fermée par un promontoire rocheux d'autant plus escarpé qu'il est surmonté des hautes murailles du fort Al Jalali. C'est dans cette citadelle imprenable, accessible seulement par un escalier abrupt, creusé à flanc de falaise, que logeait le consul britannique, autorité suprême après le sultan Faisal bin Turki – premier souverain d'Oman à ne pas avoir usurpé son trône. Souhaitant m'assurer la protection du consul, je me présentai chez lui à peine débarqué du bateau, muni d'une lettre d'introduction signée par lord

Aberdeen lui-même. J'y fus fort bien reçu, dans un appartement rafraîchi par douze larges pankas suspendus au plafond et actionnés par autant de boys qui agitaient l'air au-dessus de nos têtes en mouvements réguliers. Le consul était un petit homme inquiet, qui se promenait avec plusieurs compresses d'eau froide sur le front, car il redoutait les effets dévastateurs de la chaleur sur son organisme d'insulaire. Ses craintes n'étaient pas infondées, m'assura-t-il : dans le registre du consulat, on pouvait lire que l'un de ses prédécesseurs avait été « rendu fou par le climat de Mascate », et qu'un autre avait été « assassiné par un coup de soleil ».

« Quittez cet endroit au plus vite, me conseilla-t-il, sinon vous risquez d'y rester. »

Comme je lui répliquais que je ne pouvais repartir sans avoir d'abord acquis une quantité suffisante d'écaille, il me mit en garde contre les négociants de Mascate, selon lui de fieffés coquins âpres au gain et dénués de scrupules en affaires. Il me recommanda plutôt les services d'un certain Salem bin Nizar Al Balouchi, un pêcheur de tortue reconnu pour son honnêteté et son affabilité à l'égard des étrangers – une qualité apparemment assez rare chez la racaille du port –, et m'indiqua où je trouverais son embarcation.

En sortant du fort Al Jalali, je n'eus qu'à suivre les portefaix chargés de bâtons d'antimoine et de feuilles de séné pour atteindre les quais. Je me frayai un chemin entre les pigeons verts et les monceaux d'ailerons de requin qui séchaient là en attendant d'être

expédiés en Chine, jusqu'à ce que je repère Salem Al Balouchi sur le pont de son boutre, occupé à calfater les bordages avec de l'huile de poisson. Il empestait à vingt pieds à la ronde, mais il était le seul de tous les pêcheurs à ne pas porter à sa ceinture un de ces gros kandjars à lame recourbée qui vous tranchent une gorge d'un seul coup – ce qui m'inspira tout de suite confiance. Non seulement il se montra fort aimable à mon égard, mais il insista pour que je loge chez lui durant mon séjour. N'osant refuser son hospitalité, je m'installai donc dans la pièce qu'il avait mise à ma disposition, un salon modeste mais d'une propreté irréprochable, meublé seulement d'un étroit lit de repos, de quelques coussins et d'un miroir au cadre de bois ouvragé. Nous partîmes à la pêche le lendemain après-midi, non sans avoir d'abord ingurgité un copieux repas composé de ragoût de chameau et d'estomac de chèvre à la cardamome. Il eût été plus simple de rester aux environs de Mascate, mais Salem tenait à m'emmener aux îles Daymaniyat, où viennent pondre les plus importants bancs de tortues imbriquées. Le crépuscule allait tomber lorsque nous en vîmes enfin les côtes. Du boutre, celles-ci me semblèrent inhospitalières et peu propices à la nidification, car elles étaient couvertes de larges pierres là où aurait dû s'étendre du sable. Mon appréhension, toutefois, se transforma en émerveillement quand je compris que la plage était en fait noire de tortues; n'eussent été les récifs environnants, nous aurions pu accoster et il aurait alors suffi de nous pencher pour les prendre à mains nues.

« Patience, dit Salem en jetant l'ancre. À l'aube, elles reprendront la mer et viendront à nous. »

Le nouveau jour avait à peine pointé que nous avions déjà attrapé une dizaine de tortues de cent cinquante livres – plus que le boutre ne pouvait en contenir. Renversées sur le dos, les bêtes déployaient des efforts misérables pour se redresser, claquant l'air de leur bec aussi busqué que celui d'un faucon, cherchant à mordre tout ce qui passait à leur portée. D'un coup de coutelas, Salem ouvrait leurs cuirasses comme des huîtres, séparant le plastron ventral de la dossière couverte de dix-huit plaques d'écaille imbriquées les unes sous les autres comme les ardoises d'un toit. Les corps débités étaient aussitôt rejetés à la mer, car les carets se nourrissent d'éponges et de physalies vénéneuses qui rendent leur chair si toxique qu'elle ne peut même pas servir d'appât aux requins. Tout en empilant les carapaces au fond du boutre, j'admirais leurs jaspures ruisselantes, incomparables aux mornes feuilles brunâtres qui m'avaient jusqu'alors passé entre les doigts. Cependant, je ne m'emballais pas outre mesure, sachant que ces plaques n'avaient que l'épaisseur d'un doigt et, une fois détachées de la base osseuse qu'elles recouvraient, ne pèseraient en tout guère plus de deux livres. Considérant l'importance de la commande que monsieur Parker m'avait passée, j'avais encore une bonne saison de pêche devant moi.



Vers la fin de février, j'étais prêt à revenir au pays avec toute l'écaille qu'il fallait. Je me rendis aux bureaux de la Compagnie d'Orient et réservai mon passage sur le *SS Ophir*, qui était en rade à Mascate pour des réparations et repartait huit jours plus tard pour l'Angleterre via Aden et le canal de Suez. Je passai ensuite chez le consul pour lui faire mes adieux. Toujours coiffé de sa compresse d'eau froide, il recevait ce jour-là la visite d'un groupe de missionnaires qui étaient arrivés de Damas par le même navire sur lequel j'allais m'embarquer – huit hommes et trois femmes, tous vêtus de la même veste claire à pattes d'épaule et à boutons de cuir tressé. Ils allaient justement faire le tour de la citadelle et je fus gracieusement invité à me joindre à eux. Construite en 1552, durant l'occupation portugaise, cette citadelle avait été par la suite agrandie par nombre de sultans, qui l'avaient transformée de façon à égarer tout ennemi qui réussirait à y pénétrer. Le consul nous recommanda donc de suivre le guide (un des boys affectés aux pankas), sans quoi on retrouverait nos os blanchis des années plus tard. Par politesse, je laissai les missionnaires passer devant moi et fermai la marche.

Il nous fallut d'abord monter une série d'escaliers étroits, puis traverser une salle d'armes, emprunter un corridor en zigzag, suivre une enfilade de réduits aveugles qui débouchait sur d'autres escaliers et d'autres passages virant tantôt à gauche, tantôt à droite, semblant suivre les indications d'une girouette

affolée. L'épaisseur des murs et le manque d'élévation des plafonds contribuaient à accroître le sentiment d'étourdissement que l'on ressentait à avancer dans la pénombre. La dame qui me précédait, la plus jeune du groupe, n'arrivait pas à tenir le rythme. Elle ralentissait, trébuchait, s'arrêtait pour reprendre son souffle, si bien qu'elle se laissait de plus en plus distancer. N'osant ni la dépasser ni la presser d'accélérer la cadence, je hélai les autres, leur demandant de ralentir. Ma voix ne devait déjà plus se rendre jusqu'à eux, car ils ne me répondirent pas. J'offris mon bras à la dame et l'encourageai à persévérer, persuadé que le guide nous attendait un peu plus loin ou que nous croiserions bientôt quelqu'un qui nous reconduirait aux appartements du consul. Mais nous ne rencontrâmes pas âme qui vive. Guidés par une faible lumière, nous aboutîmes à une terrasse sans issue. Nous avions dû, sans nous en rendre compte, nous tromper d'embranchement à une bifurcation. Il ne nous restait qu'à revenir sur nos pas. Je m'apprêtais à rebrousser chemin, mais ma compagne m'arrêta.

« Lorsqu'on est perdu, mieux vaut rester immobile pour ne pas s'égarer davantage, dit-elle en allant s'asseoir sur le parapet. Si nous cessons de nous déplacer, on nous retrouvera plus facilement. »

La terrasse avait vue sur la corniche de Mascate et le palais du sultan. J'aurais voulu profiter de ce répit pour admirer la mer écaillée de lumière, pourtant je ne pensais qu'à rentrer dans les entrailles étouffantes de la citadelle. Ce n'étaient ni l'anxiété ni l'impatience

qui m'y poussaient, mais l'inconfort que me causait la présence de la jeune missionnaire. Au début, je crus que c'était son sourire qui avait fait naître mon malaise – une grimace plutôt, fendue en plein centre par une cicatrice qui retroussait la lèvre supérieure et lui donnait l'apparence acérée d'un bec de tortue prêt à vous happer le doigt. Or, je m'en serais facilement accommodé, n'eût été la fixité du regard qui l'accompagnait – un regard scrutateur, impossible à soutenir, qui se fixait sur vous et ne vous quittait plus. Même pas le temps d'un battement de paupières. Je compris bientôt pourquoi : la missionnaire ne cillait jamais des yeux. De plus, ses iris étaient d'un ocre acide tirant sur le jaune. Je la soupçonnais de souffrir d'un cas aigu de jaunisse, car le blanc de ses yeux avait aussi la couleur de la bile – une couleur vile et apte à rendre quiconque nauséeux. Je ne suis pas du genre à croire au mauvais œil, mais à ce moment je n'aurais pas craché sur une amulette protectrice, comme ce *nazar* de verre bleu porté par les Turcs, ou le *fascinum* phallique des Romains capable de détourner l'attention des sorcières.

Pour me donner une contenance, je me mis à observer avec une attention minutieuse les carreaux vernissés qui recouvraient le sol de la terrasse et je ne pus m'empêcher de remarquer à voix haute qu'ils ressemblaient, tant par leur forme octogonale que par leurs jaspures ambrées, aux plaques d'une carapace de tortue.

« Avez-vous trouvé ce que vous êtes venu chercher à Mascate ? me demanda la missionnaire.

— Il n'y a pas plus belle écaille au monde que celle que je rapporte dans mes bagages, répondis-je avec conviction. Elle a la blondeur du miel de jujubier.

— Il existe un blond encore plus clair que celui du miel de jujubier», dit-elle en approchant son visage du mien.

Je craignis un moment qu'elle ne fit ainsi référence à ses yeux et qu'elle s'attendît à un compliment de ma part. Fort heureusement, elle voulait simplement attirer mon attention sur son pince-nez – un lorgnon à ressort si discret que je l'avais à peine remarqué. Retenu à son oreille par une chaînette d'or, ce pince-nez ne se distinguait en rien de ceux que la mode a répandus de nos jours, n'eût été la matière dont était faite sa monture. Dès que je m'en approchai, je sus qu'il s'agissait d'écaille, bien que celle-ci fût d'une transparence égale à celle du verre et d'une teinte qu'on ne rencontre que dans l'or le plus fin.

« Où avez-vous acheté ce pince-nez? demandai-je en me retenant pour ne pas y toucher.

— Je l'ai fait fabriquer par un lunetier de Damas.

— Sauriez-vous, par hasard, où il s'est procuré cette écaille exceptionnelle?

— Bien sûr! répondit-elle avec un rire sec qui fit claquer son bec fendu. Je la lui ai fournie moi-même, et vous ne devinerez jamais d'où elle provient... »

Juste comme elle allait me le dévoiler, elle fut interrompue par les appels du guide, qui s'était lancé à notre recherche après s'être enfin rendu compte de notre disparition. Tous mes efforts pour reprendre ma conversation avec la missionnaire furent sapés par ses coreligionnaires, qui se pressèrent autour d'elle dès qu'ils l'aperçurent, et par le consul, qui accapara son attention pendant tout le reste de l'après-midi avec ses sempiternelles mises en garde contre les coups de chaleur. J'eus à peine le temps de lui dire au revoir quand vint l'heure de prendre congé, mais je profitai de ces brefs moments pour tenter de savoir où elle habitait durant son séjour à Mascate. Je n'en eus que la plus vague indication.

« Notre villa se trouve aux portes de la ville, dit-elle, à la lisière d'une palmeraie de dattiers où je vais méditer tous les matins à l'aube. »

Je fus de fort mauvaise compagnie pour Salem ce soir-là. En rentrant, je n'avais pas jeté un seul regard aux lamelles d'écaille qu'il venait de détacher des dernières carapaces, alors que j'avais l'habitude de les examiner attentivement une par une. À vrai dire, l'écaille de caret n'avait soudain plus aucun attrait pour moi ; elle m'apparaissait maintenant trop foncée et de piètre qualité. Comment en étais-je venu à mépriser ce que j'admirais tant quelques heures auparavant ? J'imagine que la valeur que nous attachons à un objet s'établit par comparaison, et que l'arrivée d'une curiosité encore plus rare suffit à le déprécier à nos yeux irrémédiablement. Quoi qu'il en soit, je ne pouvais penser à autre chose qu'au moyen de mettre la main sur une cargaison d'écaille dorée.

« Ami, tu sembles bien accablé, me dit Salem avec sa déférente familiarité. Avec l'arrivée des grandes chaleurs, le soleil de Mascate doit commencer à t'affecter et il est grand temps pour toi de regagner ton pays. Suis mon conseil : d'ici ton départ, évite de sortir en plein jour. »

Je ne prêtais aucune attention à ces paroles sûrement pleines de sagesse. Le lendemain, dès mon réveil, je pris la direction de l'oued Al Kabir, sur les bords duquel se dressait la seule palmeraie de la ville, réputée pour produire plus de soixante variétés de dattes. La chance me sourit, car j'arrivai sur les lieux au moment où les missionnaires sortaient d'une maison traditionnelle crépie de blanc et d'ocre. Alignés sur deux rangs, portant chacun une Bible à la main, ils s'en allaient probablement prêcher dans le désert, vu qu'il leur était défendu, sous peine de mort, d'user de prosélytisme auprès des musulmans. J'allais les approcher lorsque je me rendis compte que la dame au lorgnon ne se trouvait pas parmi eux. Ne tenant pas à expliquer ma présence ici, je me cachai dans une venelle et attendis qu'ils se fussent éloignés pour aller frapper à la porte de la villa. J'avais à peine effleuré le lourd heurtoir de bronze qu'un serviteur indien me répondit. Dans son anglais approximatif, il m'informa que la jeune femme était déjà partie pour la palmeraie. Je suivis le chemin qu'il m'indiquait et me retrouvai dans une plantation qui ne ressemblait en rien à nos vergers. Ici, les arbres n'avaient pas été plantés en quinconce, mais poussaient en rangs serrés, compensant par leur hauteur vertigineuse la frêleté de leurs troncs. De jeunes

garçons y grimpaient avec une agilité de singe pour aller fertiliser à la main les fleurs des dattiers qui, sans leur aide précieuse, auraient été presque aussi stériles que le sable aride dans lequel ils étaient enracinés. Je m'attardai un moment à les regarder se balancer au bout des palmes, puis je me mis à la recherche de la missionnaire, prenant soin d'enjamber les nombreux canaux d'irrigation creusés entre les allées. Elle était assise en plein soleil, sur la margelle fruste d'un puits, les yeux fermés derrière son pince-nez cerclé d'écaille, laquelle, dans cette lumière, avait l'air encore plus dorée. Ne voulant pas l'interrompre dans sa méditation, je m'appuyai le dos contre le tronc rugueux d'un palmier et me tins coi. Lorsqu'enfin elle leva la tête, elle eut un sourire narquois en me voyant planté là.

« Ne me dites pas que vous êtes à nouveau perdu et que vous attendez qu'on vienne vous chercher », dit-elle.

Aussi spirituelle que fût cette plaisanterie, je n'étais pas d'humeur à l'apprécier. Sans me perdre en ambages et en civilités, j'en vins au fait et exposai l'unique raison de ma présence en ces lieux : apprendre de quelle espèce de tortue provenait l'écaille dorée, et sur quelles côtes on pouvait la pêcher. La missionnaire retira son pince-nez et darda sur moi son regard inquisiteur.

« Vous avez entendu ce que vous vouliez bien entendre, dit-elle. Qui a parlé d'écaille de tortue ? »

— Quel autre animal en produit de plus fine? Vous n'allez tout de même pas prétendre que ce pince-nez est fait d'écailles de poisson ou de reptile...

— Bien sûr que non. Mon écaille est infiniment plus précieuse. Ne devinez-vous pas?» Et, se penchant vers moi, elle chuchota : «Elle est d'origine humaine.»

Monsieur Linke m'avait déjà raconté que certains tabletiers malhonnêtes incrustaient des fragments d'ongles dans des écrins ou des pièces d'échecs en les faisant passer pour de l'ivoire, et qu'un prince bulgare s'était acquis une réputation de cruauté en siégeant sur un trône en sapin plaqué d'ongles arrachés à ses ennemis. Cependant, même les griffes les plus jaunes, polies par le plus habile artisan, n'auraient jamais l'aspect de l'écaille de tortue, et encore moins de l'écaille dorée du pince-nez. Je reprochai à la missionnaire de se moquer de moi et la pressai de me dire la vérité. Elle me fit signe de patienter et leva le nez au ciel. Le vent, qui un moment auparavant agitait avec acharnement les frondes des dattiers, s'abattit soudain. Tous les bruits de la palmeraie se turent – des cris d'oiseaux jusqu'au régurgitement de l'eau dans les rigoles d'irrigation. Le mince voile de fraîcheur qu'avait déposé la nuit acheva de s'évaporer, la chaleur s'immisça jusque dans l'ombre et devint insupportable. La missionnaire, pourtant, restait au soleil, elle en fixait le globe de ses yeux grands ouverts, sans le moindre battement de paupières. Cherchait-elle donc à s'aveugler? Ses prunelles semblaient prêtes à s'enflammer. Bientôt il ne resterait

dans leurs orbites que deux morceaux de charbon calciné! Ne pouvant laisser la jeune femme se mutiler ainsi, je m'élançai à son secours et m'interposai entre le soleil et ses yeux pour leur servir d'écran.

Une de mes faiblesses, mon père, est mon incapacité à voir une femme pleurer sans avoir aussitôt envie de la consoler. Imaginez mon empressement quand je vis de grosses larmes rouler sur ses joues. Je sortis mon mouchoir et m'approchai pour les essuyer. Mais au lieu d'imbiber le tissu, celles-ci tombèrent en pluie sur la margelle du puits avec un tintement de piécettes. L'émotion m'étrangla. Je réussis tout de même à lancer à la missionnaire :

« Les écailles! Elles coulent de vos yeux! »

Je n'exagérais nullement. Ses glandes lacrymales secrétaient une substance qui se solidifiait lorsqu'elle était exposée à la lumière solaire et formait des larmes d'écaille. La jeune femme, pour qui rien n'était plus naturel, accueillit ma réaction de surprise en esquissant un sourire de sa lèvre fendue.

« Ne soyez pas si étonné, me dit-elle. Mon cas n'est pas sans précédent. » Et de me rappeler que, dans les Actes des apôtres, « quelque chose comme des écailles » était tombé des yeux de saint Paul après sa conversion sur le chemin de Damas.

Pouvait-on comparer un miracle divin au phénomène dont je venais d'être témoin? J'étais tenté de le croire, puisque les larmes dorées étaient d'une pureté immaculée et d'une légèreté céleste.

« Vous aussi êtes allée à Damas récemment, dis-je. Ce qui vous arrive est-il le résultat d'une conversion ? »

— C'est tout le contraire, répondit-elle. J'ai été convertie quand j'ai commencé à voir le monde à travers des écailles. Le prix à en payer est élevé. Chaque fois que je regarde le soleil en face, ma vue baisse davantage. Je ne peux plus me passer de lorgnon et voyez comme l'usure a abîmé celui-ci. Une des plaquettes du nez est ébréchée. »

Malgré toute la compassion que je ressentais pour elle, je ne pouvais m'empêcher de lorgner du côté des larmes.

« Ce n'est pas pour me vanter, dis-je, mais personne ne réparerait votre monture aussi bien que moi. De plus, je l'augmenterais de biseaux qui captent mieux la lumière et je poncerais ses arêtes pour les faire briller davantage. Je ne demanderais en échange que quelques-unes de vos précieuses écailles. »

Sa réponse me combla de joie.

« Emportez déjà celles-ci, dit-elle, vous en aurez besoin. Si vous me rapportez mon lorgnon ici même avant le coucher du soleil, je vous donnerai toutes les larmes que j'aurai pleurées aujourd'hui. »

Je ramassai les écailles encore brûlantes avec d'infinies précautions. Sans perdre une seconde, je rentrai chez Salem et commençai aussitôt à réparer le lorgnon. Je me rendis vite compte que l'écaille humaine était beaucoup plus difficile à travailler que l'écaille de tortue. Cette dernière se taille comme du

verre, avec une pointe de diamant, et se soude sans colle car, par une de ces mystérieuses alchimies dont la nature a le secret, ses lamelles se greffent les unes sur les autres lorsqu'elles sont soumises à l'action de la chaleur. Or, l'écaille humaine ne pouvait être coupée qu'avec les dents. Elle ne s'assouplissait qu'au contact du corps et ne se soudait qu'avec de la sueur. De plus, il était impossible de la polir avec autre chose que ma peau. Je mis six heures à effectuer la petite réparation, mais le résultat en valait l'effort : celle-ci était impossible à détecter.

Le soleil commençait déjà à décliner lorsque je revins à la palmeraie. Comme promis, la missionnaire m'attendait près du puits. Ses traits étaient tirés et ses yeux, plus jaunes que jamais. Elle avait dû pleurer toute la journée, car sur la margelle se trouvait une impressionnante pile d'écailles. Le cœur gonflé de fierté, je lui remis son pince-nez. Elle l'examina et, en témoignage de sa reconnaissance, m'indiqua les larmes d'écaille.

« Prenez-les, dit-elle avec lassitude. Prenez-les toutes. »

Il y en avait assez pour remplir non seulement mes poches, mais aussi le fond de mon chapeau. En proie à une fièvre avide, sans aucun égard pour l'état d'épuisement dans lequel se trouvait la missionnaire, je lui proposai un autre marché.

« N'avez-vous pas un éventail ou un peigne d'écaille à faire réparer ? demandai-je. Je serais même prêt

à vous confectionner des épingles à chignon contre un peu plus de cette précieuse matière.

— Vous devrez vous contenter de ce que vous avez, dit-elle, car vous ne me reverrez pas. Nous quittons Mascate demain, puisque les Omanais ne sont pas des candidats prometteurs à la conversion. »

J'allais insister, mais son regard fixe me pétrifia. Au moins, je n'aurais plus jamais à l'affronter, pensai-je pour me consoler de ma déception. Je me retournai néanmoins une dernière fois vers lui avant de sortir de la palmeraie. Dans la pénombre crépusculaire, je distinguai deux lueurs jaunâtres vacillant comme les feux follets qui attirent les voyageurs fourvoyés dans les marais. Un frisson me parcourut le dos, et je repartis avec la conviction que je venais d'échapper à un égarement plus terrible encore.

Comme mon bateau n'appareillait pas avant une autre semaine, je passai les jours suivants à souder les écailles pour constituer une seule plaque – ce qui me coûta passablement de sueur de mon front. La tâche était aussi compliquée que d'imbriquer des morceaux de mosaïque sur une coupole de mosquée, et n'était pas facilitée par les fréquentes interruptions de Salem, qui me harcelait depuis que j'avais commis l'erreur de lui raconter mon aventure.

« Tu t'es fait ensorceler par un djinn, disait-il, un démon fait de feu subtil sans fumée qui prend apparence humaine pour éloigner les hommes de la piété. Le Prophète aussi rencontra un jour une femme aux yeux jaunes. Il déclara qu'elle avait le mauvais œil et

ordonna qu'on l'exorcise. Ces écailles sont impies. Tu dois les brûler.»

Contrairement à Salem, j'étais persuadé que les larmes de la missionnaire étaient inoffensives. Non seulement je n'avais aucune raison de m'en départir, mais je comptais les vendre au plus offrant lors de mon escale à Londres. J'espérais en tirer un bon profit, peut-être assez pour lancer une petite affaire. Pour tout vous avouer, mon père, j'étais hanté par une idée qui, dès l'instant où elle avait germé, s'était enracinée dans mon esprit avec tant de vigueur qu'elle n'aurait pu en être extirpée, aussi saugrenue fût-elle. J'étais dévoré par la curiosité de voir à quoi ressemblait le monde à travers le filtre doré des larmes. Aurais-je moi aussi, à l'instar de la missionnaire, une épiphanie qui me mènerait à l'apostolat? La veille de mon départ, je m'enfermai dans ma chambre et m'installai devant le miroir. Écartant tour à tour mes paupières avec le pouce et l'index pour les maintenir ouvertes, je déposai une écaille sur chaque cornée. Ma première réaction fut de hurler de douleur, parce que l'écaille brûlait comme du poivre. Mais une fois habitué à son feu, je pus constater dans la glace que mes yeux jaunes étaient d'une fixité imperturbable. J'en étais moi-même intimidé. Je songeai immédiatement aux multiples avantages qu'ils présenteraient si d'aventure j'avais besoin d'en imposer. Quel fier-à-bras oserait maintenant m'affronter? Pour mettre à l'épreuve ma nouvelle autorité, j'allai faire un tour sur la corniche, où tous les habitants de Mascate venaient se promener au soleil couchant, après que le coup de canon eut annoncé

la fermeture des portes de la ville. En croisant les hommes vêtus de leurs robes blanches, les femmes cachées derrière leurs masques de cuir et les enfants turbulents qui couraient en s'époumonant, je fis une autre découverte. Encore plus que mon regard, c'était celui que je portais sur mes congénères qui avait été transformé. J'étais frappé par leur petitesse, leur ridicule, leur médiocrité. Il faut dire que le jaune des écailles accentuait les défauts, mettait en relief les malformations et les infirmités. Je n'avais jamais vu autant de dos bossus, de nez crochus, de membres difformes, de bouches tordues, de peaux flétries, d'éruptions pustuleuses, de jambes boiteuses, de colonnes déjetées. L'humanité me semblait soudain hideuse et repoussante. Le monde aussi m'apparaissait pour la première fois dans toute son irrémédiable laideur. Comment supporter la présence d'une nature monstrueuse dont les avortons étaient imparfaits, anormaux et dégénérés? Je ne m'étonnais plus que la jeune missionnaire eût tant pleuré en la contemplant. Ce dégoût de la vie me plongeait dans un désespoir dont je ne pouvais même pas évaluer la profondeur. Salem avait raison. Les écailles donnaient le mauvais œil et étaient en train de m'égarer. Il était grand temps que, comme celles de saint Paul, elles me tombassent des yeux.

L'idée ne m'avait pas effleuré l'esprit que j'éprouverais la moindre difficulté à m'en débarrasser. Imaginez l'angoisse qui s'empara de moi quand je me rendis compte qu'elles s'étaient collées à ma cornée. Je courus sur la plage, écrasant au passage les carapaces des bébés tortues qui avaient été mangés par

les crabes et les renards, et j'allai plonger mon visage dans la mer, espérant que l'eau salée décollerait les écailles. Elle ne les souda que davantage. J'essayai de les arracher avec mes ongles. Je ne réussis qu'à faire couler le sang. Je devais me rendre à l'évidence : j'étais désormais condamné à voir le monde sous son jour le plus affreux. Et je n'avais même plus le loisir de le bloquer de ma vue, puisque mes paupières ne se fermaient plus.

C'est dans cet état d'abattement que j'entrepris le voyage du retour. Le médecin de bord m'examina, mais ne put m'aider. Des jours durant, j'errai sur le pont, écoeuré par l'aspect bilieux du ciel, par les remous brunâtres et miasmiques de la mer. J'en vins enfin à la seule conclusion possible : je préférerais être aveugle plutôt que de continuer ainsi.

Il y a un certain nombre de choses que la plus opiniâtre volonté ne peut imposer au corps sans que celui-ci ne se rebiffe et reprenne le dessus : cesser de respirer pendant plus de quelques minutes, rester éveillé pendant plus de quelques jours, réprimer un hoquet, ou un haut-le-cœur quand la lulette est chatouillée... Et de même qu'il est impossible d'empêcher une pupille de se contracter par un réflexe à la lumière, on ne peut forcer les yeux à regarder directement le soleil sans cligner : il vient un moment où les paupières se scellent et la tête se détourne avec la violence du noyé qui se débat. Je suis fier de dire que je fus plus fort que cela. Je ne bronchai pas pendant que les rayons perçants me brûlaient les

rétines. Et je gardai mon visage levé vers le ciel bien après que j'eus été plongé à jamais dans le noir.

Ne soyez pas trop pressé de m'accorder le pardon, mon père, car je n'ai pas encore terminé ma confession. Le pire reste à venir. Je dois vous assurer, à ma décharge, que je me suis absolument refusé à vendre la plaque réalisée avec les larmes de la missionnaire. Cependant, par une mégarde imputable à ma cécité, celle-ci s'est glissée parmi les écailles blondes que j'ai remises à la maison Parker. Lorsque j'ai pris conscience de mon erreur, il était trop tard pour la récupérer. Or, j'ai appris ce matin que monsieur Linke s'en était servi pour réparer la monture de vos lunettes. Oui, celles que vous portez sur le nez. Je distingue leurs lueurs jaunâtres à travers l'opacité de mes ténèbres. Mon père, on dirait deux djinns m'attirant dans les marais des Enfers.

VI

CORONA SUPPLICIORUM

Vous m'excuserez, mon père, si je garde mes gants pour me confesser. Je préfère ne pas toucher cet accoudoir contaminé par tant de doigts souillés par le péché, car ce qui salit les mains ne salit-il pas aussi l'esprit? Je sais que seuls les prélats sont autorisés à porter des gants à l'église mais, comme vous voyez, ceux-ci n'ont rien en commun avec les objets de vanité brodés d'or et sertis de perles dont se paraient les rois jusque dans leurs tombeaux. Ils ne sont ni en samit ni en chevreau, et n'ont pas bénéficié, comme ceux du Beau Brummel, des soins de trois gantiers – un pour les doigts, un pour l'empaumure, un pour la manchette. Ce sont d'humbles gants de jardinage, semblables à ceux dont se munissent tous les amateurs de roses depuis l'Antiquité. Vous en auriez aussi besoin, mon père. Je vous ai vu tout à l'heure tenir à mains nues la rose qu'une paroissienne anonyme avait laissée sur votre autel. Vous auriez pu

vous blesser le doigt et qui sait quelle infection purulente cette piqûre aurait entraînée...

La Bible ne dit-elle pas que les épines et les charbons ne poussent que sur terre? Il n'y avait donc pas de roses dans le jardin d'Éden. Que des arbres aux fruits comestibles, ainsi que quelques bosquets où Adam et Ève cachèrent leur nudité. Si vous voulez mon avis, ce soi-disant jardin, avec ses quatre parcelles séparées par les quatre bras d'un fleuve, mérite plutôt le nom de verger. Vous trouverez peut-être que je blasphème, mais il me semble que l'homme, à la sueur de son front et sans l'aide d'aucune puissance supérieure, a réussi à créer ici-bas des espaces infiniment plus dignes du nom de paradis. Je ne parle pas de ces parcs anglais, de ces parterres à la française ni de ces folies à l'italienne où la nature domestiquée pourrait servir de salle des pas perdus aux âmes du purgatoire. Non, les jardins de délices auxquels je fais allusion sont ceux conçus par les Persans pour donner aux bons musulmans un avant-goût de l'au-delà.

J'ai vu moi-même les jardins de Chiraz, et laissez-moi vous assurer que rien ne semble plus miraculeux, au milieu des plaines arides, que ces sanctuaires de verdure où l'on cultive avant tout l'ombre et la fraîcheur. Leur espace, toujours rectangulaire, est délimité par une lisière de sycomores, de myrtes et d'arbres fruitiers, où le promeneur n'a qu'à tendre la main pour cueillir une figue sucrée ou un abricot juteux. À l'intérieur s'étendent les mosaïques fleuries des parterres, avec leurs quatre écoinçons de lilas et

leurs arabesques de zinnias, de tulipes, d'iris, d'œillets. Leurs allées se rejoignent au bassin central, où les décors élaborés des carreaux de faïence bleutée se mêlent aux reflets d'un pavillon de plaisance ployant sous le poids des roses. Ces jardins ont atteint un tel degré de perfection qu'ils ont inspiré les motifs ornementaux des magnifiques tapis tissés sous les dynasties sassanides, samanides et safavides. D'ailleurs, le premier tapis dont il est fait mention dans la littérature perse est une œuvre fabuleuse représentant le jardin du palais de Ctésiphon, avec ses fleurs incrustées de rubis et d'émeraudes, offert au roi Chosroës pour qu'il ait quelque chose à contempler durant les mois d'hiver.

Je dois vous dire, mon père, que je collectionne les tapis persans depuis plus de trente ans. J'ai hérité cette passion de ma mère, pour qui le mobilier, les tentures et les bibelots n'étaient que des accessoires destinés à compléter et à mettre en valeur les riches ouvrages couvrant les parquets. Elle prétendait qu'il n'y avait pas de meilleur critère pour juger du goût des gens, de l'étendue de leur culture et de la profondeur de leurs sentiments que l'intérêt qu'ils démontraient envers ses tapis. Quiconque avait le malheur de les fouler sans respect n'était plus jamais invité chez elle. J'appris dès mon plus jeune âge à retirer mes chaussures en entrant dans la maison, à distribuer mes pas équitablement à travers les pièces afin de ne pas causer d'usures indues, à enjamber les franges sans les déranger. Pour m'amuser, les jours de pluie, ma mère me défiait d'identifier les divers motifs décoratifs qu'elle pointait du pied : la larme

stylisée que l'on nomme *boteh*, le *gol* octogonal – aussi appelé « patte d'éléphant » –, la rosace *berati*, le vase *zil-i-sultan* flanqué d'un oiseau, ou encore l'arbre de vie. À treize ans, je savais déjà distinguer un Tabriz d'un Kashan, un Kerman d'un Feraghan. À vingt ans, il me suffisait de passer la main sur le revers d'un tapis pour en déterminer la densité – pas un petit exploit quand on sait qu'un tapis digne de ce nom compte bien trois cent cinquante nœuds au pouce carré.

J'étais très attaché à ma mère. Je l'accompagnais souvent chez la couturière et je passais des heures à coiffer sa magnifique chevelure aux reflets acajou. J'avais vingt ans lorsqu'elle mourut d'une mauvaise chute de cheval. Pour me remettre de ce deuil cruel, je vendis les trente-deux tapis de sa collection et misai ce que j'en tirai sur une pièce d'une beauté inouïe, trouvée dans une enchère privée : un tapis de Khorasan ressemblant à celui qui figure dans *La leçon de musique* de Vermeer. Je l'exposai sur le sofa du salon, où il était toujours à portée de ma main. La consolation qu'il m'apporta, toutefois, fut de courte durée. Au bout de quelques semaines, je m'étais lassé de sa texture un peu rugueuse et songeais déjà à le remplacer par un tapis de prière tout en soie d'Ispahan, que j'avais d'abord aperçu dans la vitrine du fournisseur attiré des magnats ferroviaires de Montréal et sur lequel j'avais jeté mon dévolu après l'avoir seulement effleuré du doigt. Cet ouvrage d'une douceur exceptionnelle, une fois en ma possession, ne parvint pas plus à retenir mon affection, puisque je l'échangeai presque aussitôt contre un tapis tissé à

Senneh sous le règne du shah Abbas le Grand et dépeignant une scène de chasse au sanglier. Le pelage des animaux était si bien imité que j'en avais des frissons à les caresser.

J'aurais pu meubler dix maisons avec tous les tapis qui me sont ainsi passés entre les mains, et prendre ma place parmi les plus grands collectionneurs. Or, il n'est pas dans ma nature d'accumuler. Peut-être m'accuserez-vous de frivolité, mais je ne m'attache à rien et je n'ai aucun scrupule à abandonner ce qui m'appartient pour poursuivre ce qui n'est pas encore à moi. C'est ainsi que, de conquête en conquête, et par une série de transactions judicieuses qui m'ont chaque fois apporté des profits faramineux, je devins l'an dernier le propriétaire de ce que maints experts considèrent comme l'un des tapis les plus rares du monde : le célèbre Ardabil étoilé. Il devait ce surnom aux constellations ornant sa bordure. Son champ indigo parsemé de fleurs nacrées représentait un jardin sous la lune. La première fois que j'y touchai, je manquai m'évanouir tant son velours était dense et touffu. Imaginez : le tapis comptait pas moins de trente-deux millions de nœuds – une somme de travail phénoménale même pour un artisan capable d'en nouer dix mille par jour ! Selon la légende, il aurait été autrefois le plus précieux joyau de Jannat Sara, la « maison du paradis » attenante au mausolée du cheikh Safi al-Din, à Ardabil. Les Russes l'auraient volé en 1827, lorsqu'ils mirent la ville persane à sac. Quoi qu'il en fût, c'est par l'entremise de la réputée maison Siegler de Vienne que je m'en portai acquéreur. Le propriétaire, monsieur Karl, avait été l'un des

premiers à se lancer dans l'importation après que l'Exposition universelle de Vienne eut ranimé l'intérêt des Européens pour les tapis orientaux, quelque trente ans auparavant. Nul ne connaissait mieux la Perse que lui. Il avait traversé le massif de l'Elbourz et les monts Zagros à la recherche des plus beaux ouvrages tissés par les tribus nomades. Il avait ainsi rapporté, de chez les Qashqai, un tapis de laine non tressée aussi fine que la soie, aux bleus et aux rouges exceptionnels, qu'il avait vendu au réputé neurologue Sigmund Freud et qui recouvrait maintenant un divan dans son cabinet de consultation. Si quelqu'un pouvait apprécier ce que représentait l'Ardabil étoilé, c'était bien monsieur Karl – et il me le fit payer en conséquence.

« Cette fois, lui dis-je après avoir conclu la transaction, je crois que je devrai mettre la Perse sens dessus dessous pour trouver un autre tapis qui me cause autant d'émotion. »

Monsieur Karl commença par acquiescer, puis, après une légère hésitation, se ravisa :

« À moins, bien sûr, que vous ne vous rendiez à Chiraz... »

— Qu'irais-je faire à Chiraz ? demandai-je sans cacher mon étonnement. Les artisans de là-bas sont certes habiles, mais leurs ouvrages ne peuvent rivaliser avec cet Ardabil !

— Lors de mon passage dans cette ville, le maître de la corporation des tapissiers m'a affirmé que dans

un des palais se trouvait un tapis à peine plus grand qu'un tapis de prière, tissé par un seul artisan, et comptant pas moins de quarante millions de nœuds.

— C'est à peine croyable ! Il faudrait qu'un homme y ait consacré toute sa vie !

— Je n'ai pas vu l'objet moi-même, concéda monsieur Karl. Il pourrait s'agir d'une simple rumeur... »

Je ne sais si le marchand viennois avait prononcé cette phrase pour me consoler, mais elle me fit l'effet contraire : je perdis aussitôt tout intérêt pour l'Ardabil étoilé. Une fois revenu à mon hôtel, je ne pris même pas la peine de le dérouler ; je le fourrai dans une malle et préparai mes bagages. Le lendemain, je partais pour Istanbul par l'*Orient-Express*. De là, ni les cahotements des chemins de fer ottomans ni les embûches des routes persanes ne m'empêchèrent de rejoindre Chiraz. À cette époque, le shah Mouzaffered-Din venait à peine de monter sur le trône de son père assassiné ; en quelques mois, il avait déjà mis son royaume au bord de la faillite en empruntant des sommes colossales aux Russes et aux Français pour financer ses dépenses extravagantes et ses voyages d'apparat dans les capitales européennes. Ses débiteurs, en retour, s'étaient appropriés les concessions minières et s'étaient immiscés dans toutes les sphères d'influence. Chiraz, à mon arrivée, pullulait d'étrangers qui se disputaient la voie commerciale vers le golfe Persique pour acheminer de l'opium, du tabac et du coton aux comptoirs de Port-Saïd et de Bombay. Au bazar Vakil, les petits commerçants vendaient les pantoufles et les épices à prix d'or. Quant

aux marchands de tapis, ils n'avaient aucun scrupule à refiler aux acheteurs naïfs des carpettes teintées avec des colorants de synthèse, bien que ceux-ci fussent formellement interdits par le gouvernement. Le maître de leur corporation, le seigneur Arash Borhani, ne cessa de déplorer cette détérioration de la qualité lorsque je le rencontrai dans l'alcôve qu'il occupait en plein cœur du bazar. Lui-même n'approuvait que les teintures à base de brou de noix, de feuilles de vigne, d'écorce de grenade et de pierre d'azur.

« Autrefois, dit-il en me servant un verre de thé aux pétales de roses, du temps où Chiraz était la capitale de la Perse, les plus beaux tapis tissés dans les montagnes environnantes n'étaient pas pour les yeux des étrangers. Ils étaient réservés à l'usage exclusif du shah. Tous ont été emportés à Téhéran lorsque la cour y a déménagé, à l'exception d'un seul, qui est aujourd'hui propriété de notre gouverneur. On l'appelle Eram : le tapis du paradis. »

Le seigneur Borhani m'ayant confirmé qu'il s'agissait là du fameux tapis aux quarante millions de nœuds dont il avait vanté les beautés à monsieur Karl, je le suppliai de m'introduire auprès du gouverneur.

« Pour le rencontrer, vous n'avez pas besoin d'introduction, dit-il. En tant qu'étranger, vous êtes naturellement bienvenu aux fêtes qu'il donne tous les après-midi dans ses jardins. S'il apprend que vous êtes amateur de tapis, il ne manquera pas de vous montrer le sien, car il en est très fier. »

Je fus un peu étonné d'entendre que l'on pouvait entretenir un jardin dans un climat aussi aride, mais j'allais bientôt découvrir que Chiraz était baignée par un important réseau de canaux souterrains amenant l'eau des montagnes et irriguant la moindre parcelle de terre. En fait, la ville recelait tant de jardins et de vignes qu'elle avait acquis le titre de Cité du vin et des roses – des douceurs abondamment célébrées par les poètes Hafez et Saadi, tous deux originaires de Chiraz. L'heure étant déjà avancée, je ne perdis pas une minute et filai vers le palais d'Eram, qu'occupait le gouverneur par prérogative royale. Les deux gardes postés aux grilles me firent force salamalecs en m'invitant à entrer. Je suivis une allée bordée de cyprès et atteignis un bassin limpide où se dédoublaient les colonnes torsadées d'un de ces élégants palais persans aux moulures aussi appétissantes qu'une vitrine de pâtissier. Entre les parterres fleuris, à l'ombre d'amandiers vénérables, déambulaient les invités du gouverneur – des attachés britanniques, une délégation russe, un comte italien, un ambassadeur ottoman et je ne sais combien d'envoyés français dont les péroraisons couvraient le chant des rossignols. L'air était chargé des parfums que les roses avaient emprisonnés dans les replis de leurs corolles et qu'elles exhalaient maintenant sans vergogne. Comme je me penchais pour mieux les respirer, j'entendis derrière moi une voix chevrotante déclarer :

« Les jardiniers se divisent en deux clans : les amateurs de roses et les autres. J'espère que vous ne faites pas partie des autres... »

L'homme qui m'avait adressé la parole était un pasteur anglican, fondateur de la Société horticole du Sussex. Il était à Chiraz à l'invitation du gouverneur, qui lui avait demandé de créer une rose bleue qui porterait le nom du shah Mouzaffer et qui serait offerte au souverain le jour de son anniversaire. Le révérend Baxter était accompagné d'une jeune femme qu'il me présenta comme son assistante et qui avait elle-même l'air d'un rosier tant il y avait de fleurs piquées en couronne autour de sa tête. Ses cheveux avaient d'ailleurs la couleur du bois de rose et lui tombaient jusqu'au bas du dos – pas en boucles souples et soyeuses, toutefois, mais en broussailles rêches, enchevêtrées, hirsutes! On aurait dit une forêt de ronces gardant le château d'une belle endormie, prête à retenir dans ses rets toute main qui s'y serait égarée. Cette coiffure donnait à la dame un air revêche, qui n'était en rien adouci par un défaut qu'elle avait à la lèvre supérieure, une sorte de cicatrice en forme de dard. Cette cicatrice se tordit en une moue désapprobatrice lorsque j'assurai le révérend que j'avais peu d'intérêt pour les jardins, de roses ou autres, et que mon unique passion était les tapis persans.

« Qu'est-ce qu'un tapis persan sinon un succédané de jardin en format réduit et artificiel? dit-elle d'un ton un peu méprisant. Nul ne peut apprécier les beautés du premier sans comprendre l'art du second. Fort heureusement, vous ne pouviez mieux tomber pour vous instruire, puisque ce jardin est le plus beau de tout Chiraz. On l'appelle *Bagh-e-Eram* – le jardin du paradis.

— Peut-être avez-vous raison, répondis-je, un peu piqué. Mais le tapis a un net avantage sur le jardin : c'est un coin de paradis que l'on peut posséder. Et j'ai bien l'intention de convaincre le gouverneur de me vendre le sien. »

En entendant cela, le révérend Baxter s'empressa de me mettre en garde :

« Le gouverneur tient au tapis d'Eram comme à la prunelle de ses yeux ! Il n'acceptera jamais de vous le céder.

— Au mieux, il vous proposera un pari, dit son assistante. Mais méfiez-vous de lui. C'est un tricheur qui vous fera perdre ce que vous avez de plus précieux. »

Négligeant ce sage avertissement, j'allai trouver le maître des lieux, un homme avenant qui portait une paire de gants en satin de la plus grande extravagance. En entendant que j'étais propriétaire de l'Ar-dabil étoilé, il ne se fit pas prier pour me montrer son tapis du paradis.

« Il faut nous presser si nous voulons profiter des derniers rayons du jour », dit-il en me précédant dans l'escalier qui menait à la terrasse du palais.

De là-haut, je jetai un coup d'œil au jardin qui se déroulait à mes pieds et pus constater, malgré la pénombre envahissante, que l'assistante du révérend ne m'avait pas menti : qu'il fût d'Eram ou d'Éden, ce jardin était bel et bien un immense tapis naturel avec son médaillon central, sa bordure, ses franges. Le

gouverneur frappa dans ses mains et, au même moment, les serviteurs allumèrent des centaines de lampes ajourées autour du bassin et au détour des allées. L'eau se para aussitôt de moirures lunaires et les fleurs, dans les parterres, se mirent à luire comme du vermeil dédoré. Pour un peu, je me serais cru devant mon Ardabil. Cette merveille n'était cependant qu'un avant-goût de celle qui m'attendait dans le salon où me conduisit le gouverneur. Cette pièce, attenante à la terrasse, était tapissée de fragments de miroirs dans lesquels les lueurs orangées du crépuscule se morcelaient en paillettes pour allumer de leurs feux ce qui aurait aisément pu passer pour un des tapis magiques des contes persans. Son dessin représentait une luxuriante roseraie, avec des arbustes buissonnants et des espaliers de rosiers grimpants. Chaque fleur était tissée avec tant de précision qu'il était possible d'en compter les feuilles, les tiges et même les épines. Sur les corolles, des gouttes de rosée semblaient scintiller au soleil. Une profusion de fils d'or lui donnait l'éclat translucide des émaux.

« Palpez son velours, m'exhorta le gouverneur. Il a la douceur des pétales secrets d'une vierge... »

Mais je n'osais pas, mon père. Toute ma vie je n'avais songé qu'à posséder ; or, pour la première fois, je voulais me donner tout entier. Oui, me donner au tapis du paradis ! Cette vénération était si forte que je me sentais tomber dans l'idolâtrie. Ne pouvant plus contenir mon adoration, je me prosternai devant lui, en extase.

Le gouverneur profita de ce moment de faiblesse pour me faire une proposition des plus malhonnêtes.

« Donnez-moi votre Ardabil, dit-il. En échange, vous aurez une chance de gagner l'Eram. »

Je courais surtout le risque de me faire rouler, mais le miroitement de ce faible espoir suffit à me convaincre d'accepter les conditions du gouverneur. Sans discuter, je lui cédaï mon trésor.

« À la bonne heure, dit-il en se frottant les mains. Je vous défie maintenant de deviner le nombre exact de couleurs que contient mon tapis. Et comme je suis magnanime, je vous accorde jusqu'à demain midi pour y réfléchir. »

Résoudre une telle énigme aurait dû être pour moi un jeu d'enfant. Mais le tapis d'Eram était un mirage aux reflets insaisissables. Ses brins, voyez-vous, n'avaient pas été teints. L'artiste qui les avait noués avait patiemment agencé les infinies variations des tons de laine naturelle, qu'il avait dû choisir avec circonspection sur des agneaux, des chevreaux, des chameaux et je ne sais quels autres animaux. Les bruns, les roux et les blonds se multipliaient sous leurs innombrables chatoiements. Même les blancs et les noirs n'étaient pas constants. Je passai la nuit à essayer de me fixer. Par moments, j'étais convaincu que le tapis n'avait que cinq couleurs. L'instant d'après, j'aurais mis ma main au feu qu'il y en avait mille. Au petit matin, je décidai d'aller méditer la question dans la roseraie du mausolée de Saadi. Des jeunes gens étendus à l'ombre des cyprès récitaient

des vers du poète pendant qu'au bout des allées les jardiniers s'affairaient à réorganiser d'immenses massifs de bougainvilliers en pot – une tâche répétée quotidiennement afin d'assurer au parc un aspect toujours changeant. La brillance des fleurs pourpres, magenta et orangées, le parfum des roses, le chant modulé des rossignols composaient ensemble un poème qui me fit ressentir davantage le poids de mes soucis. En passant devant la maison de thé où les hommes fumaient tranquillement le narghilé, je reconnus, à sa coiffure exubérante, l'assistante du révérend Baxter. Elle était assise à une table devant un sorbet à la grenade. Je la saluai de loin et elle eut la gentillesse de me faire signe de venir la rejoindre. Je brûlais de l'entretenir du tapis d'Eram ; cependant, je crus plus poli de lui demander d'abord comment avançait l'hybridation de la rose bleue. Apparemment, le révérend n'avait réussi à obtenir qu'une fleur d'un parme timide, mais il ne perdait pas la foi : la roseraie de Saadi comptait soixante-douze variétés de roses et il avait l'intention de toutes les croiser.

« Il serait peut-être plus utile, hasardai-je, de chercher à créer une rose dépourvue d'épines... »

Sans le savoir, j'avais, par ce commentaire, démontré mon ignorance. Cela me valut une verte semonce.

« Les roses n'ont pas d'épines, s'insurgea ma compagne, elles ont des aiguillons ! Les épines sont de petites branches effilées qu'on ne peut arracher sans blesser la plante. Les aiguillons, au contraire, ne sont que collés à la tige et s'en détachent facilement. Leurs formes sont aussi variées que le sont les corolles des

roses : certains ressemblent à des dents, d'autres à des crochets, d'autres encore à des poils d'ortie. Ce qui veut dire qu'il y a ici au moins soixante-douze façons de se piquer. D'ailleurs, n'avez-vous pas remarqué de beaux exemples d'aiguillons sur le tapis d'Eram?»

Je profitai de l'occasion pour me plaindre à la jeune femme que je n'aurais sans doute plus jamais la chance d'admirer le tapis du paradis, puisque je ne parvenais pas à déterminer combien il comptait de couleurs. Elle me lança un regard plein de reproches.

« Vous voilà bien avancé. Ne vous avais-je pas mis en garde contre les tricheries du gouverneur? Si vous m'aviez écoutée, vous seriez encore en possession de votre Ardabil étoilé. Heureusement pour vous, j'ai l'oreille fine et je peux encore vous aider. »

Elle me raconta que son hôte affectionnait beaucoup trop le vin de Chiraz. Un soir, elle l'avait trouvé dans le salon aux miroirs, vautré sur son tapis et marmonnant : « Qu'elles sont douces, vos toisons, mes soixante-douze houris du paradis! » Sur le coup, elle n'avait pas accordé d'importance à ces divagations d'ivrogne.

« Maintenant que j'y repense, toutefois, je me dis que l'Eram a peut-être été tissé avec les cheveux de soixante-douze vierges... »

À ces mots, je bondis sur mes pieds. J'assurai la jeune femme de toute ma gratitude, je m'excusai de prendre congé d'elle de façon aussi cavalière et je

quittai la roseraie de Saadi sur-le-champ. Un tapis fait de chevelures féminines ! Si j'avais eu seulement l'audace de l'effleurer, j'aurais immédiatement reconnu l'origine humaine de ses brins si fins et je n'aurais jamais commis la grossière erreur de les prendre pour de vulgaires poils d'animaux ! Je me présentai chez le gouverneur sans même avoir pris le temps de me raser. Je fus à nouveau conduit dans le salon des miroirs, où le soleil entrait cette fois par toutes les ouvertures. Un seul regard suffit à m'assurer que la jeune femme ne s'était pas trompée : les teintes du tapis correspondaient bien à celles des cheveux humains. Quant à savoir si ceux-ci provenaient de vierges véritables, voilà une énigme que je n'étais heureusement pas tenu de résoudre. Je me gardai de dévoiler mon jeu au gouverneur et pris mon air le plus piteux pour lui annoncer que je devais déclarer forfait. Je n'avais, lui dis-je, pas réussi à trouver la réponse à sa question et j'en étais donc réduit à la deviner.

« Bien sûr, cher ami, s'exclama-t-il avec un large sourire. Dites un chiffre, n'importe lequel... »

Je dodelinai de la tête, je dansai sur un pied et sur l'autre, je fis mine de compter sur mes doigts. Après une éternelle hésitation, je finis par lancer de ma voix la plus claironnante :

« Soixante-douze ! »

Le gouverneur blêmit et, en émettant de petits couinements, se mit à se ronger le poing. Je ne lui donnai pas le temps de se remettre de sa défaite.

J'enroulai l'Eram, le chargeai sur mon épaule et quittai le palais sans autre forme de procès.

De retour dans ma chambre, j'étendis le tapis sur mon lit. Ainsi soutenu par les oreillers, il avait l'air d'une femme endormie. Durant tout l'après-midi, je restai immobile à contempler les beautés de sa rose-raie des délices. Au coucher du soleil, je commençai à tourner autour, à m'approcher en douce, à le frôler fortuitement. J'enroulai quelques franges autour de mon index, puis mes doigts remontèrent le long de son flanc poli. J'espérais éveiller ses sens, susciter un frisson. Mes caresses plus insistantes finirent par lui arracher un soupir. Alors je me penchai sur lui et laissai mes mains le parcourir en tous sens, découvrir une à une les soixante-douze chevelures qui, dans mon esprit, se confondaient parfois avec des toisons pubiennes. Pendant ce temps, mes ongles tentaient de s'immiscer entre leurs brins profonds, mais ceux-ci étaient tissés trop dru : le velours était plus fermé qu'un hymen. Je n'insistai pas. Si j'étais patient, les vierges du paradis m'ouvriraient leurs mystères. Après des années d'errances éperdues, j'avais enfin trouvé le tapis de ma vie. Scellant mon engagement d'un baiser, je lui jurai amour, respect et fidélité.

Je ne pouvais quitter Chiraz sans remercier la jeune femme aux cheveux fleuris. Cherchant pour elle le cadeau le plus précieux, je retournai voir le seigneur Arash Borhani au bazar Wakil et lui demandai conseil. Il me montra un pommeau de selle incrusté de turquoises, un châle assez fin pour passer à travers un anneau, une bouteille d'eau de rose du

même cru que celle servant à laver la Kaaba de La Mecque deux fois l'an. Mais il avait mieux encore : un flacon de verre soufflé contenant de l'essence de rose – le plus cher de tous les parfums, chaque once résultant de la distillation de dix mille fleurs et coûtant trois fois son poids en or. C'est ce que j'offris à l'assistante du révérend Baxter quand je la retrouvai dans les jardins de Saadi. Mon cadeau lui plut tant qu'elle s'en versa aussitôt sur la chevelure. Son geste déplaça sa coiffure et une des épingles qui la retenaient tomba sur le sol. Je m'empressai de la ramasser et je fus très surpris de constater qu'il s'agissait d'une longue aiguille au bout extrêmement piquant.

« Les épingles qu'utilisait ma mère étaient prudemment épointées, dis-je. Celle-ci risque de vous blesser !

— Ce n'est pas une épingle, répliqua la jeune femme. C'est un aiguillon ! »

Je restai un peu abasourdi : devait-elle donc tout ramener aux roses ? Je proposai plutôt de l'aider à se recoiffer. Comme autrefois avec ma mère, je m'installai derrière elle et commençai par fourrager dans ses cheveux, dont les tons de bois de rose auraient joliment agrémenté le tapis du paradis. Je n'avais pas sitôt enfoncé mes doigts entre ses boucles que la douleur fulgurante de mille piqûres me transperça les paumes. Figurez-vous, mon père, que le pourtour de sa tête était hérissé de dards dangereusement appointis, qui poussaient sur son cuir chevelu avec une vigueur inouïe.

« Vous avez une couronne d'épines ! m'exclamai-je en retirant mes doigts poisseux de sang. Comment est-ce possible ?

— Pas d'épines, répondit-elle simplement avec un soupir de découragement. D'aiguillons ! »



Ces aiguillons devaient avoir un pouvoir urticant, car dès que j'eus pris congé de la jeune femme, mes mains se mirent à enfler et furent bientôt si tuméfiées que j'y sentais battre mon pouls. Quand j'eus regagné ma chambre, je courus les faire tremper. Mais je n'éprouvai que des sensations dégoûtantes. Dans l'eau fraîche, dont rien ne troublait pourtant la parfaite limpidité, il me sembla d'abord effleurer de longs rubans d'algues échevelées. J'agitai la masse liquide et j'eus alors l'impression de patauger dans un magma de feuilles gluantes à travers lequel je rencontrais des rhizomes pourris et toutes sortes de plantes palustres en décomposition. J'attribuai ces hallucinations tactiles à l'œdème affectant mes mains et tentai de me rassurer : elles se dissiperaient sûrement au fur et à mesure que l'inflammation se résorberait. Or, l'hypersensibilité ne faisait que s'aggraver et, au bout de quelques jours, toute surface plane m'apparut accentuée de reliefs. Je ne pouvais passer mes doigts sur une pierre polie, sur un meuble laqué sans aussitôt me frotter, avec une acuité douloureuse, à des écorces rugueuses, des brindilles décharnées, des pétales rongés par les insectes, des tiges boursouflées de chancres. C'était comme si quelque

sculpteur infernal s'était amusé à gouger des horreurs végétales à la surface du monde entier.

Il n'était plus question, dans ces conditions, de toucher au tapis d'Eram, et son contact commençait à me manquer cruellement. En compensation, j'y glissais le dos de la main ; toutefois, je n'en tirais pas le même plaisir qu'en le chatouillant des doigts. Vint un moment où la tentation fut trop forte et, afin d'y céder sans remords, je réussis à me convaincre que le tapis du paradis contribuerait à ma guérison. Quelle folie ! J'y déposai mes paumes malades. Immédiatement, je constatai que quelques poils disgracieux dépassaient du velours et le rendaient rêche, presque rugueux. Contrarié à l'extrême, j'allai chercher mon rasoir et j'égalisai méticuleusement la surface. Tout en travaillant, mes mains découvraient que le tapis n'était pas aussi lisse qu'il en avait l'air. En fait, il était couvert d'aspérités. Celles-ci, de toute évidence, n'étaient pas des accidents dus à la maladresse de l'artisan, mais des motifs en bas-reliefs volontairement ciselés, formant une image cachée qui ne pouvait être perçue que par de soigneuses palpations. Ce tableau secret n'avait rien en commun avec les plaisants motifs de roseraie qui s'offraient à l'œil. Non, sa bordure représentait un parterre de chiendent et d'ivraie où s'ébattaient des couleuvres et des crapauds pustuleux ; les doigts qui s'y aventuraient se blessaient sur des massifs de plantains aux arêtes coupantes, et avaient peine à se frayer un chemin entre les bractées épineuses des chardons. Je cherchais les soixante-douze vierges parmi ce jardin des supplices et les trouvai emprisonnées dans des

buissons de ronces. Ligotées par des lierres rampants, les yeux bandés d'orties, elles hurlaient de douleur à travers leurs bâillons de vignes. Je repris mon rasoir et, à coups de lame acharnés, entrepris de les libérer. Dans mon excitation fiévreuse, je ne me rendis pas compte que je rasais le tapis tout entier.

Si je ne me sépare plus de mes gants, c'est parce que je n'ai jamais perdu cette hypersensibilité qui me fait douter de mes mains. Elles voient le mal dans tout ce qu'elles touchent. Elles s'accusent même mutuellement des pires obscénités lorsqu'elles sont jointes pour la prière. Je n'ose imaginer ce qu'elles croiraient surprendre sur les pages de la Bible, ou encore sur une hostie ! J'aimerais vous éviter un tel sort, mon père. Voilà pourquoi je vous mets en garde contre les roses que vous trouvez sur votre autel. J'ai vu la paroissienne anonyme qui vous les laisse tous les matins. J'ai reconnu la cicatrice en forme de dard sur ses lèvres. Elle viendra bientôt vous demander d'imposer vos mains sur sa tête affligée. Refusez-lui votre bénédiction. Même si vous êtes attiré par sa chevelure de la couleur du bois de rose. Car, comme vous le savez, il n'y a pas de roses sans épines. Pardon : sans aiguillons.

VII

OLEATUM PANDÆMONIUM

Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. J'ai omis de tremper mes doigts dans le bénitier en entrant dans l'église. Je ne voulais pas me soustraire à l'obligation de me signer, au contraire : nul que moi ne recherche autant la protection de la croix. Seulement l'eau bénite n'était pas de la plus grande pureté. Il y avait, à sa surface, une pellicule d'huile irisée. Or, cette huile, je la reconnaîtrais entre mille. Je sais où elle a été puisée et qui est venu la verser ici. Quand je vous l'aurai révélé, vous voudrez incinérer votre bénitier.

En me voyant m'agenouiller tout à l'heure, vous avez probablement pensé : « Cet homme-là aurait davantage besoin de se laver que de laver ses péchés. » Je ne peux pas vous blâmer. Vous examinez mon visage croûté de crasse, mes sourcils gras, ma barbe mangée par la teigne et vous en déduisez que

je suis le dernier des gueux. Vos narines sont offensées par mon odeur *sui generis*, si opposée à l'odeur que vous vous faites de la sainteté, et vous souhaiteriez que je laisse la porte du confessionnal à tout le moins entrouverte, afin d'évacuer quelques émanations. Vous vous demandez même combien de temps vous serez capable de m'écouter avant d'avoir à sortir de l'église pour prendre l'air.

Il est fort regrettable que ce petit judas grillagé ne vous permette pas de me voir en entier, car vous constateriez alors que mon corps, en revanche, trahit l'infinité des soins que je lui prodigue. Tous les matins, il est baigné, savonné, étrillé, poudré ; aucun vêtement ne le touche qui n'ait été méticuleusement blanchi, brossé, repassé. Même mes ongles, de mains et de pieds, sont chaque jour curés, limés et polis. Peut-être prêterez-vous foi à mes propos si je vous dis que je suis propriétaire de la savonnerie la plus importante de la province. Les ménagères de votre presbytère utilisent sans doute nos pains de savon Gabou, nos briques à carrelages Winnie, nos paillettes pour la lessive Yvonne, vendus dans toutes les bonnes épiceries dans des emballages distinctifs représentant un raton laveur. Et même si vous ne vous rasez pas avec notre réputée crème à barbe Winston, vous vous êtes sûrement déjà lavé les mains avec une de nos populaires savonnettes parfumées à la violette Béatou. Nous en fabriquons en quantité industrielle, par un procédé entièrement automatisé.

Je ne vous cacherai pas que cette savonnerie a fait ma fortune et m'a valu d'être surnommé «le roi du

savon» – titre que je portais autrefois avec une certaine légitimité car, croyez-le ou non, j'ai une figure plutôt poupine et le teint naturellement frais. «Un vrai teint de jeune fille», comme a déjà affirmé ma petite-cousine Aurélie, une parente pauvre qui a elle-même une carnation de rose et la peau d'un grain si fin qu'aucune lésion n'est jamais venue en altérer la perfection. Le domaine dans lequel j'œuvre me rend très sensible à l'apparence de l'épiderme et c'est la raison pour laquelle je suis encore, à trente ans, vieux garçon. Dans ma situation avantageuse, je ne manquais pourtant pas de prétendantes ; mais chaque fois qu'une mère me présentait sa fille, je remarquais un point noir, un bouton intempestif, un pore dilaté qui me faisait déguerpir. Par éliminations successives, j'en suis venu à penser qu'Aurélie ne ferait pas un mauvais parti pour moi, malgré l'infériorité de sa position. Une extraction modeste, après tout, se camoufle plus aisément qu'une peau ravagée... L'été dernier, je me suis donc décidé à lui demander sa main. Je me suis présenté chez sa logeuse un peu après l'heure du souper et j'ai été admis dans le boudoir, où Aurélie était occupée à raccommoder des bas. Je n'avais apporté ni fleurs ni bonbons, mais mes mains étaient loin d'être vides : je m'étais en effet muni d'un coffret de six savonnettes au muguet – une nouveauté très appréciée des élégantes. Mon cadeau, cependant, n'a pas suscité l'effusion de gratitude à laquelle je m'attendais, mais un embarras tel que je ne savais plus où me mettre. Après un lourd silence, Aurélie m'a avoué qu'elle n'utilisait pas mes produits, ceux-ci étant beaucoup trop abrasifs pour sa peau fragile. Abrasifs ! Mes savons enrichis

de lanoline, extraite du plus onctueux suint de mouton ! Je n'avais jamais entendu de remarque aussi choquante et mon orgueil, je l'admets, en a été piqué au vif. Mon esprit d'entreprise a vite repris le dessus et, ne reculant devant aucune indiscretion, j'ai pressé ma petite-cousine de me révéler ce qui lui donnait alors un si beau teint.

« Attendez-moi ici, a-t-elle dit en se levant. Je reviens dans un instant. »

Je l'ai entendue monter l'escalier et marcher à l'étage. Lorsqu'elle est redescendue, elle a déposé devant moi un petit paquet enveloppé dans un étrange papier bleu couvert de caractères arabes. En le débballant, j'ai trouvé un pavé de savon parfaitement carré, de la couleur d'un vieux parchemin et marqué d'un sceau représentant un rameau d'olivier. À son odeur suave, celle que l'on associe d'instinct à la propreté la plus irréprochable, je n'ai eu aucune peine à déterminer que je tenais entre mes mains un authentique savon de Naplouse, renommé dans le monde entier pour sa mousse fondante et son grand pouvoir nettoyant. Seul un très fin connaisseur pouvait en apprécier les qualités supérieures – un argument qui a achevé de me convaincre qu'Aurélié ferait une épouse idéale.

« Je me le procure auprès d'un pharmacien de la rue Craig, m'a-t-elle dit. J'y consacre la moitié de mon maigre salaire. Je vous accorderai volontiers ma main si vous m'assurez sur votre honneur que je n'en manquerai jamais. »

M'agenouillant devant elle, je lui ai alors fait ce serment :

«Je ferai mieux que vous en acheter en quantité. Je vous garantis qu'avant la date de notre mariage mon usine en fabriquera autant que vous en voudrez. Je vous jure même que l'allée de l'église en sera pavée!»

Il était un peu téméraire de m'engager de la sorte : la formule du savon de Naplouse est, après tout, le secret le mieux gardé de toute la savonnerie. Les seuls ingrédients de sa composition que l'on puisse identifier avec certitude sont l'huile d'olive et la *souad* – la fameuse soude naturelle que les Bédouins obtiennent en brûlant de la salicorne qu'ils récoltent sur les rives du Jourdain. Nombreux sont ceux qui, au fil des siècles, ont tenté – sans succès – de l'imiter. Les croisés, qui ne connaissaient pas l'usage du savon avant d'arriver à Naplouse, menacèrent de raser la ville si les savonniers refusaient de divulguer leur procédé ; ceux-ci, plus rusés, leur refilèrent la recette de leurs concurrents d'Alep, qui fut par la suite rapportée en Europe, où elle servit à élaborer les savons de Marseille et de Castille. Il était clair que si je comptais réussir là où les croisés eux-mêmes avaient échoué, il me faudrait entreprendre ma propre croisade et me rendre en Terre sainte.

C'est donc pour la belle peau de ma cousine Aurélie que je suis parti pour Naplouse à la fin du mois de septembre. Cette petite ville est située à la croisée des chemins menant de Jérusalem au Jourdain et de Damas à La Mecque, au creux d'une vallée fertile

couverte d'oliviers entre les monts Ebal et Garizim – le lieu sacré des Samaritains. J'ai été fort étonné, à mon arrivée, d'y trouver non pas une, mais trente grandes savonneries. Symboles de richesse et de prestige, elles étaient dirigées par des clans puissants qui se disputaient non seulement le territoire, mais également les paysans, les artisans, les ouvriers et les commerçants. J'ai surtout été déçu de ne pas pouvoir les visiter, car elles se trouvaient dans de véritables forteresses pouvant abriter des centaines de personnes, et gardées par des hommes armés jusqu'aux dents. Malgré cela, il n'était pas rare qu'elles soient la proie d'incendies criminels et le théâtre d'escarmouches qui dégénéraient invariablement en bains de sang.

J'aurais sûrement pu louer une villa confortable sur l'un des versants du mont Ebal, mais j'ai préféré descendre au khan, le grand caravansérail où s'arrêtent tous les marchands passant par Naplouse. Ma chambre était située au-dessus des écuries, au bout d'une galerie à arcades entourant une cour intérieure où les Bédouins se retrouvaient le soir pour jouer aux dominos. Je partageais mes modestes quartiers avec un homme venu d'Hébron pour écouler sa production de lampes à huile en verre soufflé, toutes du même bleu cobalt et entreposées dans des caisses en bois remplies de paille qui encombraient l'espace entre les deux lits. En déballant ces objets pour me les faire admirer, il m'a raconté qu'il avait été placé comme apprenti à l'âge de cinq ans dans une fabrique de verre, sous la férule d'un maître intransigeant

qui avait mis deux décennies à lui accorder le statut d'artisan.

« On peut apprendre à jouer de la flûte naï à tout âge, m'a-t-il dit, mais si vous n'avez pas commencé à souffler le verre dès l'enfance, vous n'excellerez jamais dans cet art. »

Il avait cependant payé un lourd tribut à la profession : il était atteint d'une toux chronique, et la chaleur des fours l'avait tant ridé qu'il paraissait le double de son âge. Je lui ai acheté une jolie lampe à huile dont je n'avais nul besoin, mais que je pourrais toujours offrir à Aurélie.

« Et vous, m'a-t-il demandé, qu'êtes-vous venu chercher dans cette partie du monde? »

Dès qu'il a entendu que je convoitais la recette du savon marqué d'un rameau d'olivier, il m'a regardé comme si j'étais aliéné.

« Malheureux ! a-t-il gémi. Le rameau d'olivier est le sceau de la famille Jabal, dont la savonnerie fournit à elle seule l'Égypte et le Hedjaz ! De tous les clans de Naplouse, c'est non seulement le plus puissant, mais le plus féroce, réputé pour se débarrasser de ses rivaux en les jetant dans ses cuves de savon bouillant. Si vous tenez à la vie, oubliez vite ce projet insensé ! »

Apparemment, le souffleur de verre parlait en connaissance de cause, n'ayant lui-même jamais réussi à s'approcher de la maison Jabal pour y vendre ses vases sans être aussitôt repoussé par les sentinelles.

Je ne voulais pas l'insulter en prenant son avertissement à la légère, cependant je n'étais pas prêt à abandonner la partie avant de l'avoir entamée et je l'ai prié de m'en dire plus. J'ai ainsi appris que seuls les commissionnaires des grands importateurs étaient admis dans le *diwan* – la salle du conseil familial où se traitaient les affaires. Cette information n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd ; elle a germé et produit une ruse qui, j'en étais sûr, allait m'ouvrir les portes bardées de fer de la savonnerie interdite.

Le lendemain, je me présentais devant la maison Jabal et, à travers un judas grillagé, je prétendais être l'affréteur d'un cargo amarré au port de Jaffa qui désirait rapporter en Amérique autant de savon que les cales pouvaient en contenir. Quelques minutes plus tard, j'étais amené sous bonne garde devant le chef du clan, le terrible Hajj Nimr al Jabal, un homme au visage en lame de poignard, aux yeux plus noirs que le turban reposant sur ses sourcils hérissés et qui n'avait pas l'air d'humeur à négocier. Je n'ai pas discuté le prix qu'il a dès l'abord fixé, cependant j'ai demandé à examiner la marchandise. Le chef m'a fait signe de le suivre dans un passage voûté menant à la savonnerie. Lorsque j'ai aperçu la cuve de cuivre, aussi grande qu'un lit nuptial et dont le contenu bouillonnait au-dessus d'un feu alimenté par des pelletées de noyaux d'olives, j'ai eu la frousse, croyant ma fin venue. J'avais tort de m'inquiéter, car j'ai eu plutôt l'insigne privilège de visiter les lieux – une expérience dont j'ai gravé chaque détail dans ma mémoire. J'ai vu les puits souterrains où l'huile d'olive est emmagasinée et les bacs où fermente la soude.

J'ai observé comment les ouvriers, après avoir mélangé le savon durant huit jours, le versent directement sur un immense plancher, l'égalisent, puis le divisent au moyen d'un fil trempé dans de la teinture rouge. J'ai admiré enfin les coupeurs qui tranchaient les pavés et les frappaient avec un sceau en métal. C'est dans l'entrepôt de séchage, où les savons étaient empilés en hautes colonnes ajourées qui ressemblaient à des gâteaux de cire d'abeille, que j'ai abattu ma carte maîtresse. Sortant de ma manche une de mes fameuses savonnettes à la violette Béatou, je l'ai présentée à Hajj Nimr al Jabal avec fierté. Je lui ai avoué que j'étais, moi aussi, un grand fabricant de savon et que s'il acceptait de me vendre sa recette, je m'engageais à la commercialiser dans mon usine et à lui verser un pourcentage raisonnable des bénéfices que j'en tirerais. Sa réaction ne s'est pas fait attendre. D'une voix courroucée, il a vociféré un ordre en arabe. Trois sbires géants se sont précipités sur moi et, sans ménagement, m'ont jeté à la rue comme le plus méprisable des mendiants. Pour comble d'humiliation, ils m'ont lancé à la tête la savonnette que j'avais apportée, non sans avoir d'abord craché dessus ! Je suis entré dans une fureur aveugle et j'ai levé le poing vers la tour de guet de l'enceinte.

« Je trouverai votre secret, ai-je crié alors qu'autour de moi, dans la rue, fusaient les rires d'une foule de curieux. Je ferai un savon encore meilleur que le vôtre et, bientôt, vous m'offrirez votre recette à genoux pour que je vous livre la mienne ! »

Je suis reparti vers le caravansérail et, en chemin, je me suis procuré une marmite et de la soude. Je me suis aussi arrêté chez un oléiculteur de la vallée, qui était justement en train de procéder à la récolte des fruits d'un olivier vieux de deux mille ans – un arbre sous lequel le Christ s'était probablement reposé lorsqu'il avait demeuré chez les Samaritains! J'ai aidé le vieil homme à cueillir les olives des plus hautes branches, une à une pour ne pas les meurtrir, et à les déposer dans le pressoir avant qu'elles ne commencent à fermenter. L'huile qui en est sortie, une fois filtrée et décantée, était de celles réservées aux grandes occasions. Personne, m'a dit l'oléiculteur, ne songerait à la transformer en savon. C'est pourtant ce que j'ai fait dans le secret de ma chambre, sur un brasero de fortune. Mon expérience a eu si peu de succès que je me suis mis à varier les formules avec des huiles de pistache, de baies de laurier, de noyaux d'abricot ou de noix de pin. Au bout de deux semaines, je n'étais guère plus avancé et l'épuisement me guettait. L'élan vengeur qui m'avait d'abord animé s'émoissait et je commençais à remettre en cause mon obstination.

Constatant mon abattement, mon ami le souffleur de verre, qui avait fini par écouler tous ses articles et se préparait à rentrer à Hébron, m'a suggéré, pour me requinquer, de l'accompagner aux bains publics. Je l'ai suivi en me traînant jusqu'au hammam al-Shifa, érigé là où se rejoignent les sept sources qui approvisionnent Naplouse en eau. L'édifice était surmonté de cinq coupoles en verre rouge qui ressemblaient, de l'intérieur, à des cylindres de kaléidoscope. Après

avoir troqué nos vêtements contre un drap de damas et chaussé des socques de bois, nous sommes descendus dans une salle dont le sol, en pierre de lave, était chauffé par un feu souterrain ; un satyre velu y versait de l'eau à pleins seaux, qui s'évaporait aussitôt et remplissait l'air de fumerolles si infernales que je n'ai pu y tenir plus de quelques minutes. Dans la pièce suivante, un jeune faune au corps huilé m'a fait m'étendre sur une table d'obsidienne et, au moyen d'un gant en poil de chèvre, m'a frictionné avec la vigueur d'un écorcheur jusqu'à ce que ma peau vire au vermillon. Il m'a ensuite proposé un massage à l'huile d'olive, mais j'ai poliment refusé, puisque le souffleur de verre m'avait prévenu que cette faveur n'était pas de celles que je voulais accepter. Nous avons passé le reste de l'après-midi dans une salle de repos où les clients, étendus autour d'un bassin en mosaïque, prenaient le thé et dévoraient de larges parts d'un gâteau fait de nouilles et de fromage de brebis. J'ai fermé les yeux et, quand je les ai rouverts, la brunante était tombée et le hammam allait fermer. Mon ami, ne voulant probablement pas interrompre mon sommeil, était déjà parti. Je me suis rhabillé en vitesse pour rentrer au caravansérail avant la nuit.

Naplouse est une ville qui se ferme comme une fleur au coucher du soleil : ses portes et ses fenêtres se barricadent, ses étals se replient, ses rues se vident. Elle prend alors un aspect si uniforme que le promeneur, privé de ses points de repère, se trouve vite désorienté et doit chercher son chemin. C'est ce qui m'est arrivé ce soir-là. Je me suis perdu dans un dédale de passages qui se ressemblaient tous, j'ai

tourné en rond, traversé six fois le même carrefour, jusqu'à ce que j'aperçoive enfin, en débouchant sur une place, une silhouette familière – celle d'une chapelle située juste derrière le caravansérail. Cette chapelle abritait le tombeau de sainte Nestée, une martyre des premiers temps de la chrétienté dont le corps aurait été trouvé intact lors de son exhumation, plusieurs siècles après sa mort. Loin de moi l'idée d'attaquer vos croyances, mon père, mais tout savonnier peut expliquer facilement ce genre de « miracle » : il est de notoriété, dans notre profession, que si un cercueil est parfaitement étanche, un processus similaire à celui de la saponification transforme les graisses du cadavre en une substance blanchâtre appelée adipocire, qui préserve les chairs de la décomposition et répand une odeur suave associée à celle de la sainteté. Quoi qu'il en soit, un grand nombre de pèlerins s'étaient rassemblés pour célébrer la fête de sainte Nestée ; ils sortaient de la chapelle en procession, portant tous des lampes votives qui formaient un chapelet de lumière serpentant sur la place. Je n'avais aucune intention de me joindre à leurs dévotions et j'allais me faufiler entre eux pour gagner la rue menant au caravansérail quand deux mots ont brisé mon élan.

Ces mots, « *oleum martyris* », avaient été prononcés par une femme qui se tenait à l'écart du groupe et me regardait droit dans les yeux. Ses lèvres étaient exsangues et traversées d'une balafre profonde venant raturer, de son trait impie, toute impression de pureté. À la lueur de la lampe qu'elle tenait contre son visage, sa peau avait la pâleur bleutée et les

reflets irisés de l'opale. Je n'avais jamais vu un teint pareil sur aucune femme vivante et j'en ai été subjugué. Pour un peu, je me serais cru devant une sainte saponifiée ! La dame m'a expliqué que les pèlerins s'étaient réunis parce que, chaque année, à cette date, l'huile des martyrs coulait à flots d'une fêlure dans le tombeau de sainte Nestée. Cette huile, réputée infallible contre les maux physiques et spirituels, était recueillie dans un vase en argent et répartie dans des lampes votives qui étaient distribuées aux fidèles. Je sais que je vais paraître vil, mais j'ai immédiatement songé au savon divin que je pourrais tirer d'une huile miraculeuse et j'ai exprimé le désir de m'en procurer.

« Ne perdez pas votre temps, m'a-t-elle dit. Cette supercherie n'est rien d'autre que de la vulgaire huile d'olive. Si vous ne me croyez pas, sentez par vous-même... »

Je n'ai pas eu à ouvrir bien grand les narines pour constater, avec une cruelle déception, qu'elle disait vrai : l'air autour de la chapelle était chargé d'une épaisse fumée noire qui empestait la friture rance. Par contraste, la lampe que tenait la dame ne dégageait ni odeur ni fumée, et sa flamme avait la limpidité de l'eau. L'huile qu'elle contenait ne présentait pas de simples reflets verdâtres, mais tout un prisme d'irisations, qui évoluaient à l'intérieur du liquide avec des ondulations de sirène chatoyantes. Quand je lui ai demandé si c'était de l'huile d'olive, elle m'a ri au nez.

« Votre méprise n'a rien d'étonnant. L'huile d'olive, après tout, jouit d'un statut privilégié dans les églises. Mais il existe une huile qui est mille fois plus digne d'être considérée comme sacrée, car elle n'est d'origine ni végétale, ni animale, ni minérale. C'est celle-là que je fais brûler. »

Cette remarque a aiguisé mon désir d'en acquérir à tout prix.

« Attendez-moi ici, a dit la pèlerine, je vais aller vous en chercher. Et il ne vous en coûtera même pas un sou ! »

J'ai proposé de l'accompagner, mais elle s'y est opposée farouchement. Je l'ai donc laissée s'éloigner. Au moment où j'allais la perdre de vue, cependant, j'ai eu peur qu'elle ne me file entre les doigts et j'ai décidé de la suivre de loin. Le mince croissant de la lune m'éclairait à peine ; en marchant doucement, je ne risquais pas d'être repéré. La dame avançait avec l'assurance de ceux qui connaissent leur chemin ; je m'en remettais à sa direction sans même essayer de deviner où elle me menait. Imaginez ma surprise lorsqu'elle m'a conduit au hammam al-Shifa ! Évitant l'entrée principale dont la grille était solidement cadenassée, elle s'est faufilée par une petite porte latérale. La serrure devait être rouillée, car il lui a suffi d'un coup d'épaule pour la forcer. En lui emboîtant le pas, j'aurais pu être surpris par une patrouille ou tomber dans un guet-apens, mais je ne m'en inquiétais même pas : l'huile mystérieuse était là, tout près, et il me la fallait. Il faisait frais dans le hammam, humide aussi. Sans la lampe qui brillait au

loin, je me serais cru dans un tombeau. En quelques enjambées, j'ai rejoint la salle de repos. Tout de suite, mon regard a été attiré vers le bassin, où clapotait l'eau.

Nombre de légendes mettent en garde contre les dangers de surprendre une femme au bain. Le fils du préfet de Rome fut aveuglé par la lumière émanant du corps nu de sainte Agnès. L'époux de Mélusine vit celle-ci se transformer en serpent. Les vieillards qui avaient observé Suzanne avec concupiscence furent condamnés à mort. Quant au pauvre Actéon, coupable d'avoir admiré Diane, il fut transformé en cerf et dévoré par ses chiens. Quand je me suis rendu compte que la pèlerine était plongée dans l'eau du bassin, ma première réaction a donc été de m'éloigner sur la pointe des pieds. Malheureusement, j'ai été découvert avant d'avoir esquissé un pas.

« Enfin, vous êtes là, a dit la dame sans prendre la peine de se retourner. Rendez-vous utile et passez-moi, je vous prie, le strigile. »

Comme je ne comprenais pas le sens de ce mot, elle a désigné du doigt un instrument à lame de bronze biseauté qui se trouvait à côté de ses vêtements pliés. Avant l'invention du savon, m'a-t-elle appris, les Anciens nettoyaient leur peau en la raclant avec un strigile, ce qui avait pour effet de déloger toutes les impuretés. Apparemment, la sueur des gladiateurs ainsi recueillie était très prisée des matrones romaines pour ses vertus aphrodisiaques.

« Comme le parfum et le vin, a-t-elle ajouté, l'huile est extraite par pression. Si vous voulez la mienne, il faudra venir la chercher vous-même. »

Le racloir de bronze à la main, je me suis avancé nerveusement vers le bassin, troublé de constater que l'aspect saponifié de sa peau s'étendait aussi à son buste. Quant à la partie immergée de son corps, il m'était impossible de la voir, car elle était voilée d'une pellicule d'huile irisée couvrant toute la surface de l'eau et préservant une partie de sa pueur.

En guise d'invitation, la pèlerine m'a tendu le bras. D'une main tremblante, j'ai glissé le strigile depuis l'épaule jusqu'au poignet. De crainte de blesser cette peau si fine, j'appuyais à peine le racloir et rien ne venait. J'ai dû m'appliquer à la tâche avec plus de force pour que du sébum irisé se mette enfin à suinter de tous les pores. Il n'avait rien à envier à l'huile des martyrs et, pour le recueillir, je me suis servi de la lampe comme d'un calice. J'ai ensuite passé et repassé la lame de bronze sur son dos et ses reins, j'ai épousé les contours de son ventre et de ses flancs, je me suis faufilé sous ses aisselles, je me suis attardé autour de sa poitrine. Le strigile m'accordait des libertés que mes mains ne se seraient jamais permises et j'en profitais sous prétexte de ne perdre aucune goutte de ce sébum sacré. J'étais le pressoir mystique récoltant l'essence même d'une femme – essence qu'elle m'offrait avec tout l'abandon d'une maîtresse. Je m'étais réservé le meilleur pour la fin et j'avais hâte d'atteindre les délicieux galbes se dissimulant sous l'eau. La pèlerine, cependant, m'a fait signe d'arrêter.

« Si vous continuez, a-t-elle dit, vous allez me vider. »

Je me suis retiré pour qu'elle puisse se rhabiller. Quand j'ai voulu la raccompagner, elle n'était plus dans la salle de repos. J'ai fouillé le hammam, je l'ai cherchée dans les rues. Elle avait disparu sans laisser de trace. Je suis retourné seul au caravansérail et, en arrivant, j'ai barricadé la porte de ma chambre. Dans la marmite, j'ai transvasé l'huile de la lampe et je l'ai fait doucement chauffer sur le brasero. Je n'ai pas eu besoin d'ajouter de la cendre de salicorne pour provoquer la réaction de saponification, car celle-ci, à mon vif étonnement, s'est produite spontanément. L'huile a perdu sa transparence pour devenir nébuleuse, aussi blanche que neige. En bouillonnant, elle projetait tant de bulles irisées que ma chambre en a bientôt été remplie. Trop lourdes pour rester longtemps en suspension dans les airs, elles allaient vite s'écraser sur le sol, où elles éclataient avec un bruit mat. Au bout d'à peine une heure, le mélange était sec et aussi dur qu'un cube de marbre. C'était le savon parfait, achevé, sans égal. Je n'en avais qu'un petit pain, assez cependant pour exercer ma vengeance et contraindre le vieil al Jabal d'échanger sa recette contre la mienne.

Le lendemain matin, j'ai enfilé une chemise propre et j'ai fait un brin de toilette. En me rasant, j'ai eu envie d'essayer le savon de l'inconnue du hammam. Après tous mes efforts, n'avais-je pas mérité ce petit luxe ? Je m'en suis donc taillé un morceau. Au simple contact de ma peau, il s'est immédiatement mis à

mousser sans même que j'aie besoin de le frotter dans l'eau. Son écume, fine et onctueuse, ne cessait de gonfler, menaçant de déborder de mes mains. Un parfum intime a envahi la chambre, celui qui se dégage des femmes lorsqu'elles ont chaud l'été et, j'imagine, lorsqu'elles brûlent dans les feux de la nuit – un parfum aux vertus aphrodisiaques plus grandes que celles de la sueur de gladiateur, à en juger par le tournis qu'il me donnait. Je me suis couvert le visage de mousse et je suis resté de longues minutes dans sa douceur, émerveillé de ne sentir aucun picotement aux yeux. Son pouvoir nettoyant semblait être d'une efficacité incroyable, car la mousse devenait de plus en plus grise. On aurait dit un nuage d'orage près d'éclater. C'est à regret que je me suis enfin décidé à m'essuyer. Imaginez ma déconvenue quand j'ai vu mon visage couvert de traînées noires ! Empoignant mon rasoir, j'ai tenté de racler cette saleté, mais elle était plus tenace que du goudron. Je ne pouvais pas la rincer non plus, car l'eau n'avait aucune prise sur l'huile de la pèlerine qui s'était incrustée dans ma peau. Moi qui avais toujours été si pointilleux sur mon apparence, je ne pouvais tolérer d'avoir l'air d'un souillon. En désespoir de cause, je me suis rendu au puits de Jacob, dont l'eau avait la réputation d'être miraculeuse. Le puits se trouvait dans la crypte d'une vieille église orthodoxe et il était gardé par un pope qui a dû en tourner la manivelle cent quarante fois pour aller tirer l'eau autant de pieds plus bas. Quand il m'a enfin tendu le seau, j'ai cru tenir un bloc de glace entre mes mains. Sans attendre, je me suis aspergé le visage. À ce contact, le sébum maudit est devenu plus caustique qu'un bain de soude. Je

suis sorti de l'église en hurlant comme un diable dans l'eau bénite.

Depuis cette aventure, je ne peux plus nettoyer mon visage, car ma peau ne tolère pas d'être mouillée. La moindre goutte de pluie me cause des douleurs atroces, et les larmes que je verse me sont corrosives. La saleté que j'expose maintenant au monde, c'est celle de la tache originelle qui est réapparue. Seul un second baptême pourrait me laver de ces iniquités, mon père, et c'est ce que j'étais venu vous demander aujourd'hui. J'étais prêt à renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Seulement j'ai bien peur qu'il ne soit trop tard. La pèlerine est déjà passée par ici. Elle a profané les bénitiers, et aussi les fonts baptismaux. Elle a remplacé l'huile des catéchumènes dans les saintes ampoules par son sébum irisé, elle en a souillé l'autel, les cloches et la patène. Et puis, sentez-vous l'odeur infecte qui couvre même la mienne? C'est celle de l'huile humaine qui brûle dans la lampe de sanctuaire. Fuyez, mon père. Elle a déjà commencé à transformer votre église en pandémonium de l'Enfer.

VIII

OSCULUM INFAME

Je vous ai vu, mon père, faire votre signe de croix pendant que je récitais le confiteor. Vous fixiez le honteux stigmatisme qui me tient lieu de lèvre supérieure et vous craigniez qu'une créature du diable ne se soit introduite dans la maison de Dieu. Sept hommes vous ont annoncé ma venue. Ils vous ont mis en garde contre moi. Ils vous ont prévenu que j'emploierais mes maléfices pour entraîner votre ruine. Habitué aux aveux sincères, vous n'avez pas hésité à les croire. Vous essayez maintenant de déceler à travers la grille des yeux jaunes, un teint cireux, des oreilles en colimaçon ou des épines dans mes cheveux... Vous vous demandez si ma colonne vertébrale se prolonge en une queue ou si j'ai le mont de Vénus irisé de plumes...

Ces accusations proférées contre moi, vous n'êtes pas le premier à les avoir entendues. Elles me

précèdent partout où je tente de leur échapper, elles me pourchassent sans relâche avec toute la furie dont est capable le vent de la calomnie. Je les ai supportées jusqu'à présent sans me donner la peine de les réfuter. Le temps est toutefois venu de prendre ma propre défense et de faire éclore enfin la vérité. Je m'engage à ne taire aucune part de ma responsabilité dans l'enchaînement des événements qui ont concouru à ma misère. Car coupable je le suis, mon père, mais à ma manière.

C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute si je suis née de parents pauvres, de surcroît trop fragiles pour survivre à une épidémie de typhus. J'avais douze ans quand ils m'abandonnèrent à la charité d'un oncle dont j'avais jusqu'alors ignoré l'existence. Je fus conduite chez lui le lendemain de l'enterrement, déposée comme un ballot de linge sale devant sa belle demeure du square Viger. Je n'avais pour tout bagage que mes petits effets, les créanciers ayant saisi le peu que nous possédions. Avant ce moment, je ne connaissais pas l'humilité de ma condition car mes parents, voulant me cacher les inégalités de la fortune, m'avaient toujours tenue éloignée des beaux quartiers. La richesse, pour moi, c'était le vieux piano désaccordé de notre salon et l'édition illustrée des *Mille et une nuits*, dont mon père me lisait quelques pages tous les soirs. En entrant chez mon oncle, le très respectable conservateur du Musée des sciences naturelles, je n'allais pas tarder à ressentir ma pitoyable obscurité.

Un vieux serviteur muet nommé Joseph vint m'ouvrir. Il occupait à la fois les fonctions de majordome, de domestique et de cuisinier. Il enfila un long corridor et je le suivis jusqu'à la salle à manger, où mon oncle, debout devant la desserte, était en train de découper un rôti avec un couteau bien affilé. Autour de la table dressée d'argent et de cristaux attendaient en silence sept garçons dont le benjamin était à peine plus âgé que moi. J'appris ainsi que j'avais sept cousins. Ma curiosité à leur égard n'était pas réciproque : pas un seul d'entre eux ne leva le nez dans ma direction. Mon oncle aussi ignora ma présence, continuant à trancher le rôti avec une application de chirurgien. Ce n'est qu'après avoir distribué la viande qu'il se tourna vers Joseph et lui dit :

« Voici le fardeau que m'a laissé sur les bras la sœur cadette de ma défunte épouse. J'ai accepté de m'en charger en dépit du fait que je ne tolère aucune présence féminine dans cette maison. Je ne veux jamais la voir ni l'entendre. Elle prendra ses repas à la cuisine, mais passera le reste du temps dans sa chambre, dont elle ne sortira sous aucun prétexte. Qu'elle se fasse oublier, sinon elle se retrouvera à la rue. »

Je ne m'étais pas attendue à un accueil aussi glacial. Sans un mot, je suivis Joseph au sous-sol, où il m'indiqua le réduit qui serait dorénavant mon cachot. À partir de ce jour, j'osai à peine respirer. Condamnée au silence, j'écoutais les bruits de la maison, j'essayais de distinguer les pas. J'en vins à imaginer les va-et-vient de chacun, à connaître leurs habitudes. Mais je ne tardai pas à m'ennuyer. Sans même un

livre à lire, qu'étais-je censée faire de mes journées ? Je commençai d'abord par explorer le sous-sol pendant que le vieux Joseph s'absentait. Puis je me hasardai à monter au rez-de-chaussée lorsque la maisonnée dormait. Je m'exerçais à faire moins de bruit qu'une souris, j'étudiais les lattes du parquet afin d'éviter celles qui craquaient. J'apprenais à me glisser derrière les armoires, à me fondre dans les plis des draperies, à disparaître sous les tapis persans. À chaque sortie de mon réduit se développait mon don d'invisibilité. Je me promenai bientôt dans la maison en plein jour, sans jamais attirer l'attention. Plus discrète qu'une ombre, j'assistais aux repas dans la salle à manger, j'écoutais les conversations au salon, je regardais mes cousins jouer au grenier. Le seul endroit qui résistât encore à mes intrusions était le cabinet de travail de mon oncle, dont la porte était toujours fermée à double tour. J'en étais fort contrariée, car en regardant par le trou de la serrure, je voyais des étagères chargées de livres et j'aurais tant aimé les inventorier à loisir, d'autant plus qu'au cours de mes fouilles dans le reste de la maison je n'avais rien trouvé à me mettre sous les yeux, pas même un petit catéchisme.

Un après-midi que je furetais dans le jardin d'hiver où mon oncle cultivait des crocus rares, j'aperçus un gros volume laissé sur un banc par mégarde. Il s'agissait d'un manuel de géographie dans lequel je ne tardai pas à me plonger. L'ouvrage était agrémenté de gravures montrant la mosquée de Tombouctou, l'oasis d'Al-Hasa, la côte de Zanzibar, les églises de Lalibela, le fort de Mascate, le caravansérail de Damas,

les ponts de Mossoul et bien d'autres sites merveilleux. J'étais si absorbée par ma lecture que j'en oubliai le temps. Tout à coup, une couverture de laine s'abattit sur ma tête alors que sept paires de mains s'emparaient de moi et me maintenaient au sol. Impossible de me libérer : plus je me débattais, plus je m'empêtrais dans le piège. Je crus que j'allais étouffer et me mis à pleurer. Je n'avais pas versé deux larmes que je fus aussitôt relâchée. Quand j'émergeai de la couverture, j'aperçus les visages confus de mes sept cousins. C'était la première fois que je les voyais d'aussi près et ils me semblèrent bien laids. Ils avaient les yeux pâles et globuleux, la peau couperosée et le nez sans relief. Leur tête, trop lourde pour leur corps, oscillait sur leur cou étique comme une boule sur le bâton d'un bilboquet.

« Voilà bien la preuve que les filles pleurnichent », dit l'un d'eux.

C'était Anatole, le plus vieux. Il me présenta ses frères, Bastien, Célestin, Désiré, Eugène, François et Gaston, dont je n'eus aucune peine à retenir les noms alphabétiques. Je les suppliai de ne pas me livrer à leur père et, puisqu'ils semblaient impressionnés par les larmes, j'en rajoutai. Célestin me demanda combien j'étais prête à donner en échange de leur silence. Je connaissais beaucoup de contes et j'offris de leur en réciter un. Ils me regardèrent d'un air abruti.

« Qu'est-ce qu'un conte ? » dit enfin Bastien.

Mes cousins n'avaient jamais entendu parler de Perrault ni des *Mille et une nuits*. Mon oncle, en digne naturaliste, leur avait raconté la géologie, la botanique et la zoologie ; mais ne trouvant aucune valeur aux fantaisies de l'imagination, il avait jugé préférable d'élever ses fils dans l'ignorance de la musique et de la peinture, les soustrayant même à l'influence pernicieuse de la littérature. Pourquoi perdre son temps à se plonger dans les créations imparfaites de l'homme quand on avait l'insigne privilège d'observer l'Œuvre parfaite de Dieu ? J'aurais sûrement dû respecter les volontés pédagogiques de mon oncle et ne pas m'engager davantage. Malheureusement, j'étais déterminée à combler ce vide dans l'éducation de mes cousins. Je les invitai donc à s'asseoir et, juchée sur le banc, je leur racontai l'histoire du prince Ahmed. Ils m'écoutèrent, les yeux en portes cochères. Je n'avais pas sitôt terminé qu'ils se mirent à relever les invraisemblances du récit.

« Les tapis volants, ça n'existe pas, déclara Anatole. Demain, tâche de trouver une histoire à laquelle nous pourrions croire. »

Je lui demandai s'il avait un sujet en particulier à me proposer. Il jeta un coup d'œil autour de lui et, cueillant un crocus en fleur, me le tendit en déclarant :

« Tu nous raconteras une histoire de pistil. »

Même désarçonnée, je dus admettre que je ressentais un grand soulagement à l'idée d'avoir enfin trouvé des amis avec qui partager ne serait-ce que

quelques minutes de la journée. Ce soir-là, pour la première fois depuis mon arrivée, je ne souffris pas de manger mon bol de gruau seule dans un coin. Je regagnai mon réduit le cœur léger, car Anatole m'avait permis d'emprunter secrètement le manuel de géographie. Avant de me coucher, je lus tout le chapitre sur le Cachemire. Le lendemain, au réveil, un conte avait germé.

Mes cousins m'avaient donné rendez-vous à quatre heures dans le cabanon du jardin. « Notre père ne s'en approche jamais, avait dit Célestin. Nous n'aurons pas à faire le guet. » J'étais impatiente de les retrouver et, dès que l'horloge sonna ses quatre coups, je me glissai par la porte de la cuisine. Le cabanon était dissimulé derrière une haie de pruches touffue. Depuis longtemps, il ne servait plus à entreposer bûches, râteliers ou sarcloirs. Mes cousins y avaient aménagé un petit club au moyen de quelques tabourets, et avaient rempli les étagères à semis de fioles en verre graduées, semblables à celles qu'utilisent les pharmaciens. Il y stagnait diverses substances liquides, incolores et d'aspect assez spumeux.

« C'est notre collection de baves et de salives ! » m'annonça Eugène avec la plus grande fierté.

Mes cousins avaient amassé cet assortiment visqueux en faisant dégorger des escargots et des limaces, en écrasant la tête de couleuvres et de crapauds, en tordant le cou à des écureuils et à des oiseaux. Ils avaient également accumulé d'intéressants spécimens de toiles d'araignées et de cocons de chenilles. Mais les pièces maîtresses de leur cabinet d'immondes

curiosités étaient sans conteste sept gros bocaux étiquetés au nom de chacun des garçons et contenant plusieurs chopines de leurs propres crachats. Leur intérêt pour leur glaire ne s'arrêtait pas là : ils organisaient tous les jours des concours entre eux afin de déterminer qui crachait le plus loin et avec le plus de précision. Anatole, longtemps champion, avait été détrôné depuis peu par Désiré, qui pouvait atteindre une cible à dix pieds. Mon oncle, apparemment, approuvait ce comportement et l'encourageait même par d'alléchantes récompenses.

« D'après mon père, c'est ce qui nous distingue des filles, m'expliqua François. Elles ne font que pleurnicher et sont incapables de cracher. »

Je ne pouvais nier que je pleurais souvent et que j'aurais trouvé répugnant d'imiter les hommes qui se permettaient d'expectorer des huîtres gluantes sur le trottoir. Cependant, je refusai de m'incliner lorsque Gaston me mit au défi de prouver le contraire. Avec aplomb, je visai une boîte de conserve vide qui traînait sur l'allège de la fenêtre. Un puissant jet de salive sortit de mes lèvres comme le pois d'une sarbacane et frappa la cible avec tant de force qu'il la fit basculer.

« Es-tu certaine de ne pas être un garçon ? » dit François avec un sifflement d'admiration.

J'avais un talent caché, j'imagine, que je n'aurais jamais découvert, n'eût été la fréquentation de ces cousins un peu tarés. Toutefois, je ne tenais pas à prolonger cette activité et leur proposai d'écouter

plutôt le conte que je leur avais spécialement concocté, intitulé «Le crocus rouge de Srinagar». Ils l'apprécièrent tellement qu'ils m'en demandèrent un autre pour le lendemain. C'est ainsi que nous prîmes l'habitude de nous retrouver tous les jours. Ils m'imposaient un sujet, et je me débrouillais pour leur inventer une histoire, empruntant certains éléments au manuel de géographie. Je ne me les rappelle pas toutes, il y en eut tellement : «La queue de singe», «La grotte aux insectes blancs», «La tortue jaune d'Oman», «L'aiguillon empoisonné», «Le palais d'encens», «Le crapaud des fontaines de Damas», «Le trône en plumes de paon»... Les contes coulaient à flots de ma bouche, comme si ma salive elle-même me fournissait les mots et que je n'avais qu'à les cracher. Mais il arriva un jour où la source se tarit. Triste ironie du sort, ce fut lorsque mes cousins exigèrent une histoire au sujet de la salive. J'eus beau réfléchir, rien ne me vint à l'esprit. Un peu déconcertée, je demandai aux garçons de me laisser quelques jours pour y penser. Je passai des heures enfermée dans mon réduit à éplucher le manuel de géographie sans y trouver la moindre idée. Au bout d'une semaine, mon imagination était toujours à sec. En quête d'inspiration, je me mis à arpenter les corridors. C'est ainsi que j'aboutis à nouveau devant le cabinet de travail. Voulant regarder par le trou de la serrure, quel ne fut pas mon étonnement d'y voir la clef que mon oncle, par une distraction qui ne lui ressemblait guère, avait oublié d'emporter avec lui ! La maison était vide, je ne risquais pas d'être surprise. D'une main tremblante, je tournai la poignée et m'introduisis enfin dans le domaine interdit.

J'avais cru n'y trouver qu'une bibliothèque bien garnie. Or, c'était un véritable musée dans lequel je venais de pénétrer. J'étais entourée de planches de botanique, de collections minéralogiques, d'insectes épinglés, de squelettes de petits mammifères montés dans des vitrines, de carapaces de tortues disposées en panoplie, de bouquets de plumes de paradisiens. Jamais je n'aurais cru que la nature puisse être aussi riche de formes et de couleurs. Sur le bureau, à côté d'un encrier creusé dans un fossile de nautilaire, il y avait un petit socle noir sur lequel trônait une étrange coque translucide. Je m'en approchai et lus, sur l'étiquette qui y était attachée, la description suivante :

« *Nidus*. Genus : *Aerodramus*. Species : *fuciphagus*. Fait de salive solidifiée, le nid de la salangane des falaises est un mets très recherché par les empereurs de Chine. »

De la salive comestible ! Une autre merveille étonnante de la nature. Je tenais enfin le sujet de ma prochaine histoire. J'allais quitter les lieux quand, dans ma hâte, je fis tomber une enveloppe qui était appuyée contre l'encrier. Je vous jure, mon père, que je n'aurais jamais commis l'indiscrétion de l'ouvrir si, en la ramassant, je n'avais pas aperçu, au verso, le nom de son expéditeur. La lettre était signée de la main de ma tante.

La pauvre femme n'était pas morte, ainsi que le prétendait mon oncle, mais croupissait depuis dix ans dans la cellule capitonnée de quelque asile où celui-ci l'avait fait interner. Comment n'aurais-je pas été émue de déchiffrer l'écriture torturée de la sœur

de ma défunte mère? Le ton de sa lettre m'arracha des larmes. Elle suppliait qu'on l'autorise à revoir ses enfants, elle désespérait de ne jamais en avoir de nouvelles, elle accusait son époux de toutes les cruautés et terminait sa missive par une litanie d'imprécations contre lui. La page, de plus, était couverte de taches, laissant penser que ma tante avait craché sur le papier. Je remis soigneusement l'enveloppe à sa place et je m'empressai d'aller rejoindre mes cousins dans le cabanon du jardin. Mortifiée, je leur annonçai que j'avais quelque chose de très important à leur révéler.

« Nous n'avons que faire de tes histoires, me dit Bastien avec dédain. Nous avons découvert que nous aussi, nous pouvions en inventer. Voudrais-tu en entendre une? »

Je n'eus d'autre choix que de m'installer sur un tabouret et d'ouvrir toutes grandes mes oreilles. Ce fut Anatole qui prit la parole. Sa voix grave était douce à écouter, mais il serrait les dents en articulant, ce qui donnait à son ton un soupçon de méchanceté. Au lieu de réciter un conte, il entreprit de divulguer que Joseph était un ancien repris de justice qui avait eu, avant d'être majordome, une carrière de voleur et d'escroc ; il avait dévalisé la Banque populaire, s'était fait arrêter lors d'une escarmouche, puis avait vendu ses complices à la police afin d'abrégé sa peine – une lâcheté qui lui avait valu de se faire couper la langue en prison.

Je m'empressai d'interrompre Anatole. Je savais, pour l'avoir vue, que la langue de Joseph était

parfaitement intacte. Son rire me fit comprendre qu'il venait de me dévider un écheveau de mensonges.

« Tu devrais avoir honte, lui dis-je, de diffamer ce pauvre Joseph, qui ne l'a certainement pas mérité.

— Toi aussi tu dis des méchancetés dans tes contes, répliqua Bastien. Quelle est la différence entre tes sornettes et les nôtres? »

Je me défendis en invoquant que je ne blessais personne, puisque mes personnages n'existaient pas.

« C'est justement la raison pour laquelle nos histoires sont plus intéressantes que les tiennes, dit Anatole, et cent fois plus drôles!

— Oui, approuva Désiré. Et puis tout le monde est ravi de les entendre! »

Ils n'avaient pas limité leurs ragots à leur petit cercle : ils les avaient colportés partout dans le quartier. Joseph n'était d'ailleurs pas leur seule victime. Ils avaient fait courir le bruit que l'institutrice parlait encore à ses poupées, que le dentiste construisait des pyramides avec les dents qu'il arrachait, que la veuve Denis se poudrait au plâtre de Paris, que les vieilles filles aux gants jaunes bourraient leurs matelas des détritrus qu'elles ramassaient dans le parc. Certes, ces anecdotes étaient amusantes, et il était permis d'en sourire. Cependant, la plupart de leurs racontars n'étaient pas aussi anodins. Mes cousins prétendaient que les chats égarés servaient de combustible au four du boulanger, que le pharmacien suçait le thé de son épouse à l'arsenic, que le cor-

donnier avait cloué des semelles de fer sous les pieds de ses filles pour les empêcher de se sauver, que le vicaire récitait ses prières à l'envers afin d'invoquer les puissances de l'Enfer. En une semaine à peine, ils avaient déjà irrémédiablement noirci la réputation d'honnêtes commerçants, de vieillards généreux, de mères vertueuses.

Comment nier, mon père, que j'avais donné naissance à cette infamie? Malgré mes meilleures intentions, mes contes avaient agi sur eux comme un maléfice qui les avait transformés en monstre à sept gueules, crachant leur venin sur tout un chacun... Je leur rappelai que la calomnie est un péché grave, réprouvé par le huitième commandement, et qu'ils devaient réparer leurs fautes sans tarder en rétablissant la vérité.

«Si jamais votre père a vent de vos frasques, ajoutai-je, c'est moi qui serai punie!»

Cette idée amusa beaucoup mes cousins, qui se mirent aussitôt à inventer des châtimens :

- «Il te coupera le nez!
- Il te fouettera jusqu'au sang!
- Il t'affamera!
- Il te fera ramper devant lui!
- Il te brûlera les yeux!
- Il te roulera dans les ronces!

— Il t'écrasera le visage dans la boue ! »

Ces perspectives ne m'impressionnèrent nullement.

« Je sais mieux que vous ce qui m'attend, leur dis-je. Il me fera enfermer dans le même asile où votre pauvre mère languit depuis dix ans ! »

C'est à cette phrase malheureuse, mon père, que je dois tous mes tourments, car à peine fut-elle prononcée que mes cousins me lancèrent des regards chargés de haine. J'avais pensé qu'ils exulteraient d'apprendre que leur mère était encore en vie et qu'ils me seraient reconnaissants de cette révélation. Or, ils refusèrent d'en admettre la possibilité. Ils préférèrent la croire morte plutôt que de l'imaginer dans un asile d'aliénés, et ne pouvaient concevoir que leur père leur avait menti durant toutes ces années. Plus je leur jurais que je disais la vérité et que je détenais la preuve de ce que j'avançais, plus ils m'accusaient d'être la menteuse la plus méprisable que la terre eût jamais portée :

« Tu as osé déshonorer la mémoire de notre sainte mère.

— Tu as usé de faux témoignage contre notre père, qui t'avait pourtant accueillie à bras ouverts.

— Tu t'es moquée de notre douleur.

— Tu as outrepassé les bornes de la calomnie.

— Tu devras bientôt répondre de tes paroles. »



L'heure de la vengeance n'allait pas tarder à sonner. Un dimanche après-midi, Gaston vint frapper à la porte de mon réduit et m'enjoignit de le suivre.

« Vite ! insista-t-il. Nous venons de faire une importante découverte scientifique ! »

J'accueillis cette nouvelle avec un certain soulagement. Si mes cousins s'étaient remis à leurs expériences, pensai-je, ils avaient peut-être enfin délaissé les médisances. J'accompagnai Gaston à la salle à manger. Sur le seuil, j'hésitai à m'avancer, car l'heure du souper approchait et mon oncle n'allait pas tarder à se présenter. François m'assura que la démonstration serait brève et il me tira par la manche jusqu'à la table, qui était déjà dressée. Dans les verres de cristal, un liquide laiteux avait été versé. Eugène en prit un et me le plaça sous le nez :

« Veux-tu y goûter ? »

L'odeur n'était pas engageante : un mélange d'eau de Javel et de crème aigre. Je repoussai le verre avec dégoût.

« De quel nouvel animal avez-vous extrait cette bave ? »

Anatole prit un air insulté :

« Tu n'y connais rien en salive ! Nous avons découvert une nouvelle façon de cracher... »

Je n'étais pas très instruite de la nature des garçons à cet âge. Néanmoins, lorsque je vis mes cousins déboutonner leur pantalon et faire gigoter leur main dans leur braguette, je sus immédiatement qu'ils fabricotaient un mauvais coup. Je les priai de cesser ces agissements ridicules, mais ils ne m'entendaient plus. Soudain, à l'unisson, chacun envoya gicler un crachat blanc dans son verre. J'en fus si choquée que je me mis à hurler. C'est à ce moment que s'ouvrit avec fracas la porte de la salle à manger.

Pas plus que le jour de mon arrivée, mon oncle ne m'accorda le moindre regard. Il se contenta de demander à ses fils :

« Comment se trouve-t-elle ici ? »

Anatole s'avança et, pointant sur moi un doigt accusateur, annonça que j'étais une enragée :

« Nous l'avons surprise tout à l'heure tournant à toute vitesse autour de la table. Elle avait l'écume à la bouche et crachait dans nos verres. »

Comment se défend-on contre la calomnie, mon père ? À genoux, j'implorai mon oncle de me prêter une oreille bienveillante, d'écouter ma version des faits. Je ne cachai rien des ignominies auxquelles s'étaient exposés ses fils. Lorsqu'il leur ordonna de s'asseoir à leurs places respectives, je crus que j'avais enfin réussi à le convaincre de mon innocence.

« Jamais de ma vie, leur dit-il, n'ai-je entendu de propos aussi outrageants. »

Mais au lieu de punir les coupables, il s'empara de son grand couteau à dépecer et s'avança vers moi. M'empoignant par les cheveux pour maintenir ma tête immobile, il fit glisser la longue lame sur ma lèvre supérieure et l'enfonça de façon à bien entailler les chairs.

«Je te donne l'*osculum infame*, dit-il d'un ton solennel. Le baiser de la honte. Celui par lequel le diable scelle ses allégeances. Dorénavant, tous sauront que derrière cette lèvre fendue se cache une langue fourchue. Plus personne ne prêtera foi à tes mensonges.»

Je voulus essuyer le sang qui me coulait en abondance sur le menton, mais il m'en empêcha :

«Auparavant, tu vas connaître le goût de ton venin.»

Il fit alors défiler mes cousins devant moi avec leurs verres remplis de crachat. Tour à tour, ils les portèrent à mes lèvres. Je dus en avaler le contenu jusqu'à la lie.



Ce ne fut là, mon père, que le début de mon martyre. Je ne vous imposerai pas le récit de ce que j'eus à subir dans cette maison des supplices. Votre âme pourtant aguerrie n'y résisterait pas. Qu'il vous suffise de savoir que, le jour où j'ai enfin pu m'en échapper, je me suis enfuie à l'autre bout du monde. Mais ce n'était pas encore assez loin. Au sommet du

Cachemire, à l'extrémité de la Perse, au fin fond du Yémen, mes cousins m'ont retrouvée. Ils m'ont pourchassée et, chaque fois, ils m'ont infligé de nouveaux tourments. Non contents de m'avoir défigurée, ils m'ont rendue invisible. Ils m'ont réduite au silence. Ils ont confisqué mon nom. Même après m'avoir fait disparaître, ils ont continué à s'acharner sur moi. Ils m'ont déshonorée. Ils ont dépouillé ma parole de toute crédibilité. À cause d'eux, on m'a regardée de travers, on m'a injuriée, on m'a fermé la porte au nez. J'ai vécu comme une exilée, sans jamais connaître la douceur d'un foyer. J'ai dû renoncer à l'amitié, à l'amour, à la vie.

Leurs crimes les plus noirs, ils n'ont pas eu le courage de vous les avouer. Ils les ont camouflés derrière des fables où ils se donnaient le rôle de victimes. Et vous, voyeur de l'oreille, vous les avez écoutés avec une curiosité malsaine. Vous les avez encouragés à débiter leurs mensonges éhontés, à déverser leurs propos fallacieux, à dissimuler leurs intentions malveillantes. Vous leur avez même donné l'absolution, laissant le sacrement de la confession devenir une impure mystification! Et lorsque je suis venue vers vous en toute bonne foi, vous avez eu peur de moi. Vous avez fait votre signe de croix en murmurant : « *Vade retro, Satana!* » Avant même que j'aie prononcé un seul mot pour ma défense, vous vous êtes érigé en juge divin et avez fait de ce confessionnal le suprême tribunal. Vous étiez prêt à m'excommunier et à me condamner à la damnation éternelle. Mon père, vous n'aviez pas entièrement tort.

Puisque vous avez fait le serment d'être muet comme une tombe, je me permettrai de tout vous avouer. J'ai commis la plus grave des fautes. Je ne peux donc que murmurer mon peccavi très, très bas. Si vous voulez l'entendre, il faut vous approcher. Plus près. Encore plus près. Collez votre oreille contre la grille comme j'y colle les lèvres et ouvrez-la bien grande. Je le reconnais : il y a une part de véracité dans ce que mes cousins vous ont raconté. La haine que je leur voue m'a transformée. Je ne suis plus une femme. Je suis un démon de la vengeance, la somme de leurs calomnies et j'en porte sur le corps les diaboliques reliquats. Par ma peau, par ma queue, par mes épines, j'ai maléficié mes tortionnaires. C'est la vérité, mon père. Juré. Craché.

Inutile de sortir votre mouchoir. Le venin chaud et visqueux qui vient de traverser la grille a déjà franchi le seuil de votre pavillon. Il ne guérit pas comme la salive du Christ. Il est plus corrosif que l'acide. Le sentez-vous ronger votre tympan ? Il va s'insinuer jusqu'au siège de votre ouïe. J'aurais préféré cracher à la face de Dieu, obstinément sourd à mes prières. Je devrai me contenter de souiller son oreille sur terre. Consolez-vous, mon père, car vous n'aurez plus jamais à écouter de mensonges. De ma salive, j'ai scellé pour toujours la porte des médisances. Cette confession est la dernière que vous entendrez. Peut-être retrouverez-vous la sérénité dans le silence qui bientôt vous emmurera. Vous avez du mal à saisir mes paroles ? Ma voix vous paraît de plus en plus lointaine... De toute façon, j'en ai assez dit.

Adieu. Allez en paix.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement au lecteur	9
I. <i>Stigma diabolicum</i>	13
II. <i>Flagellum fascinatorum</i>	37
III. <i>Larvæ infernales</i>	59
IV. <i>Incensum nefarium</i>	79
V. <i>Oculus malignus</i>	101
VI. <i>Corona suppliciorum</i>	123
VII. <i>Oleatum pandæmonium</i>	145
VIII. <i>Osculum infame</i>	165

REMERCIEMENTS

À l'inépuisable Antoine Tanguay, étincelle de la 25^e heure, à l'impeccable Julie Robert et au formidable cercle de chez Alto : Patricia Lamy, Robert Tanguay, Dominique Fortier, Louis Gagné et Isabelle Tousignant.

À mes premiers lecteurs : mon adorée filleule Gabrielle Martin, Pierre Fillion, Gilles Jobidon, Isabelle Grégoire, Ingeborg Reed, Sophie Cardinal-Corriveau et André Ducharme, pour leur enthousiasme et leur indulgence.

À toute l'équipe de *L'actualité* : Ginette Haché, Carole Beaulieu, Chantale Cusson, Pierre Cayouette, Lucie Daigle, Julie Duguay, Ginette Dupuis, Louise Gendron, Marie-Laure Godefroy et Charles Grandmont, pour leur soutien et leur encouragement.

À tous ceux qui, sporadiquement, ont eu la gentillesse de s'enquérir des progrès de ce livre : Dominique Drouin, Marc Gamelin, Nicolas Martin,

Rod Mickleburgh, Jim Firstbrook, Jean-Philippe Chénier, Ihosvany Hernández Gonzáles, Louis Duhamel, Fred Reed, David Homel, Nathan Dratler, Frédéric Boileau, Line Lafontaine, Luigi Delle Donne, Michel Héroux, Jean Lamarre, Beaudoin Daigneault, Michel Chioini, Frank McLaughlin et Claude Pinsonnault.

À Louis Desjardins, entre autres pour la photo, à mes indéfectibles sœurs, Lucie, Élise, Michèle et Mireille, ainsi qu'à mes parents.

À Winnie le fox-terrier, pour sa joyeuse compagnie.

Et surtout, toujours, infiniment, à Serge.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

- | | |
|---|--|
| Nicolas DICKNER
Nikolski | Margaret LAURENCE
L'ange de pierre |
| Clint HUTZULAK
Point mort | Marina LEWYCKA
Une brève histoire du
tracteur en Ukraine |
| Tom GILLING
Miles et Isabel
ou La belle envolée | Thomas WHARTON
Logogryphe |
| Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka
(théâtre) | Margaret LAURENCE
Une divine plaisanterie |
| Thomas WHARTON
Un jardin de papier | Howard MCCORD
L'homme qui marchait
sur la Lune |
| Patrick BRISEBOIS
Catéchèse | Dominique FORTIER
Du bon usage
des étoiles |
| Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire | Alissa YORK
Effigie |
| Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique | Max FÉRANDON
Monsieur Ho |
| Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse | Alexandre BOURBAKI
Grande plaine IV |
| Serge LAMOTHE
Tarquimpol | Lori LANSSENS
Les Filles |
| C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet | Nicolas DICKNER
Tarmac |
| Christine EDDIE
Les carnets de Douglas | Margaret LAURENCE
Ta maison est en feu |
| Rawi HAGE
Parfum de poussière | Toni JORDAN
Addition |
| Sébastien CHABOT
Le chant des mouches | Rawi HAGE
Le cafard |

Révision : Julie Robert
Composition : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

